

MICHAEL D.
O'BRIEN

PÈRE ELIJAH

UNE APOCALYPSE



Poche
Thriller
religieux

SALVATOR

MICHAEL D.
O'BRIEN

PÈRE ELIJAH

UNE APOCALYPSE

Traduit de l'anglais par Carine Rabier

- Père, dit le Pape, vous vous demandez pourquoi nous vous avons fait venir ici à Rome dans des circonstances si inhabituelles.
- Oui, Saint-Père.
- L'affaire qui nous échoit ne concerne que très superficiellement l'archéologie. C'est un sujet des plus délicats. Je vous demande de garder les choses dont nous allons parler dans la plus grande confidentialité.

Père Elijah est le récit d'un moine carme, ancien homme politique israélien et rescapé de la Shoah, appelé par le Pape à une mission particulièrement périlleuse. Sorti de son monastère du Mont Carmel, le Père Elijah se retrouve dans un tourbillon où se croisent les forces les plus ténébreuses. À qui pourra-t-il faire confiance et comment pourra-t-il accomplir sa mission ? L'épreuve à laquelle il est soumis prend, au fil des pages, une dimension politique et spirituelle des plus complexes et des plus passionnantes. Miroir du monde contemporain et aventure palpitante, *Père Elijah* donne une profondeur nouvelle aux thrillers du genre. Un récit d'exception écrit par un expert des âmes et un orfèvre des complots.

Un thriller par un vrai spécialiste du Vatican.

Couverture : Isabelle de Senilhas / © Photos : Pascal Deloche/Goong - M. Sorrelli

Salvator-Diffusion

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est lui qui le fera.

Elijah hochâ la tête et retourna à son article. Le président était actuellement dans sa villa près de Naples, se reposant d'une longue tournée de conférences.

La femme se pencha sur lui et pointa le hublot.

— Regardez, là-bas. C'est le talon de la botte. Nous allons franchir la côte italienne dans une minute.

Elijah lui proposa de changer de place et elle accepta sans traîner.

L'homme côté couloir lui jeta un coup d'œil et dit en anglais :

— Vous allez au Vatican ?

— Oui.

— Rome est un endroit super. Déjà visité ?

— Non.

— Israélien ?

— Oui.

Le jeune homme n'eut pas besoin de dire à Elijah qu'il était Américain.

— Vous rentrez aux États-Unis ?

— Ouais, une permission à terre.

— Depuis combien de temps êtes-vous parti ?

— Trois ans.

— L'Amérique vous manque ?

— Vous l'avez dit. Terre de liberté, demeure des braves.

— Ah, oui. Dites-moi, s'il vous plaît, que pensent les Américains de ce président européen ?

— On en a assez avec notre propre nouveau président. Ils se valent tous de nos jours, vous savez.

— Dans quel sens ?

— Ils sont tous sociologues.

— Mais pas vous ?

— Non. Mon atelier, c'est notre bon vieux corps humain.

Donnez-moi une appendicite à guérir plutôt qu'une âme quand vous voulez.

— Vous êtes médecin ?

— Ouais. Personnel d'ambassade au Proche-Orient ces dernières années.

— Jérusalem ?

— Différents endroits.

— Vous êtes médecin militaire ?

— La Marine, dit-il d'un ton morne.

Changeant de sujet, l'Américain ouvrit un exemplaire de *Worldview*. C'était un numéro plus ancien.

— Hé ! Ce type est dans tous ces trucs. Il fait sa tournée. Un coup il négocie avec la Banque mondiale pour relancer l'économie russe. Un mois avant, il arrête la guerre entre deux républiques bananières en Afrique. Un sacré type. Un vrai premier de classe.

— On dirait, dit pensivement Elijah.

— Vous êtes une sorte de moine ?

— Oui, une sorte de moine.

— J'étais catholique.

— Vous ne l'êtes plus ?

— Non. J'ai laissé tomber y a bien longtemps.

— Pourquoi avez-vous laissé tomber ?

— Ça ne marchait pas. Ça n'a jamais trop marché, n'est-ce pas ? Que diable, vous êtes toujours en train de galoper au vingt-et-unième siècle sur le dos d'un escargot. Nous ne sommes plus au Moyen Âge, mon pote !

Il commença à instruire le prêtre des différentes folies des doctrines de l'Église.

— J'ai participé comme observateur à la dernière conférence de l'ONU sur la population. Vous savez ce qu'on disait dans les couloirs ? On disait qu'il y a deux problèmes majeurs dans le

monde actuel. Le premier, c'est qu'il y a trois milliards d'habitants en trop sur cette planète et il faut qu'ils dégagent. Le second problème, c'est l'Église catholique romaine. Et il faut qu'elle dégage.

— J'ai lu des rapports sur cette conférence et je n'y ai rien vu de tel.

— C'est le genre de trucs que les participants se racontaient dans les couloirs, des conversations privées. Les discours publics, c'est autre chose. Documents de travail et tout le fourbi. Ils vous donnent le message général, mais rien de clair et net, pas ce que les gens pensent vraiment. Et malgré cela, votre Pape a rejeté presque toutes les déclarations de la conférence. Il ferait mieux de se déniaiser un peu s'il veut limiter les dégâts.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre Église est le seul obstacle pour faire de cette planète un lieu sain.

— Vous oubliez peut-être la Chine populaire.

— Les choses changent là-bas. Ils ont un contrôle démographique strict. Le capitalisme prend le dessus et des élections sont prévues dans deux ans.

— Les Chinois peuvent être les maîtres de l'illusion.

— L'essentiel c'est qu'ils ont maintenant un contrôle massif des naissances et une politique d'avortement obligatoire.

— Si on détruit trois milliards de personnes pour faire de la planète un endroit soi-disant sain, quel genre d'endroit cela sera-t-il ? Voudriez-vous vivre avec ceux qui resteront ?

— C'est l'âge de la démocratie, et vous autres, là-bas à Rome, vous essayez de préserver une monarchie médiévale. Au moins, les évêques américains n'ont pas tort. Ils essaient de décentraliser, de rendre le pouvoir aux gouvernements régionaux.

— J'en ai entendu parler.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait bien sûr les affinités intellectuelles. Mais, plus que cela, Billy comptait parmi ces rares personnes qui n'avaient pas une haute estime d'elles-mêmes. Il aimait faire le pitre jusqu'à la bêtise. Il ne semblait pas abîmé par la tragédie. Son entrain pour la vie et son tempérament léger étaient un antidote parfait contre la mentalité sombre et rabbinique d'Elijah.

Mais Billy ne faisait pas l'unanimité. Il était riche et brillant, ce qui lui valait pas mal d'ennemis. Un soir bien arrosé, un groupe de professeurs et d'étudiants avaient décrété le petit Anglais inapte à la théologie.

— Ce Stangby !, s'était indigné un Français. Quel idiot !

— Charité, charité, rétorqua un Hollandais. Disons plutôt que c'est un *savant idiot*.

— Oh, si, il est malin, renchérit un autre. Mais il n'arrête pas les plaisanteries. Ça devient lassant.

— Billy a un grand sérieux en lui, dit Elijah.

— Il n'est jamais sérieux.

— C'est une personnalité confuse, dit le Français. Il dit toujours *ouais* comme les Américains.

Cela fit rire quelques étudiants.

— Ce n'est pas précisément une faute impardonnable, glissa Smith, un jeune prêtre beaucoup trop sérieux. C'était un converti de l'épiscopalisme qui parlait avec un accent britannique assez caractéristique. Il venait de l'Idaho. L'approche des choses de Billy est chestertonienne, ajouta-t-il.

— Mais toi, Smith, dit le Français, tu es un austère disciple de Hilaire Belloc¹. Jusqu'à l'accent !

— Merci.

Le badinage qui suivit tendait à la jovialité, mais il y avait des piques dans les commentaires.

— Stangby parle comme un Américain et Smith comme un

British, dit le Français. — Pourquoi les clercs anglo-saxons veulent-ils donc toujours être ce qu'ils ne sont pas ?

— Peut-être parce qu'on ne présuppose pas que notre culture maternelle soit supérieure, dit Smith calmement.

— Ce n'est pas très patriotique.

— Nous ne sommes pas aussi unidimensionnels que certains Européens du continent, rajouta Smith.

— Ah, oui, votre fameux *melting pot*. Viens à Paris étudier l'an prochain, Smith. C'est la Reine des universités. Elle t'apprendra le sens du mot culture.

— Ton attitude, Jean, empeste le chauvinisme national, dit un Allemand. Je crois que c'est Berlin qui mérite cette couronne.

Mais la remarque fut accueillie par un silence gêné.

Finalement, un Italien sauva la situation. Avec un grand rire de clown il dit :

— Mais il n'y a aucun doute là-dessus ! Rome est la Reine incontestée.

— C'est un phénomène fascinant, reprit le Français peu impressionné, que la ligne de fracture de la réforme nordique corresponde plus ou moins aux anciennes frontières de l'Empire romain. Civilisation et catholicisme au Sud, barbarie et donc protestantisme au Nord.

— C'est simpliste, dit l'Allemand. Vous oubliez les Russes.

— Ah, oui, les Russes, des sauvages fascinés par l'éclat de Byzance.

Cela continua ainsi un moment, jusqu'à ce que le Français boucle la boucle.

— Paris. Paris. Reine de l'Europe. Smith, oublie ton engouement pour les Britanniques. Après tout, ce ne sont que des Normands déplacés.

— J'aurais l'air assez idiot, Jean, en affectant un accent français, je crois que je préfère de beaucoup mes racines

ancestrales.

— Le roi George approuverait.

— La Révolution américaine date d'il y a bien longtemps, dit le Hollandais. Billy et Smith ne font que chercher leur héritage manquant, comme des orphelins.

Elijah avait alors médité ce dernier commentaire et trouvé qu'il y avait là quelque vérité. Billy, un Anglais qui faisait second rôle dans un film américain, et Smith, un garçon de la campagne qui semblait diplômé d'Oxford ? N'y avait-il pas, en effet, quelque chose d'essentiel qui manquait à la composition de leurs caractères, une fracture dans leur psychisme laissée par une révolution violente ? On pouvait vivre confortablement dans un tel abîme avec des compensations – du pouvoir par exemple, ou bien encore des richesses, de l'espace, des frontières. Mais la planète s'était terriblement rétrécie depuis la Seconde Guerre mondiale. La *Rule Britannia* et la *Pax americana* avaient toutes deux été éclipsées. Était-ce cela ? Mais il n'y avait pas que les Américains et les Britanniques qui avaient souffert des révolutions de ces trois cents dernières années. Et les Français eux-mêmes ? Et les Allemands ? Et le grand coup porté par la Réforme à la conscience de l'Occident ? Non, revenons plus loin encore à la séparation entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident. Peut-être même encore plus loin.

N'y avait-il pas un composant manquant en tout être humain ? Les masses rurales cherchant la ville ; les jeunes citadins s'échappant vers les forêts. Les femmes prétendant être des hommes ; les hommes ressemblant à des femmes ; chacun singeant la divinité dans son désespoir d'échapper à la condition de créature. La jeunesse occidentale cherchant l'Orient ; les Orientaux cherchant le capitalisme. Les moines quittant leurs monastères et les hommes mariés se languissant de solitude. Les libéraux cherchant à démythologiser les Écritures dans une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Vatican

Après le dîner, ils prirent la direction du Vatican. Billy gara sa voiture dans la cour du belvédère et mena Elijah par un chemin compliqué à travers couloirs, ascenseurs et escaliers jusqu'aux bureaux de la Secrétairerie d'État. Il rentra dans un bureau latéral du couloir principal et émergea un moment plus tard boutonnant une soutane noire avec un passepoil pourpre et une incrustation violette sur le ventre.

— Camouflage, dit Billy.

Il dépassa un secrétariat et deux gardes suisses jusque dans une spacieuse salle de réception remplie de lumière, et prit une autre porte jusqu'à une pièce plus petite. Un cardinal leur tournait le dos, debout derrière un bureau, regardant par la fenêtre la cour en contrebas.

— Hum, fit Billy.

Le cardinal se retourna. Grand, les cheveux argentés, il alla au-devant d'eux la main tendue, un léger sourire sur le visage. Elijah pensa que ce visage, urbain et composé, princier et italien, contenait les yeux les plus intelligents qu'il ait jamais vus.

— William, dit le cardinal en anglais, avec un fort accent. Tu nous as amené le Père Elijah.

Après un échange de salutations et de cordialités, le cardinal leur indiqua un groupe de fauteuils ordinaires.

— William vous a-t-il dit quelque chose sur le but de votre visite ?

— Rien, Votre Éminence.

— Une prouesse remarquable pour William.

— C'est la façon subtile de son Éminence, Davy, de te dire que je ne suis pas quelqu'un de confiance.

Elijah fit un aller-retour du regard entre les deux hommes, sans trop savoir comment répondre. Le cardinal et son secrétaire éclatèrent de rire.

— N'aie pas l'air si inquiet. C'était ta première dose de *romanità*.

Elijah vit qu'il y avait un lien d'humour entre les deux hommes, et chose plus rare encore, une confiance mutuelle.

— Nous laisserons au Saint-Père le soin de t'expliquer la situation, dit le cardinal. Il jeta un coup d'œil à sa montre. On le verra d'ici dix minutes.

— Tu ne l'as jamais rencontré ? demanda Billy.

— Non.

— Nerveux ?

— Un peu.

— Tu l'aimeras. Il n'est pas intimidant.

— Ce n'est pas comme *Stato et Dottrina*, dit le cardinal.

— Précisément, dit Billy en faisant un clin d'œil à Elijah.

— Le Saint-Père m'a demandé ainsi qu'au Préfet pour la Doctrine de la Foi d'être présent à votre rencontre aujourd'hui.

— Votre Éminence, je suis surpris de la rapidité de tout ceci, dit Elijah. Hier soir, à cette même heure, je travaillais dans le jardin du Carmel. Je n'ai presque jamais quitté le monastère depuis près de vingt ans. Il n'y a eu aucune explication.

— Je sais combien cela doit être difficile pour vous, dit le cardinal. Il y a de bonnes raisons à cela. Vous comprendrez bientôt. Dites-moi plutôt comment va votre bon prier ? Nous avons enseigné ensemble à Fribourg, vous savez, il y a bien longtemps.

— Le prier vieillit mais son esprit est jeune.

— Il en a vu beaucoup ces dernières années.

— L'assassinat de deux de nos frères par des terroristes pèse lourdement sur lui.

— Il est affligé.

— Oui.

Le cardinal soupira.

— Je suis sûr que son *angoisse* pétrit son chagrin. Il n'aurait jamais dû se plonger dans Hegel quand il était jeune. Nietzsche, Feuerbach. Brrr ! Ils laissent une trace glacée dans l'âme.

— Le père prieur vous envoie des salutations fraternelles, dit Elijah, espérant changer de sujet.

— Je connais votre père prieur très bien. Évidemment, il s'en veut.

— Malheureusement, oui. Il a le sentiment que s'il avait été plus attentif à la sécurité, cela ne serait pas arrivé.

— Toujours aussi dur envers lui-même, je vois. Je vais lui écrire.

— Les choses ont pris tellement d'ampleur depuis. Le culte du Nouveau Monde a ses quartiers généraux à Haïfa. On peut voir leur temple depuis notre clocher. Il y a eu des bagarres à nos portes. De petites affaires mises en scène par les médias.

— Si je m'en souviens bien, leur philosophie est celle de la tolérance universelle, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Cependant, ils affirment que l'Église catholique romaine est le dernier bastion de l'intolérance qui reste sur la planète.

— Et donc, ils ne le toléreront pas.

— Je crois que ce n'est pas un ennemi de poids. L'assaut est souterrain à tous les niveaux de la société. Je crois que les attaques les plus bruyantes sont les moins dangereuses.

Stato se retourna et regarda Billy avec un air entendu.

— Tu vois, William, pourquoi c'est l'homme de la situation ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

presse le loue comme un homme de destinée. Son visage est sur la couverture des journaux, à la télévision, dans des essais et des éditoriaux, et ses livres se vendent par millions. Il a revigoré un Parlement européen à la traîne. Il est courti par les Nations unies comme l'homme qui peut servir de modérateur pour une transition paisible de l'ère des États-nations à une fédération mondiale.

Elijah connaissait le nom de l'homme avant même que *Stato* ne le prononce.

— Ce nom vous est familier ?

— Oui. Éminence. J'en ai appris un peu à son sujet depuis que j'ai quitté le monastère.

— En addition à la présidence du Parlement européen, c'est le directeur actuel du Conseil des nations orientales, consultant aux Nations unies, et membre du Club de Rome. Il est dans le conseil d'administration de plusieurs des sociétés mondiales les plus prospères. Il a une participation majoritaire dans un empire éditorial, une banque suisse, et Globaltek, la compagnie qui a révolutionné la technologie de l'imagerie informatique. C'est aussi le fondateur du Centre mondial du commerce, certainement le centre d'affaire le plus important du monde. Il a d'autres réussites à son actif, trop nombreuses à énumérer.

— Nombreux sont ceux qui sont ouvertement contre le Christ, dit le Pape, et d'autres viennent fausement au nom du Christ. Mais celui-ci, qui se tient paisiblement au milieu d'eux, est plus puissant que tous ceux-là. Son heure approche.

— Est-ce que cela vous perturbe ? demanda *Dottrina*.

— Je ne suis pas tant perturbé que perplexe. Quel est mon rôle dans tout cela ?

— Je vous demande d'être un messenger.

— Un messenger, Saint-Père ?

— Je désire le prévenir du danger spirituel personnel qu'il

encourt. Je dois l'avertir qu'il pourrait attirer le monde dans le gouffre.

— Une rencontre personnelle entre vous et lui ne serait-elle pas plus efficace ?

— Je lui ai demandé de me rendre visite, mais il ne viendra pas. Il y a toujours une bonne raison. Je comprends maintenant que cet homme est politiquement habile.

— Pourquoi ne viendra-t-il pas ?

— Il souhaite qu'il soit vu dans la presse mondiale qu'il ne va pas vers le Pape ; le Pape vient à lui. Je serais heureux d'aller à lui et de lui laver les pieds si cela pouvait pousser son âme au repentir. Mais il ne ferait que prendre ce geste comme une prune mûre tombant dans sa main. Cela ferait plus de mal que de bien.

— Les médias seraient présents, rajouta *Stato*. Une photo prise à ce moment-là vaudrait pour lui, en valeur de propagande, un millier d'articles de journaux.

— Il souhaite utiliser l'Église autant qu'il en a besoin, dit le Pape. Mais il la méprise, parce qu'il n'a jamais compris sa nature divine. Il ne comprend pas sa force. Il croit que c'est seulement une institution humaine. L'aspect humain de l'Église est abîmé, vacillant, divisé intérieurement, méchamment secoué par les événements de ce siècle. Elle est une faible chose à ses yeux, une chose à utiliser et puis à détruire quand ça l'arrangera.

— Vous trouvez cela difficile à croire ? demanda *Dottrina*, tenant Elijah sous son regard.

— Il est difficile de croire qu'un être humain puisse être aussi froidement cruel.

— Si difficile ? Vous dites cela, vous qui avez souffert pendant l'Holocauste ?

Elijah considéra cela sans répondre.

— Il n'est pas ouvertement contre nous, du moins pas encore, dit le Pape. Mais il se prépare. Il se pourrait qu'il y ait encore du

temps. Il y a peut-être de l'espoir au-delà de l'espoir. Je n'appelle personne Antéchrist tant que son âme est suspendue dans la balance, tant qu'il est toujours libre de choisir le bien. Mais avec la plus grande certitude, je vous dis que ses idées évoluent dans le royaume de l'Antéchrist. Et quand bien même, le Christ viendrait même pour un seul homme. Le Christ est mort pour cet homme.

— Vous désirez m'envoyer à lui ?

— Oui.

— J'ai peur.

— Je serais très préoccupé si vous n'aviez pas peur.

— Je n'ai pas suffisamment d'esprit pour lutter contre un...

Stato s'exclama :

— Pour le monde entier, le président semble incarner le meilleur de la nature humaine. Il compte lourdement sur cette image. Quoi qu'il y ait une face cachée en lui, nous sommes favorisés d'une courte période durant laquelle il préserve l'apparence publique de la bonté. C'est le moment où vous pouvez lui dire la vérité. D'ici un an ou deux, ce sera peut-être trop tard. La perte en âmes humaines serait catastrophique.

— La perte d'une seule âme est catastrophique, dit le Pape. C'est une responsabilité terrible, Père. Je n'exige pas l'obéissance de vous, je vous la demande. Serez-vous le porteur de mon message à cet homme ?

Elijah hésita. Il savait qu'il était libre de décliner. Il pouvait retourner par le vol du lendemain en Israël, s'enterrer au Carmel, prier pour les âmes en danger, prier pour la conversion du faux seigneur du monde, prier pour le Pape – oui, et se demander le reste de sa vie ce qu'il en aurait été s'il avait accepté.

— Je vous demande d'aller lui rendre témoignage tant qu'il est encore temps.

— Oui, j'irai, dit Elijah d'un ton maîtrisé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le visage de Billy s'assombrit.

— Correction. Une fois. Je t'en parlerai un jour.

Il pénétra dans le parking de la basilique, sauta hors de la voiture et s'étira.

— *Buon giorno*, Assise ! dit-il avec plaisir, soulevant ses lunettes de soleil et se frottant les yeux. Sa chemise de soie dorée avait l'air fraîche et impeccable. Elijah commençait à transpirer sérieusement dans son habit de carme.

Il faisait plus frais à l'intérieur de l'enceinte du saint couvent. Ils se présentèrent au responsable de l'accueil, un petit Italien ratatiné qui fit un grand sourire quand Billy lui tendit un mot pour le prieur, écrit par le cardinal secrétaire d'État.

— Nous vous attendions. Venez, par ici. Je vais vous montrer vos chambres.

Il les précéda avec empressement, les guida à travers les dédales du monastère jusqu'à une aile retirée qui surplombait la plaine s'étendant entre Pérouge et Foligno. Une brise chaude entra par les fenêtres ouvertes du couloir.

— On vous installe dans l'annexe. C'est extrêmement calme ici. Et privé. Allez et venez comme bon vous semble. Vous voudrez sans doute voir les fresques de Giotto et la tombe de saint François ? Tout le monde en a envie. Monsignor Stangby ne devrait pas oublier de vous montrer la petite église de San Damiano. C'est là que le crucifix a parlé à François. Et ne manquez pas la *Portiuncula* à l'intérieur de Sainte-Marie-des-Anges ! C'est la petite église où Claire a fait ses vœux de pauvreté. Eh bien, il y a toujours tant à voir, et c'est si animé actuellement. Les touristes ont débarqué par vagues entières. Si vous voulez un peu de paix et de calme, allez-y après les heures de visite. Je donnerai les clefs à Monsignor. Appelez-moi seulement quand vous serez prêts. Bon, voici maintenant une salle à manger privée pour vous. Ce n'est pas très chic. Même le

Pape mange ici quand il vient. *Ne mettez pas les petits plats dans les grands, frères*, dit-il. *Simple*, dit-il. *J'aime la simplicité plus que tout*, me dit-il toujours. Un homme si particulier, notre Saint-Père. Comment va-t-il ? Comment va sa santé ? Bonne ? Content de l'entendre. Dites-lui bonjour pour moi.

Il amena Billy dans une chambre d'invités près de la salle à manger, puis tira Elijah vers celle d'à côté.

— Mes excuses, Père. Quel est votre nom, m'avez-vous dit ? Bon ! Monsignor Stangby a la chambre du Pape parce qu'il est en haut de la hiérarchie, mais vous avez la chambre d'angle avec vue, alors c'est vous qui faites la meilleure affaire. Mes excuses, Monsignor. Vous trouverez un réfrigérateur dans la kitchenette. Fruits, café, pain. Faites comme chez vous. Il y a une chapelle privée au bout du couloir. Personne d'autre ne loge dans cette aile. *Pax et bonum*. Au revoir. Sonnez-moi si vous avez besoin d'aide. *Pax et bonum*.

Le frère recula dans le couloir, souriant et les bénissant verbalement, s'inclinant de façon répétée en se retirant jusqu'à ce qu'il ait passé la porte double, laissant les deux visiteurs debout dans un silence vibrant.

Puis le chant des alouettes parvint sur la brise. Elijah se sentit indescriptiblement heureux.

— Je vais faire un petit somme, dit Billy. Viens une seconde voir la suite pontificale.

Elijah jeta un coup d'œil dans la chambre de Billy, une petite cellule avec un lit de camp, un bureau et une chaise. Une salle de bain privée contenant douche, lavabo et toilettes. La seule décoration était une icône solitaire au-dessus du lit – une copie de la croix de San Damiano qui avait parlé à François.

— Un palais, n'est-ce pas ? soupira Billy.

— Plein de charme, dit Elijah.

— Tu crois que tu peux me taquiner avec ton humour israélien, c'est ça ? Pas de pot ! Arrière !

— Repose-toi bien, Billy.

— Merci. Toi aussi.

— Bonne nuit, Andy.

Billy secoua son bagage. Bonne nuit, Père, dit une petite voix dans la valise.

Elijah retourna dans sa chambre et se coucha sur le lit étroit. Il réalisa soudain combien il était fatigué, une fatigue qui l'atteignait jusqu'aux os. Il s'endormit et ne se réveilla que lorsqu'une cloche sonna pour le dîner.

Le frère hôtelier, un jeune frère massif dans une robe tout effilochée, poussa un chariot dans la salle à manger et plaça un plateau à côté du couvert pour une personne.

Elijah se présenta.

— Je suis Jakov, répondit le frère.

Après quelques plaisanteries, il soutira à Jakov qu'il était un franciscain croate, un réfugié de la guerre des Balkans.

— C'est la joie parfaite, dit-il avec un air énigmatique.

— La joie parfaite ? dit Elijah, peinant à comprendre ce qu'il voulait dire.

— La joie parfaite, répéta le frère, dodelinant du chef. Il était seul au monde, il expliqua que sa famille avait été massacrée.

Il montra le ciel et dit :

— Frère François, c'est ma famille, non ?

— Votre frère et votre père, suggéra Elijah.

Le frère était immobile, le regard fixe, revivant une expérience.

— Monsignor Stangby ne dîne pas ? dit Elijah.

— Oh, j'ai trop oublié. Il laisse une lettre à vous, Père. Il est parti pour faire visite à des amis à San Crispin. Il vous parle demain.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5 Ruth

Tout le reste de la journée, il ne put chasser un souvenir de ses pensées :

Jérusalem, l'hiver. Lumière matinale. Cette année-là, la neige tombait sur la ville comme cela arrivait à peu près tous les six ans. Le vent était froid. Des enfants arabes chantaient des cantiques de Noël. Des nuages couleur d'ardoise traversaient le ciel jaune. Le sanctuaire du livre, le Musée des manuscrits de la mer Morte, était pratiquement désert. Une grande femme dans la vingtaine s'approcha de lui. Elle regardait avec attention une vitrine où était exposé le rouleau d'Isaïe. Il se trouvait que David était en train de regarder un passage du même rouleau. La jeune femme louchait en essayant de le lire. Il se surprit à dévisager son reflet sur la vitre. Une intelligence confiante se dégageait de ses yeux. Elle était attirante. Mais il y avait quelque chose d'autre – un mélange de douceur et de force – rien de l'aplomb commun à de nombreuses Israéliennes.

— *Regarde Abraham ton père, et Sarah qui t'a donné la vie, dit-elle sans le regarder, comme s'ils s'étaient toujours connus. Quand il était encore seul je l'ai appelé, je l'ai béni et j'en ai fait une multitude.*

Il s'éclaircit la gorge.

— Je crois que le prophète veut dire : *Quand il n'était encore qu'un, je l'ai béni et j'en ai fait une multitude.*

Puis elle se retourna et le regarda.

— Vous avez raison, je me suis trompée.

— Vous étiez très proche.

— J'ai étudié ces rouleaux très attentivement. Ils démentent ces universitaires qui disent que les Écritures ont changé depuis leur composition originale. Les rouleaux prouvent qu'elles ont survécu parfaitement, sans perversion.

— Êtes-vous universitaire, Mademoiselle ?

— Pas en Écritures. J'enseigne à l'université mais pas cela. Ça, c'est mon hobby.

— Qu'enseignez-vous ?

— La littérature européenne moderne.

— L'après-guerre ?

— Avant-guerre et après-guerre.

Il arriva vite à court de questions et commença à paniquer devant son esprit vide. Il ne voulait pas que la conversation se termine.

— Et vous, êtes-vous un expert en Écritures ?

— Je suis juriste, dit-il en baissant la tête d'un air contrit.

— Vous connaissez très bien le texte.

— Je l'ai étudié enfant.

— Vous êtes Polonais, n'est-ce pas ?

Il ne s'était jamais considéré comme Polonais.

— Je suis arrivé de Pologne après la Guerre.

— Étiez-vous un de ces enfants prodiges que le hassidisme produisait ?

— Je l'étais.

— Où sont vos papillotes ?

— Les nazis les ont coupées. Plus tard, quand j'ai gagné Israël, j'étais devenu quelque chose d'autre. Je les ai coupées moi-même.

Elle ne répondit pas et il y sentit de la désapprobation.

— Vous ne portez pas de kippa ? Pourquoi ?

— Je ne suis plus croyant.

— Oh, dit-elle tristement. Comme tant d'écrivains de l'après-

guerre.

— Avez-vous la foi ?

— Une sorte de foi.

— La Shoah a brûlé la foi en nous.

— La Shoah a fortifié la foi chez certains. Chez d'autres, elle s'est affaiblie et chez d'autres elle a totalement disparu.

— Pourquoi cela ?

— Ce ne serait pas juste de ma part de faire une telle conjecture. Je n'ai pas souffert comme beaucoup. Ma famille est ici en Israël depuis la fin du XIX^e siècle. Nous sommes venus d'Allemagne et nous nous sommes engagés dans les premières colonies agricoles.

— Et pourtant vous avez une opinion affirmée. Je peux l'entendre derrière vos mots polis.

— Vous êtes bien juriste, dit-elle.

— Mon premier amour est l'Écriture. Mais c'est devenu un intérêt littéraire. Quand j'étais enfant, je croyais que le monde était fondé sur la Torah.

— Vous croyez qu'il ne l'est pas ?

Il fut surpris de sa surprise. Rencontrer une intellectuelle qui rayonnait au moins les symptômes minimaux d'une foi biblique était une bizarrerie. Il ne savait que faire d'elle.

— Beaucoup ont été brûlés dans leur corps et sont morts, dit-elle. D'autres ont été brûlés dans leur âme et ont vécu. Êtes-vous un de ceux-là ?

Il haussa les épaules : Je dois être un de ceux-là.

— Je crois que vous l'êtes. Et je crois que vous avez besoin d'un verre de vin. Vous avez besoin de danser et de rire. Je parie que vous n'avez pas une overdose de rire.

Il était analysé avec une pertinence déconcertante. Il n'aimait pas cela.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il tira une chaise près du lit.

— C'est de l'ordinaire. J'aurais dû savoir que ça arriverait.

— Je ne comprends pas.

— C'est bon signe. N'ayez pas l'air si inquiet, mon fils.

— Père, je répète, que vous est-il arrivé ? Vous avez eu un accident ? Êtes-vous tombé ?

— Oui, je suis tombé.

— Je détecte une réserve mentale derrière cette réponse. Dites-moi.

— Nous n'avons pas besoin d'en parler. C'est suffisant que Dieu vous ait amené ici. Tout va bien.

— Est-ce que quelqu'un vous a blessé ?

— Quelqu'un m'a blessé. Mais c'est fini maintenant.

— Qui était-ce ? Un fou ? Le coupable a-t-il été puni ?

— Le coupable sera puni au Dernier Jour.

Elijah était assis, le regard fixe, respirant lourdement, indigné.

Il regarda le visage du vieux prêtre et y vit des âges et des âges de sagesse. Il regarda les mains antiques avec leurs bandages saignants. Il regarda les pieds. Eux aussi étaient bandés et tachés.

Et il comprit enfin.

— Pourquoi ne parlez-vous pas, mon fils ?

Elijah ne pouvait pas répondre.

— Avez-vous peur ?

— Oui.

— Avez-vous peur du travail que le Seigneur vous a donné à faire ?

— Oui.

— Vous avez peur d'être trompé ?

— Oui.

— Vous avez peur d'être induit à servir l'ennemi ?

— Oui.

Le frère posa quelques questions qui montrèrent à Elijah qu'il avait lu son âme.

— Vous n'avez aucune force pour cette mission ? conclut le prêtre.

— Je n'ai aucune force. Rome a fait une erreur. Cette mission a besoin d'un saint.

— Rome n'a pas fait d'erreur.

— Je suis la faiblesse même. J'ai perdu toute confiance. Extérieurement, je ferai ce que je peux, mais je n'ai aucune assurance de pouvoir accomplir quoi que ce soit. Plutôt l'inverse. Je crains de causer plus de dommages.

— Pourquoi craignez-vous une telle chose ?

— Je ne sais pas.

— Vous êtes prêtre depuis toutes ces années, et vous ne savez pas ?

— Sincèrement, Père, je ne comprends pas ce qui s'est passé dans mon âme ces derniers jours. Je me sens moins préparé que jamais.

— C'est bon que vous sentiez votre faiblesse.

— La force est requise pour cette tâche.

— Non, la faiblesse est requise.

— Que voulez-vous dire ? Je suis désorienté.

— C'est ce que François voulait vous montrer. La faiblesse est votre force.

À nouveau Elijah ne pouvait répondre.

Vous êtes un homme qui a supporté beaucoup d'afflictions. Depuis l'enfance, vous avez souffert entre les mains d'hommes mauvais. Dans mon esprit, j'ai l'image d'un petit garçon en costume noir. Il danse pour Dieu. Il est rempli de joie. Le feu essaie de le dévorer. Mais il s'échappe et un homme le sauve. Puis il court à travers le monde. Mais il oublie de danser. Il perd

la joie.

— Vous avez décrit ma jeunesse avec précision.

— Puis un grand coup lui est porté. Il aime une femme. Il ne croit plus en Dieu. Il ne croit qu'en cette femme. Elle est bonne mais sa connaissance de la vérité est limitée. Elle l'aime. Il y a un enfant dans son ventre qu'ils ont conçu ensemble, homme et femme.

— Là, vous avez décrit le début de ma vie d'homme.

— La femme meurt. L'enfant meurt avec elle. Ils sont emportés dans un lieu de joie, mais le jeune mari et père sent l'obscurité du monde s'enfoncer plus profond dans son âme. Il est en colère contre Dieu. Il croit qu'il déteste ce Dieu qu'il proclame ne pas exister. Il remplit sa vie d'actions courageuses. Il monte au pouvoir dans une nation de l'Est. Au moment même où un chemin vers le pouvoir total lui est offert, on lui donne un message.

— Quel était ce message ?

— Un mot d'amour de son passé. Un mot d'amour sacrificiel. C'est quelque chose d'absolument inattendu. Ça le heurte, ça secoue sa confiance dans son propre jugement. Il quitte le chemin du pouvoir. Il erre sans but et seul. C'est une coquille vide. Finalement il arrive à la montagne d'Élie, et là il veut se jeter d'une hauteur dans un précipice. Sur les hauteurs il aperçoit un bâtiment comme une forteresse solitaire, le dernier refuge dans une mer d'adversité et de non-sens. Sans raison, il se souvient soudain du petit garçon qu'il a été. Il sent pendant un instant – oh, un si court instant – une explosion de joie. Il se souvient de sa danse devant le trône de Dieu.

Il décide de donner au Dieu absent une dernière chance. Il frappe à la porte du bâtiment et trouve un lieu où les hommes vivent en paix. Toutes sortes d'hommes, pauvres, riches, courageux et poltrons, intelligents et idiots, saints, pécheurs. Ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Et si le monde avait envie d’être trompé ?

— Il y aurait toujours des centaines de millions de croyants sur leurs gardes. Ils le remarqueraient.

— Tu crois ? Nous sommes actuellement au cœur d’une immense apostasie. Jamais dans toute l’histoire de l’Église il n’y a eu une perte de foi aussi répandue. Dans quelques années, restera-t-il encore de la foi sur la terre ?

— Tu es plutôt pessimiste aujourd’hui, Davy.

— Les Écritures disent qu’à moins que les jours ne soient raccourcis même les élus seront trompés.

— Bon, j’admets que les yeux puissent être trompés mais, l’esprit ? Tout chrétien digne de ce nom pourra voir que ton supposé Antéchrist est en train de prêcher une fausse doctrine, tu ne crois pas ?

«Mais si pendant une génération ou deux avant sa venue, la culture des catholiques tombait dans le chaos ? Et si une génération d’illettrés religieux devenait incapable de faire la distinction entre vérité religieuse et sentiment religieux ?

— D’accord. Ça pourrait arriver. Et je pige ton idée. Tu penses qu’on est cette génération.

— Je le crois. Mais il y a un autre message important dans ce chef-d’œuvre.

— Attends, une seconde ! L’âme a des pouvoirs. Elle peut détecter des choses que les yeux et l’esprit ne peuvent voir, tu ne crois pas ? Je veux dire que, même si un Antéchrist trompait nos yeux par des apparences et nos esprits par des mensonges plausibles, n’y aurait-il pas au plus profond de nous quelque chose qui serait mal à l’aise ? Un léger signal d’alarme qui sonnerait encore et encore jusqu’à ce qu’on réponde ?

— Je suis d’accord. Mais tu sais aussi bien que moi que ce système d’alarme peut être désactivé. Le péché peut le couvrir couche après couche jusqu’à ce que finalement on n’entende

plus rien. Qu'on oublie même qu'il ait jamais existé.

Billy soupira lourdement.

— J'ai besoin d'un café, déclara-t-il avec solennité.

Il sortit, laissant Elijah seul avec la peinture murale.

Avec Billy au volant, la Jaguar filait à cent vingt kilomètres heure sur l'autoroute qui relie Rome à Naples. Elijah essaya de ne pas faire attention au compteur. Il s'enfonça dans son bréviaire.

Quand il eut fini, il ferma le livre.

— Naples dans une demi-heure ! dit Billy, faussement joyeux.

Ils continuèrent sans autre échange.

Quand ils dépassèrent Capoue, Billy dit :

— Quelque chose ne va pas.

— Avec la voiture ?

— Non. Avec le monsignor.

— Qu'est-ce qui cloche, Billy ?

— Il y a quelque chose de fou ici, Davy. À Assise je n'étais pas moi-même. Non, ce n'est pas exactement ça que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est que j'étais mon *vieux* moi. Mon vieux mauvais moi.

— J'ai vu que tu te battais contre quelque chose.

— Je n'étais pas véritablement moi. Ça me fait peur.

— Était-ce un temps de tentation ?

— Ouais. Mais différent du truc habituel. D'habitude, c'est comme un match de tennis. Hum. Aujourd'hui, j'ai refoulé dix désirs irrépressibles de trop manger, cinq invitations à des pensées impures et une impulsion à médire d'un ennemi. Hier, aujourd'hui, demain, c'est le boulot habituel. Y a des jours meilleurs que d'autres, mais je m'efforce fermement d'être

fidèle. Vraiment.

— Tu es un bon prêtre, Billy. Je le sais.

— Le Saint-Père est un bon prêtre. *Stato, Dottrina*, ce sont des bons prêtres. Mais moi, je sais ce que je suis.

— Tu es déprimé ?

— Oui, ah ! zut ! je suis déprimé. Mais c'est pas le problème. Je suis un gros bonhomme gâté qui n'a pas grandi. J'essaie d'être bon. Je le suis *grosso modo*. Mais je ne suis pas du genre dont sont faits les martyrs.

— Personne ne l'est.

— Me sors pas ça ! Je me connais. Je suis un faible.

— Dis-moi pourquoi tu penses que tu es un faible.

— Je suis parti à Assise tout remonté pour faire pénitence, prier pendant des heures chaque jour, être proche de toi, t'encourager. Je me suis dit : Davy a un sacré poids sur ses épaules, et il a besoin d'un pote pour l'aider à le porter quand ça devient lourd. C'est le moment de se mettre en forme, Billy, je me suis dit. Eh bien, tu sais combien de temps ça a duré ?

— Combien ?

— À peu près autant qu'il m'en a fallu pour me mettre en tenue légère et penser à un verre. Je suis allé chez Frankie avant, tu sais. Y a de l'ambiance. Les gens sont de bons gars. T'y vas pas pour pécher. T'y vas pour un scotch on the rocks et de la convivialité entre cathos sympas. Le tout avec modération, bien sûr. Assise est un lieu sanctifié. Tu vois ce que je veux dire ? Tu y vas pour avoir une bonne conversation bien enthousiaste avec de riches dévots américains, échanger des histoires, tout savoir sur les dernières apparitions et les églises régionales – toujours des tas de mauvaises nouvelles dans ce domaine – tu sais de quoi je parle ? Je ne recherchais pas une compagnie féminine ni à me saouler ou prétendre que je n'étais pas du clergé. Je voulais un bon divertissement catholique. Je voulais de la musique et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elijah entra, portant une vieille robe de chambre. La cheminée à sa droite répandait une lumière douce à travers la pièce. On eût dit qu'à tout moment Billy allait faire apparaître un panda en peluche de dessous les couvertures.

— As-tu trouvé quelque Rembrandt dans ta chambre ? demanda Billy.

— Juste un paysage de Watteau. Et toi ?

— Un truc effrayamment avant-garde d'un Roumain. Surréaliste. Jette un coup d'œil.

— D'ici on dirait une Vierge à l'Enfant. Pourquoi dis-tu que c'est surréaliste ?

— Regarde de près.

Elijah s'approcha de la peinture, s'arrêta et fit trois pas en arrière.

— T'as vu ce qu'il a fait ? Infernal, non ?

— Il a composé le portrait de Notre Dame et le Christ Enfant avec des miniatures de tous les péchés connus de l'homme. C'est diabolique.

— Le produit d'un Ça dérangé. Maintenant, traverse la pièce et regarde-le à distance.

Elijah suivit les instructions de Billy. Il regarda vers l'image et une expression sinistre passa sur son visage.

— Tu le vois ?

— Je le vois. Il avait encore une fois produit une illusion d'optique. Encore un troisième niveau d'image, utilisant les ombres et la lumière. Maintenant c'est un énorme démon ouvrant ses mâchoires pour avaler le Christ Enfant et la Mère.

— Je dirais que celui qui a peint cette chose n'est pas un homme bon, dit Billy.

Elijah détacha le tableau du mur et quitta la chambre.

— Où es-tu allé ? Qu'as-tu fait ? dit Billy quand il revint.

— J'ai trouvé un placard en bas du hall. Ça peut rester là

pour la nuit.

Elijah s'assit sur un fauteuil près du feu et fixa les flammes.

— Maintenant, vas-y, Davy, raconte-moi une histoire.

— Donne-moi quelques instants pour rassembler mes esprits.

— Ne me dis pas que ce tableau te donne les chocottes. C'est juste de la peinture sur une toile.

— C'est une parole. Elle porte un message du royaume des ténèbres.

— Allez, ça suffit maintenant, tu replonges dans l'état où tu étais lorsque nous sommes arrivés. Secoue-toi !

Elijah détourna son regard des flammes. Il se frotta le visage.

— Tu as probablement raison.

— T'es vraiment à bout de nerfs, mon vieux. Pourquoi tu ne me racontes pas une histoire, on se sentira mieux tous les deux.

— Tu as raison, Billy.

— Allez ! Oublie tout ça. Et choisis un conte de fée tant que tu y es. Pourquoi pas un conte polonais !

— Je connais une belle histoire. Un ami me l'a racontée il y a très longtemps. Tu promets que tu n'auras pas peur ?

— Promis.

— Tu promets de ne pas interrompre ?

— J'essaierai.

— C'est l'histoire d'un dragon, d'un prince et d'une princesse.

— Oh, merveilleux ! Est-ce que ça finit bien ?

— Bien pour les humains. Pas très bien pour le dragon.

— Exactement comme il se doit. Vas-y.

Et donc, Elijah raconta l'histoire que Pawel Tarnowski lui raconta un soir d'hiver horriblement froid de 1943, à Varsovie, alors qu'ils mouraient de faim¹.

— Il était une fois un garçon, dit Elijah. Il était prince d'un

royaume dans les montagnes. Son père le roi était parti au loin quand le garçon était jeune, à peine capable de marcher, parce que la reine était morte et l'homme ne pouvait supporter d'entrer dans la maison de son premier et unique amour.

— Continue, continue, le pressa Billy d'une voix douce. Ses yeux étaient écarquillés. Il redressa ses genoux sous les couvertures.

Elijah s'éclaircit la gorge et continua le conte du prince qui avait perdu son cœur, et de l'alouette *zabawa* qui le lui rendit, et du dragon *smok* que le prince tua près du château des terres mortes.

Quand il eut achevé, Elijah fixa le feu et se souvint de Varsovie. Il vit la tête de Pawel secouée par la fièvre. Il vit la pierre qui siégeait dans le cœur de Pawel.

— Elle est plutôt bonne, dit Billy.

— Maintenant, c'est à ton tour.

— Bon, maintenant qu'on y vient, je n'ai pas beaucoup d'histoires. Juste une tête pleine de commérages et d'examens de littérature anglaise.

— Je ne te crois pas. Inventes-en une.

Billy eut vraiment l'air perdu.

— Je ne crois pas que je pourrai. Je n'ai jamais essayé.

— Mais tu m'as dit que tu avais une histoire.

— Jamais.

— La semaine dernière tu m'as dit que tu me raconterais une histoire d'autostoppeur.

— Oh, celle-là ! C'est pas une vraie histoire.

— Ça fera l'affaire.

— Elle n'est pas inventée. C'est vraiment arrivé.

— Encore mieux. Alors vas-y.

— Tu promets de ne pas avoir peur ?

— Oui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prompte à sourire et exquisément polie.

— S'il vous plaît, venez dans le bâtiment de réception, monsieur, dit-il. Il y fait tellement plus frais. Vous pouvez vous laver si vous voulez, et je vais envoyer quelqu'un vous porter du thé. Je crois comprendre que vous préférez le thé au café, n'est-ce pas ? Et vous prenez du citron, pas de sucre, je crois.

— C'est ça, dit Elijah. Comment le savez-vous ?

Le secrétaire sourit d'un air entendu et le conduisit à travers une verrière dans une pièce semi-circulaire tout entourée de baies vitrées qui donnait au nord sur la baie de Naples et à l'est sur le golfe de Salerne. Le mur du fond était lambrissé de bois de rose. Loin en bas, des hors-bords laissaient des sillages blancs, se déplaçant à une vitesse d'escargot sur la mer.

— Le président n'est pas disponible avant 9 h 30, où il sera très heureux de vous recevoir au *studiolo*, une bibliothèque privée dans sa résidence. Il a une collection exceptionnelle de documents anciens. Beaucoup sont uniques. Le Codex de Cordoue, par exemple, est le seul exemplaire existant d'un manuscrit d'Aristote qui a longtemps été considéré comme perdu dans le grand incendie d'Alexandrie. Comme vous êtes archéologue, je suis sûr que vous réalisez l'importance d'une telle découverte.

— C'est une nouvelle extraordinaire, dit Elijah excité. Quels sont les livres perdus qui ont été trouvés ?

— Je laisse le président répondre à cette question. L'archéologie est une de ses grandes amours, et l'un de ses plaisirs est de partager personnellement les découvertes que ses fondations d'antiquités rendent possibles.

— Très bien, dit Elijah.

— S'il vous plaît, mettez-vous à l'aise jusqu'à mon retour. Puis nous irons directement à sa résidence.

Il fut laissé seul pour méditer sur la mer, s'enfoncer dans les

meubles scandinaves, faire glisser ses pieds (il avait provisoirement ôté ses chaussures) d'avant en arrière sur un tapis clair couleur d'améthyste.

La table basse, en bois de Mahogany, l'invitait à regarder le reflet de son visage. Des roses sauvages effleuraient les vitres. Des hirondelles traversaient le ciel comme des flèches. Un cheval de bronze bleu implorait la main de venir caresser son dos arqué, Elijah s'y soumit. Il but à petites gorgées son thé et éprouva un grand plaisir à se trouver dans cette pièce.

De temps à autre, il avait un coup au cœur en se souvenant de l'homme avec lequel il parlerait bientôt. Potentiellement le plus grand adversaire que l'Église ait jamais connu. C'était un sentiment de crainte douce mélangée à de la curiosité, et même – à la surprise d'Elijah – un plaisir attendu. Quand il en prit conscience, il recentra immédiatement ses pensées et commença à prier. Il doutait de lui-même. Comme il avait facilement oublié de prier ! Qu'était-il arrivé à son sens de la vigilance ? Avait-il été anesthésié par l'accumulation de fatigue, la diversion sur la santé de Billy, et le plaisir de cet environnement ?

Il s'admonesta. La vigilance rassembla en lui la force. L'esprit de prière repoussa une sensation d'ombres rampantes. Il demeura dans cet état quelques minutes jusqu'à ce que le secrétaire entre d'un pas énergique dans la pièce et annonce :

— Il est prêt. Je vous en prie, venez, professeur Schäfer.

Il fut conduit par un passage surélevé tout en verre au-dessus d'une cascade de rochers et de jardins décoratifs vers un bâtiment plus grand, assorti au pavillon des visiteurs. Ils passèrent deux postes de sécurité avant d'entrer dans un couloir qui ouvrait sur un salon voûté. Cette pièce formait presque un cercle, trois cents degrés de baies vitrées. L'air était frais et sentait bon le jasmin. Elijah n'eut pas le temps de regarder les œuvres d'art, le secrétaire tourna et fit marche arrière, étendant

son bras, le menant vers une autre annexe, et souriant largement tout le long. Il entra dans une grande pièce et annonça :

— Elijah Schäfer, Monsieur.

Un homme grand aux cheveux argentés se leva de son fauteuil et vint à sa rencontre la main tendue. Il portait un cardigan blanc sur un polo turquoise, des pantalons gris et des oxfords bordeaux. Son visage était beau, un teint agréable, sérieux et aimable ; il rayonnait l'ouverture. Sa poigne était chaleureuse et ferme.

— Père Schäfer, c'est un très grand plaisir. Sa voix était profonde, modulée par cette touche du temps qui exprime davantage la dignité que l'âge.

— Monsieur le président, je vous apporte les salutations de Sa Sainteté et ses meilleurs vœux pour votre santé.

— S'il vous plaît, transmettez mes remerciements à Sa Sainteté et, en retour, mes vœux pour sa propre santé.

— Il m'a demandé de vous transmettre sa gratitude personnelle pour vos efforts au service de la paix mondiale, et vous assurer aussi de ses prières.

— C'est très aimable. S'il vous plaît transmettez à Sa Sainteté ma gratitude et mon estime.

Il ôta ses lunettes de lecture, regarda Elijah dans les yeux, et sourit.

— Maintenant que nous avons accompli les formalités, pourquoi ne pas nous détendre ?

Il prit Elijah par le bras et le mena à un large fauteuil de cuir faisant face à la mer. Le président s'assit en face de lui, croisa ses jambes, et examina la tenue d'Elijah.

— Je remarque que vous n'avez pas voyagé en habit religieux.

— À la demande du Saint-Siège. Le Saint-Siège apprécierait une certaine informalité, et discrétion, pour marquer le style de notre rencontre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Non. Il n'était pas personnellement sinistre. Du moins rien dans sa personnalité ou son tempérament ne dégage l'idée que l'on se fait des signes du mal. Il dégage une stabilité plutôt admirable, une bienveillante mais ferme autorité. C'était difficile de diriger la conversation où le Saint-Père espérait qu'elle aille. Il était vraiment aux commandes de tout ce qui s'est passé ce matin, mais contrôlait sans aucun des dispositifs de contrôle habituels. C'était très intéressant. Je vais longtemps essayer de comprendre comment il a fait.

— Du magnétisme ?

— Rien de tel.

— A-t-il drogué ton whisky ? dit Billy avec impatience.

— Maseule tasse de thé était délicieuse et n'a eu aucun effet secondaire.

— Alors ça n'a pas de sens, mon vieux. Je détecte une hésitation dans ta voix, comme si quelque chose était arrivé, mais n'était pas arrivé. Quelque chose qui t'a rendu nerveux, mais c'était si insignifiant que tu l'as écarté.

— Oui, c'est tout à fait ça.

— Tes perceptions conscientes te disent une chose, mais je parie que ton esprit a saisi quelque chose à un autre niveau. Qu'est-ce que c'était – c'est la question.

— Peut-être est-ce que je me suis senti manipulé par un maître en relations publiques, un homme si talentueux qu'il te met à l'aise et chasse la suspicion que tu es manipulé. Tu ressens une authentique relation, intimité, égalité.

— Et c'était le maître du monde ?

Elijah hochait la tête. C'était une surprise. Mais j'aurais dû savoir qu'il en irait ainsi. L'apocalypse n'est pas un mélodrame. Si c'était le cas, la plupart des gens se réveilleraient et verraient le danger dans lequel ils sont. C'est notre vrai péril. Notre propre temps, peu importe dans quel trouble il se trouve, est

notre *idée* de ce qui est vrai. C'est presque impossible de faire un pas en dehors pour le voir tel qu'il est vraiment.

— Je vois ce que tu veux dire. C'est *notre* monde. D'autres temps et d'autres lieux peuvent seulement être conçus dans l'intelligence ou l'imagination.

— C'est vrai. L'apocalypse vivante rayonne un sentiment de normalité. Nous *sommes à l'intérieur*.

Billy regardait fixement ses mains, les paumes ouvertes reposaient sur ses cuisses comme des feuilles mortes.

— Où est ma petite épée ? dit-il d'une voix faible. Où est mon Dard ?

— Dard ?

— Conte de fées. Hobbit. Littérature.

— Tu vas bien ?

— Bien, bien, murmura Billy, fixant toujours ses mains vides.

— Qu'y a-t-il ? À quoi penses-tu ?

— Je pense que j'aurais dû être là-bas avec toi, Davy. Je pense que c'est une chose dangereuse d'aller seul à Mordor. Ta tête pourrait ployer.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas nécessaire. Raconte-m'en davantage. Comment était vraiment ce type ?

— J'ai ressenti une sorte de grandeur personnelle. Le mot *destin* me vient à l'esprit. Et pourtant il n'y avait rien en lui de prétentieux ou de pompeux. Je l'ai trouvé noble, même spirituel.

— Je parie qu'il était même... humble, dit Billy, perçant Elijah d'un regard affûté.

— Oui. C'est le mot. Une sorte unique d'humilité. J'étais impressionné.

— Tu l'as déjà dit.

— Vraiment ?

— On pourrait penser qu'un type comme lui serait

égocentrique. J'ai lu que des gens qui le rencontrent pour la première fois, et ne savent pas qui il est, pensent que c'est un professeur de réputation modeste et sans rien d'exceptionnel d'un petit lycée des Midlands. On ne soupçonnerait jamais que ce soit une encyclopédie vivante, qu'il parle autant de langues, ait autant de diplômes, et qu'il reçoive probablement le prix Nobel de la Paix cette année. Laisse de côté la question de tout ce pouvoir qu'il a. Commence à additionner et cela devient immédiatement incroyable. Maintenant, dis-moi, comment un type comme cela n'a pas la tête qui enfle ?

— On dit que c'est une personne humble.

— Ouais, j'ai lu ça moi aussi. Peut-être est-ce vrai et peut-être ne l'est-ce pas. Crois-tu tout ce dont la presse nous abreuve ?

— Non, bien sûr que non.

Billy le regarda bizarrement, puis il regarda ses mains encore une fois. Elijah se demandait pourquoi il faisait cela. Il en fut légèrement irrité.

Billy poursuivit :

— Apparemment, dans ses discours sur la spiritualité, il fait souvent référence à l'humilité comme l'une des grandes vertus.

— Ça l'est bien. C'est la vertu fondamentale.

— Je suis toujours mal à l'aise avec les grands hommes qui parlent trop d'humilité.

— Pourquoi donc ?

— Ils me rappellent toujours un peu Uriah Heep.

— Quel nom comique ! Ah ces Anglais ! Qui est Uriah Heep ?

— Un personnage, dans un roman de Dickens. Il était toujours humble, tellement, tellement humble. Mais il se révéla plutôt sinistre à la fin.

Ils furent contraints d'interrompre la conversation sur cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

été relativement inoffensif, spécialement si nous avons le bonheur d'avoir le texte grec original auquel nous pourrions le confronter. Mais le vrai texte nous échappe et donc nous devons maintenant nous contenter d'une chimère revenue de chez les morts et qui utilise le grand nom d'Aristote comme un charme et un sésame dans l'esprit humain.

Malgré tout, Elijah se demandait si le Pape ne grossissait pas le danger outre mesure.

— J'entends vos réserves silencieuses, Père Elijah. Mais vous devez comprendre que l'arrivée de ce document n'est pas un hasard. Il ne peut être compris que dans le contexte plus large du combat en cours. Cette traduction corrompue de *Iustitia* ne traite pas, en fin de compte, de la justice. Son but est de réconcilier l'homme avec ce qui ne doit pas être réconcilié. La lutte entre le bien et le mal ne peut jamais être résolue par une fausse paix, en déclarant qu'il n'y a ni bien ni mal, qu'il n'y a pas besoin de lutter. De telles propositions ne mènent pas l'homme à la liberté, elles conduisent à l'esclavage, et elles le font – oh, quelle amère ironie ! – elles le font au nom de la liberté.

— Et donc vous êtes confronté à un choix.

— En effet. Ce manuscrit doit-il être tranquillement placé dans les archives, dans l'attente d'un meilleur temps dans l'histoire ? Ou devons-nous l'ouvrir au monde et assumer la charge de savoir que certaines âmes risquent d'être induites en erreur par celui-ci ?

— Avez-vous décidé ?

— Oui. Le manuscrit sera ouvert à l'étude pour tous les savants sérieux. Des traductions seront faites et publiées en différentes langues dans des éditions qui porteront une explication sur ses origines, ses défauts, et le risque d'interprétations erronées.

— Je vais être franc, Votre Sainteté, je crois que votre

décision est sage. L'âge moderne nous a caricaturés comme des anti-intellectuels, comme des adversaires de la raison.

— L'homme moderne ignore le fait que l'Église, pratiquement seule, a préservé l'héritage intellectuel de l'Occident à travers les âges obscurs.

— Les ennemis de l'Église en tireraient un bien plus grand bénéfice de propagande si nous décidions de garder le manuscrit discrètement dans les archives.

— Leur terminologie ne serait pas aussi charitable que la vôtre. Ils appelleraient cela de la dissimulation. De la tricherie.

— Cela pourrait être appelé prudence.

Le Pape soupira.

— Nous vivons la fin d'une civilisation, terriblement chargée d'idéologie. Il y a des centaines de milliers de livres publiés chaque année, la plupart loin de l'esprit du Christ. Il serait inutile de garder un volume contestable à l'écart de gens qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent, et refusent d'apprendre à penser. Cependant, il y en a qui en profiteront. C'est toujours dans l'intérêt de la Vérité de rendre accessible un élément d'héritage culturel qui peut enrichir la compréhension qu'a l'homme de son passé. La publication de *De la Justice* doit être vue dans cette lumière.

— Les fondamentalistes vont nous accuser de libéralisme.

— Oui, et les libéraux nous accuseront de fondamentalisme quand ils liront les avertissements introductifs. Ils l'interpréteront seulement comme une note rance, une critique de plus de la part d'une institution décadente, rabâchant sa vieillesse, une pierre d'achoppement pour l'évolution de la pensée humaine.

— Nous avons été traités d'une manière bien pire, Saint-Père.

Le Pape sourit.

Il se retourna pour faire face à la pièce et prit Elijah par le

bras.

— Venez, mon fils, allons nous asseoir, et je vais entendre ce que vous avez à dire. Racontez-moi votre rencontre avec le président. N’omettez rien.

Une légère pluie tombait sur la foule. Dans quelques instants la messe de canonisation commencerait. Dix-huit mille personnes priaient, parlaient et chantaient en contrepoint tandis qu’elles attendaient le Pape. Les cardinaux et les évêques s’assirent autour de l’autel papal protégé par un dais. Assis avec eux se trouvaient plusieurs dizaines de dignitaires de diverses nations africaines. Dans la foule il y avait des milliers de visages noirs.

Elijah se faufila à mi-chemin de la place, dans la partie où l’on se tenait debout, à côté d’un petit groupe de religieuses du Zaïre. Chacune portait un petit drapeau de son pays et un de la cité du Vatican, accrochés l’un à l’autre dans une unité symbolique plus idéalisée que réelle.

Deux élégantes matrones européennes se tenaient devant les religieuses, discutant les événements du jour à voix forte.

— C’est une erreur, dit l’une. Le procès a été trop rapide. Je veux dire, est-ce que quelqu’un a examiné le mode de vie des *beati* ? Est-ce que les soi-disant martyrs comprenaient vraiment la *realpolitik* de la lutte sociale africaine ?

— Est-ce que ça aurait changé quelque chose ? dit sa compagne. Ce Pape est si peu sûr de lui qu’il précipiterait dans la sainteté quiconque partage son opinion sur les affaires ecclésiastiques.

— Il devient trop vieux. Je crois, ma chère, qu’avant peu nous verrons un nouveau Pape, qui comprendra le troisième

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dois savoir.

— Quelles choses ?

— Je n'ai pas arrêté d'attendre une occasion d'être seul avec le patron, mais la Grande-Bretagne est arrivée ce matin-là, talonnée par la Russie qui protestait contre le grand nombre de conversions faites par nos missionnaires. *Stato* n'arrêtait pas de dire : *Plus tard, William, il n'est rien qui ne puisse attendre.* J'aimerais bien qu'il ne m'appelle pas tout le temps William. À la tombée de la nuit, il a fallu qu'il parte sur les chapeaux de roues pour aller voir le Pape et puis, dans la foulée, réunion avec d'autres ministres étrangers pour discuter de documents pour le Club de Rome. Le matin suivant, je devais partir pour Helsinki. *Stato* devait participer à une réunion d'urgence aux Nations Unies. Je suis rentré tard à la maison, mais avant de me coucher, j'ai fait un mémo vocal de notre conversation sur Vettore, dans l'intention de la faire mettre par écrit par ma secrétaire. Je pensais mettre la cassette au courrier tôt le matin suivant et la faire remettre en main propre à *Stato* dès son retour de New York. Mais j'ai trop dormi et j'ai dû me précipiter à l'aéroport. Quand je suis rentré d'Helsinki, il était tard, et *Stato* était rentré chez lui, en laissant la consigne de ne pas le déranger. Sa secrétaire disait qu'il avait attrapé une mauvaise grippe. J'ai failli me précipiter là-bas et le tirer du lit. J'avais appris quelque chose de gros en Finlande, si gros que j'aurais dû tout ignorer pour le lui apporter. Mais j'ai décidé que je ne voulais pas me faire houspiller pour avoir perturbé son beau sommeil. Et puis, en plus, je savais que je le verrais au bureau le matin. Quel enchaînement d'événements fou ! Donc, je suis rentré à la maison et j'ai ouvert la boîte à lettres. Il y avait le paquet de chocolats à la menthe – mes préférés. J'en ai avalé quelques-uns pendant que je dictais un mémo sur Helsinki sur une cassette. Le reste est de l'histoire.

- Qui t'a envoyé les bonbons ?
- Des religieuses de Londres. Amies de maman.
- As-tu le paquet d'emballage ?
- J'imagine qu'il est toujours là-bas sur la table basse.
- Et la cassette ?
- Probablement dans la machine.
- Si elle n'y est pas, que ferons-nous ?
- Envoie *Stato* me voir dès que possible.
- Ça doit être très urgent.
- C'est gros. Très gros.
- De quoi s'agit-il ?
- C'est sur la cassette. Tu vois, je ne comprends pas pourquoi le patron n'est toujours pas venu me voir. Tu peux lui demander ce qui se passe ?
- Je le ferai. Peux-tu m'en dire plus sur Helsinki ?
- J'y viens. Laisse-moi reprendre mon souffle.
- Billy, quelle information peut être si importante qu'on veuille te tuer ? Sûrement pas la bande de Vettore.
- Je ne crois pas que cela ait quoi que ce soit à voir avec lui. Pas que je sache. Ou, du moins, pas directement. Ce qui explique probablement qu'ils n'aient pas arrangé un accident pour toi aussi. Après tout, nous savons tous les deux pour Capri, juste non ?
- Exact. Mais ce n'est que ma parole contre celle du cardinal.
- Juste.
- On ne fait pas ce genre de choses pour arrêter une rumeur sur un cardinal.
- Vettore est ambitieux et myope comme une taupe. Mais ce n'est pas un tueur. Je crois qu'on l'utilise d'une manière ou d'une autre. Je ne crois pas qu'il commence même à comprendre ce à quoi ils sont prêts.

— Qui sont-ils ?

— Ses maîtres ? J'ai quelques noms, mais c'est beaucoup plus gros que ça.

— Qu'as-tu appris ?

— C'est de la pénétration.

— Pénétration.

— L'un des leurs a pris peur. Je ne dirais pas qu'il s'est converti à *notre* camp, mais c'est le genre à avoir des idéaux. Il a fait un examen de conscience et décidé qu'il ne pouvait accepter ce à quoi ils sont prêts. Il m'a appelé il y a deux semaines et sollicité un entretien secret à Helsinki. Je ne peux pas te dire qui c'est. Si son nom apparaîtrait, c'est un homme mort. Il m'a expliqué tout leur plan de bataille pour la destruction de l'Église.

— Qui sont ils ?

— Ce sont...

Billy s'étrangla et cracha du sang.

— C'est assez pour aujourd'hui, dit Elijah. J'appelle une infirmière.

— Non, non. Va à mon appartement. Prends cette cassette et remets-la entre les mains de *Stato* en personne. Et demande-lui de venir me voir dès que possible.

— Puis-je avoir les clefs ?

— Je ne sais pas où elles se trouvent. Regarde dans le tiroir de ma table de chevet.

— Rien ici.

— Elles sont probablement consignées à la sécurité de l'hôpital. Aucun espoir qu'ils te les donnent. Dis simplement au propriétaire que j'ai donné le feu vert pour te laisser rentrer.

— Est-ce qu'il me croira ?

— Dis-lui que tu dois nourrir Andy. Il saura que tu viens de ma part.

— Je prie pour que tu ailles mieux, Billy. Que Dieu te

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui que c'était un vrai prophète. Il avait écrit et prêché abondamment sur l'esprit de l'Antéchrist. Il disait que cet esprit pervers se développait dans le monde et qu'une grande apostasie menaçait. Il citait le prophète Daniel avertissant que le pouvoir de l'ennemi sur toutes les nations serait obtenu paisiblement et par des flatteries.

Newman prétendait aussi que l'apostasie du peuple de Dieu dans plusieurs époques et lieux avait toujours précédé la venue d'antéchrists, tyrans tel Antiochus, Néron, Julien l'Apostat et les leaders athées de la Révolution française – chacun étant un type ou une préfiguration de l'Antéchrist qui viendrait à la fin de l'histoire, quand le mystère d'iniquité serait parvenu à sa définitive et terrible logique. L'incapacité des croyants à vivre leur foi, prévint Newman, comme dans des âges antérieurs, ferait rentrer « l'homme du péché », qui nierait la divinité du Christ et s'élèverait lui-même à Sa place, jusqu'au point même d'entrer dans le temple de Dieu et d'exiger d'y être adoré.

Elijah lut : *Des forces envoyées par lui surgiront : elles profaneront le Sanctuaire-citadelle ; elles aboliront le sacrifice perpétuel et y placeront l'Ordure dévastatrice. Par des menées hypocrites il fera apostasier les violateurs de l'alliance...*

Sa concentration fut interrompue par un petit coup donné par le portier sur sa porte.

— Père, un message du Vatican ! Ils vous envoient une voiture. Elle devrait être là dans dix minutes. Vous avez une réunion.

— Je serai prêt, frère. Merci.

Il s'aspergea le visage à l'eau froide, tira sur son habit, et partit sans traîner vers la chapelle. Il y pria quelques minutes, avant que le portier n'arrive pour lui signaler que la voiture était

là.

— Vite, vite, elle fait le tour du pâté de maisons.

Elijah prit l'escalier principal pour sortir et regarda jusqu'au bout de la rue, mais il n'y avait aucune limousine en vue. Il allait rentrer questionner le portier quand une Fiat méchamment rouillée s'arrêta dans un grincement de freins. Un bras sortait de la fenêtre du conducteur et fit signe.

— Allez, grimpez, Père, dit le cardinal Secrétaire d'État.

Elijah boucla sa ceinture tandis que le cardinal s'arrachait du tournant dans un nuage noir de gaz d'échappement. Avec un bip-bip et une embardée, il tourna à gauche en crissant, plongea dans le flot frénétique du trafic nocturne, et conduisit en parfait Romain en direction du dôme de Saint-Pierre.

— Je viens d'arriver de Gemelli, murmura-t-il d'un ton grave.

— Je suis soulagé ! Vous avez reçu mon message, Éminence !

— Message ? Je n'ai rien reçu de vous.

— Mais... j'ai essayé de vous joindre depuis l'accident de Stangby.

Le cardinal parut avaler ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Eh bien, j'ai de mauvaises nouvelles, Père. Hélas, notre William est mort.

Instantanément, la circulation sembla se figer, et les sons disparurent de ses oreilles. Son cœur eut comme un grand coup, et une vieille douleur remonta dans sa poitrine. Il regardait à travers le pare-brise, incrédule, suspendu hors du temps dans un tour au ralenti de la Ville éternelle.

La voix du cardinal rompit le sortilège.

— Je suis désolé. C'était votre ami.

Elijah hocha la tête et se couvrit les yeux de ses mains.

Ils continuèrent sans parler pendant quelques minutes, tandis qu'Elijah sentait la cité tournoyer tout autour de lui,

l'architecture du monde se tordre et glisser jusqu'à ce que dans son esprit elle devienne méconnaissable, car elle semblait à cet instant détachée de l'ordre divin.

Quand des larmes commencèrent à couler silencieusement le long de ses joues, ce sentiment d'odieuse désorientation se dissipa et le chagrin commença à affluer.

— Les gens de Gemelli disent qu'ils ne savent pas pourquoi il est mort, dit le cardinal. Jusqu'à l'autopsie, ils ne peuvent que supputer. Son médecin pense qu'il a eu une hémorragie interne qu'ils n'ont pu stopper. Peut-être qu'un gros caillot de sang a bloqué le cœur. C'est arrivé au milieu de la nuit. L'infirmière de nuit n'a pas entendu l'alarme. Apparemment, elle était occupée par un autre problème dans le service, qui s'est avéré une fausse alerte. Quand elles ont enfin répondu à William, il était mort.

— C'est terrible, dit Elijah.

— Je sais. Il nous manquera. Il apportait le rire dans un endroit trop souvent solennel. C'était un administrateur doué.

— C'est pire qu'une perte personnelle. Bien pire.

Le cardinal le regardait en coin.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est très sérieux. Plus que je ne peux l'expliquer en un court trajet en voiture.

— *Bene !* Nous irons dans mon bureau et vous pourrez me dire de quoi il s'agit.

— Je ne crois pas que ce soit prudent. Nous ne pouvons être certains qu'aucun lieu ne soit sûr.

— Sûr ? dit gentiment le cardinal. Père, la mort de William est un choc pour vous. Pourquoi ne vous reconduirais-je pas au Carmel ? Vous vous reposerez. On parlera demain.

— Quand je vous dirai ce qui est arrivé ces deux dernières semaines vous comprendrez pourquoi nous devons parler maintenant. William et moi avons découvert une grande menace

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les deux hommes se sentaient peu enclins à parler. Le cardinal ouvrit un kit portable de messe et l'installa sur une étagère de pierre qui dépassait du mur des catacombes. Ayant mis les vêtements qu'ils avaient apportés avec eux, ils offrirent la messe pour l'âme de Billy. Le silence de la tombe, les restes des martyrs qui les entouraient, la lumière tamisée de la bougie et l'air calme, contribuaient à un sentiment d'intemporalité. Après avoir reçu la communion, ils s'agenouillèrent puis se recueillirent assis un long moment.

Le cardinal fut le premier à se relever de sa prière d'action de grâce, et tandis qu'il attendait qu'Elijah en fasse autant, il jetait de temps à autre des coups d'œil à son compagnon, se demandant qui ce prêtre inhabituel était vraiment. Les éléments biographiques lui étaient parfaitement connus, mais maintenant il voyait qu'il avait un caractère unique, une identité d'âme qu'il ne comprenait pas complètement. Il vit que l'homme avait de la peine – oui, il avait une peine profonde – et cependant il révélait si peu d'émotions que l'on pouvait, superficiellement, présumer qu'il ne sentait rien. Mais *Stato* sentit, plus qu'il n'observa, qu'il était loin d'en être ainsi.

Quand la messe fut terminée et qu'ils eurent déposé les vêtements liturgiques, ils restèrent debout un moment sans parler. Le cardinal soupirait et soupirait, car c'était un homme habitué à exprimer ses sentiments en compagnie de ceux en qui il avait confiance.

— William, William, William, soupira-t-il enfin, en secouant la tête.

Elijah éclaircit sa gorge.

— L'infestation, dit-il. Est-elle considérable ?

Et par cela, *Stato* comprit que père Elijah désirait garder ses émotions les plus profondes entièrement intérieures et qu'il avait choisi de se concentrer sur le problème à portée de main.

— À première vue, répondit le cardinal, l'infestation semble s'étendre uniquement aux limites du cercle d'amis du cardinal Vettore. Ce n'est pas un groupe très important, probablement une douzaine de cardinaux et autant d'évêques. Il est peut-être beaucoup plus large. Il est difficile à ce stade de démêler les associations qui sont liées avec son travail officiel et celles qui sont volontaires et reliées à quelque chose de caché.

— Que pensez-vous que soit leur objectif ?

— Je n'en suis pas certain. Cela me laisse perplexe.

— Sont-ils ambitieux ?

— Certains oui, certains non.

— Des ennemis personnels du Pape ?

— Aucun d'entre eux, autant que je sache. Deux ou trois disent du bien de lui.

— C'est peut-être de la brosse à reluire.

— C'est possible. Je ne peux discerner un seul facteur unificateur dans leur association. Aucun fil commun de passion. Ils sont d'opinions divergentes sur la nature de l'Église.

— Cela n'indique pas un élément idéologique.

— Mais qu'est-ce qui pourrait bien attirer ensemble un groupe d'hommes disparate ?

— Peut-être un lien spirituel ?

— Spirituel ?

— Comme conjecture, disons que ces hommes d'origines si largement différentes dans l'Église ont succombé à une approche, appelons-la ainsi. Supposons que la nature de cette offre ait été si voilée, si déguisée, qu'ils n'aient pas reconnu le péril. À un moment donné, intérieurement, ils ont donné leur consentement, un subtil détournement de l'esprit du Christ, loin de la vision historique de l'Église universelle. Progressivement, leurs perceptions se sont éloignées de l'eschatologie catholique.

— Vous voulez parler des fins dernières ? De la Fin des temps

? dit le cardinal, dubitatif. Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec un complot ? Ah, attendez, je vois où vous voulez en venir.

— Cela pourrait être le fil qui les unit. Ils ont pu être séduits par une magnifique vision de l’avenir – une vision spirituelle.

— Vous voulez dire un salut, en quelque sorte.

— Quelque chose comme cela. Je ne dis pas que c’est le cas, mais je pense que cela expliquerait beaucoup de choses.

— Cela n’explique pas le meurtre.

— La situation peut être plus complexe que nous le pensons. Ces pauvres hommes d’Église pourraient très bien être naïfs, manipulés par des organisations ou des forces, ou une combinaison des deux, qui sont experts pour lire la nature humaine. Quelqu’un d’autre peut être responsable de la mort de Billy.

— C’est bien possible, en effet. Ce n’est pas une chose simple de changer un homme de Dieu en tueur.

— Votre usage du mot *parasites* est juste. Je ne crois pas que ces pauvres évêques soient nos parasites. Les parasites sont des hommes de pouvoir derrière la scène, chevauchant sur le dos des prélats jusque dans la Maison de Dieu même.

— Ce serait une abomination ! S’il en est ainsi, on doit arrêter ça.

— Comment arrête-t-on une chimère ?

— Comme nous l’avons toujours fait – par la prière et le jeûne. Nous devons réveiller le corps entier des croyants. Ils ont dormi bien trop tard en plein jour !

— Éminence, prophètes et saints, papes et enseignants, ont essayé d’éveiller les fidèles depuis plus d’un siècle. Ils refusent de se lever.

— Je sais, je sais, soupira le cardinal. Mais certains répondront. Nous devons sauver ce qu’il reste. D’ailleurs, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Eh bien pourquoi ne resteriez-vous pas collé à moi ? Vous n'aurez pas à simuler quelque conversation désinvolte avec des Premiers ministres et des génies.

— C'est gentil de votre part.

— Pas du tout. Cela me soulage du même poids.

Elle lui sourit et cela réchauffa le froid qui s'était installé en lui dès le moment où il était entré dans le *palazzo*.

— De quoi aimeriez-vous parler ? dit-elle.

— Je ne sais pas. De rien. De tout. J'ai beaucoup de questions mais elles sont déplacées.

— Déplacées. Vraiment ?

— Par exemple, serait-il trop direct de vous demander votre lien avec le président ?

Elle rit de bon cœur.

— Pas du tout direct. Vous êtes un gentleman. Je le vois. Vous seriez surpris de savoir comme le nombre de gentlemen dans le monde a baissé ces dernières années.

— J'imagine que cela dépend de ce que l'on entend par gentleman.

— Je veux dire *un chevalier du roi*. Un homme de bonne volonté et de parole.

— Cela me réjouit le cœur de savoir qu'il y en a encore qui estiment de telles choses.

— Il y en a quelques-uns. Mais pour répondre à votre question : je suis membre du comité de direction de la Fondation du président pour le développement de l'archéologie.

— Êtes-vous archéologue ?

— Simplement amatrice.

— Alors pourquoi... ?

— Parce que ma famille est très prestigieuse, et parce que mon nom lui est utile.

— Vous êtes très directe.

— La vie est courte. Je ne crois pas que nous autres, êtres humains, ayons beaucoup de temps à perdre à la création d'images trompeuses.

— Je suis d'accord avec vous.

— Alors vous voyez, non seulement votre question déplacée a dissipé le brouillard, mais elle a révélé le fait fortuit que vous et moi avons un point commun. Nous pouvons parler de ruines jusqu'à l'heure du dîner.

Il était frappé par la gentillesse de sa voix, la clarté de son regard révélant à la fois modestie et honnêteté et une qualité plus insaisissable... la vertu. Il l'apprécia et réalisa avec une certaine surprise qu'il s'était fait une alliée.

— Maintenant, je suis libre de vous poser la même question déplacée. Pourquoi êtes-vous ici ?

— J'ai été invité, mais je ne sais pas pourquoi. J'ai rencontré le président une seule fois, il y a quelques mois. Je n'étais qu'un coursier.

— De simples coursiers ne reçoivent pas d'invitations à ce genre de rassemblements.

— Donc, je suppose qu'il croit que je peux être utile à sa cause – d'une façon qui m'échappe.

— Il a toujours une raison, dit-elle sans émotion.

— Est-ce que vous l'admirez ?

— C'est une personne extraordinaire.

Mais encore une fois il nota l'absence d'enthousiasme.

— Est-ce que vous l'admirez, Père Schäfer ?

— Comme vous l'avez dit, c'est une personne extraordinaire.

Elle ne répondit pas mais continua à le regarder dans les yeux comme si elle attendait quelque chose.

À ce moment-là, la cloche du dîner sonna, et les invités commencèrent à se déplacer vers la salle à manger.

— Merci pour cette conversation, dit-il. Vous m'avez rendu

les choses plus faciles. Je vous souhaite du succès dans vos entreprises.

— Moi de même. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

Elle se retourna et passa en tête dans le hall.

C'était tout, se dit Elijah. Il s'attarda près de la porte, incertain de ce qu'il devait faire. Il regarda Anna Benedetti localiser le carton de sa place à mi-chemin à la droite de la table et s'asseoir. Il observa la plupart des invités s'installer à leurs places à table avec un certain savoir, comme s'ils avaient une faculté innée pour estimer leur degré d'importance.

Roberto et quelques autres serveurs menèrent les traîneurs, parmi lesquels Elijah, à leurs places. À sa surprise, il se retrouva assis à côté d'Anna. Elle leva la tête et sourit. Il lui rendit son sourire.

— L'archéologie, dit-il.

— Oui, ça doit être ça. Quelqu'un s'est renseigné. On le fait toujours, vous savez.

À sa droite était assise une femme qui bruissait dans du satin noir agrémenté de diamants. Ils se présentèrent, puis elle se tourna vers l'homme à sa droite avec lequel elle reprit une vigoureuse discussion dans une langue balkanique. Elijah devina aux noms de compositeurs classiques qui remontaient à la surface de paroles inintelligibles qu'ils parlaient musique. Anna bavardait avec l'homme âgé à sa gauche, l'ambassadeur américain.

Elijah regarda le carton avec son propre nom. On y lisait *Professeur Elijah Schäfer*. On avait donc décidé que son image publique serait celle de l'universitaire. Il jeta un coup d'œil sur le carton de sa voisine : *Signora Anna Benedetti*.

Elle était mariée. Une femme mariée sans alliance. Une veuve ?

Le président entra dans la pièce flanqué de deux hommes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je vous serais reconnaissant si vous veniez à Varsovie à nos frais pour conduire un atelier d'archéologie biblique à la lumière des rouleaux de la mer Morte. Pourriez-vous envisager d'intégrer ce sujet, avec la richesse propre (et, je le crois, unique) de votre vision, dans une nouvelle spiritualité de la critique biblique ? J'attends votre réponse.

La lettre était signée par le président.

Elijah prit contact avec le cardinal Secrétaire d'État. Le cardinal fut heureux de la proposition, et rappela à Elijah que la conférence offrait une double opportunité de garder le contact avec le président et d'insérer un enseignement orthodoxe dans ce qui serait certainement un événement médiatique.

Elijah écrivit une lettre d'acceptation.

Il écrivit aussi à son prier au mont Carmel, et à d'autres communautés contemplatives où il était connu, décrivant les tenants et aboutissants spirituels en termes généraux, et demandant leurs prières.

Dans une lettre plus longue à Don Matteo, après avoir expliqué la situation telle qu'elle s'était développée, il entreprit d'évoquer une «vision» qu'il venait de faire.

... Don Matteo, j'en viens maintenant à un phénomène dont je suis incertain. Je vais vous le décrire et le confier à votre discernement.

Ce matin après un sommeil paisible, je me suis réveillé bien reposé. Quelques secondes après le retour à la conscience, j'ai vu une image intérieure presque visuelle par sa précision. Je fixais le mur à côté du lit, et j'ai vu une sphère. Je savais, je ne sais comment, que la sphère représentait la structure du livre de l'Apocalypse.

L'Apocalypse m'a toujours fasciné, son symbolisme

luxuriant, son drame, sa majesté. Mais c'est aussi frustrant parce que c'est un mystère qui refuse d'être abordé avec des méthodes analytiques. Toutes les méthodes échouent à le rendre compréhensible. Ceux qui paraissent l'expliquer n'y parviennent qu'en limitant l'importance de l'œuvre, particulièrement en lui attribuant une structure historique. On peut sans danger faire cela aux Évangiles, qui dérivent d'une chronologie, d'une séquence réelle d'événements historiques. Mais les événements dans la vision de saint Jean n'étaient pas arrivés au moment de leur écriture, et ne sont pas encore aujourd'hui accomplis dans leur plénitude.

Sans aucune analyse rationnelle, sans aucune connaissance reçue à travers des mots, j'ai compris que le livre de l'Apocalypse est le récit d'une série de visions qui furent données à saint Jean *dans une forme multidimensionnelle*. Cependant, l'évangéliste a été contraint de les rapporter dans une forme bidimensionnelle – une série de lettres sur une page. Les pages sont lues d'un côté à l'autre. Les lignes sont lues d'un côté à l'autre. Les lettres elles-mêmes sont lues de la même manière. Il y a un écoulement et une cohérence, le tout affectant le sens du temps et de la réalité immédiate pour le lecteur. L'œuvre elle-même a un début et une fin : à travers sa forme même, les mots écrits impriment profondément dans le subconscient du lecteur un sentiment chronologique, celui du passage du temps d'un point A à un point B dans un déroulement historique linéaire.

Mais la «sphère» de ma vision (j'hésite à parler de vision inspirée, appelons cela une lumière) était une présentation de la fin de l'histoire comme un *état* spirituel dans une situation de paroxysme. Les événements dépeints sont vrais. Ils arriveront. Un jour ils deviendront historiques. Cependant une lecture répétée de l'Apocalypse donne le sentiment d'une grande

complexité de cette période finale. Du fait de cette complexité, ceux qui y vivront pourront être facilement trompés.

L'homme perçoit toute chose avec des degrés variés de subjectivité. Il peut facilement prendre pour des détails des choses essentielles. À l'inverse, il peut se concentrer trop fortement sur des détails effrayants et manquer ce noyau central qui est son plus dangereux ennemi. Ainsi, le Saint-Esprit utilise de puissants symboles pour aider le lecteur à suspendre ses modes habituels de perception et l'amener à une conscience plus forte de l'immense conflit entre le bien et le mal au point culminant de l'histoire. Il cherche moins à nous transmettre de l'information qu'à nous donner des outils de connaissance.

Dans la forme littéraire du livre, il n'y a pas seulement une chronologie d'événements – même si c'est souvent comme cela que c'est lu. J'ai vu que c'était en fait un *empilement* d'événements symboliques, comme si on regardait dans un globe en verre où un grand nombre d'histoires se déroulent, souvent simultanément. Beaucoup d'entre elles se chevauchent, certaines dans le temps, d'autres dans l'espace, les deux à la fois. La sphère contient un certain nombre de chronologies, mais elles ne sont pas alignées l'une derrière l'autre. Au sein de l'Apocalypse il y a, bien sûr, beaucoup d'événements qui se suivent à un rythme rapide, mais il ne faut pas en conclure que le livre se réduit à cela. Progressivement, ils se rejoignent à l'approche des événements finaux. Dans la multidimensionnalité de l'ensemble, il y a une progression graduelle vers l'*eschaton*, la bataille finale et la Seconde Venue du Christ. En ce sens, il a un début et une fin. Cependant, la structure première de la vision prend la forme d'un *être* créateur, une œuvre d'art qui n'est pas plate mais contient au contraire des profondeurs dans lesquelles le lecteur plonge pour trouver la lumière.

La vision est une prophétie, mais c'est plus qu'une simple

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Tout cela est resté fermé depuis que je suis arrivée. Personne n’y va jamais. Peut-être que c’est vide. Peut-être qu’il y a un trésor, gloussa-t-elle. C’est le propriétaire qui a la clef.

— Autrefois, c’était une librairie. L’homme qui la possédait s’appelait Pawel Tarnowski. Avez-vous entendu parler de lui ?

Elle secoua la tête.

— Je ne le connais pas.

— Savez-vous ce qu’il est devenu ?

Elle secoua la tête à nouveau et regarda derrière vers la pièce du fond. Elle cria aux enfants de baisser le son de la télévision.

— Peut-être que le propriétaire sait, dit-elle en haussant les épaules.

— Pouvez-vous me donner son nom ?

— Pourquoi pas ? Tout le monde le connaît. Il possède ce lieu depuis la Guerre. C’était un communiste. Bien sûr, plus personne n’est communiste. N’est-ce pas ? Le bon vieux Boleslaw retombe toujours sur ses pattes. C’est un capitaliste maintenant. Un aristocrate. Elle rit avec une bouche pleine de dents gâtées.

Elle écrivit le nom et l’adresse sur un bout de papier et le lui tendit.

— Voilà. Faites attention. C’est un serpent. Mais ne lui dites pas que je vous ai dit ça. Attendez ! Au contraire, s’il vous plaît, dites-le-lui !

Elle rouvrit grand la bouche, mais Elijah ne resta pas suffisamment longtemps pour entendre son rire.

Il trouva l’adresse, au sud de la Ville Neuve, dans une rue calme bordée d’arbres et d’immeubles à la mode donnant sur la Vistule. Le propriétaire habitait le cinquième, le dernier étage. Une plaque en cuivre sur la porte annonçait *Boleslaw Smokrev, Négociant d’Antiquités, Estimations, Successions*.

Un homme dans la trentaine et au regard dur répondit. Il jeta

un œil sévère sur l'habit religieux d'Elijah.

— Oui ?

— J'aimerais parler à Pan Smokrev, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le père Elijah Schäfer, en visite à Varsovie. J'aimerais le rencontrer.

— Dans quel but ? Vous voulez acheter ou vendre quelque bien important ?

— Non. C'est une affaire personnelle.

— Le comte est malade. Il ne peut voir personne.

— Ah, quel dommage ! Puis-je lui laisser un message ?

L'homme acquiesça sèchement.

Elijah inscrivit son nom au dos d'un morceau de papier, le nom de son hôtel, et le message : *Au sujet de Pawel Tarnowski.*

— Je le lui donnerai quand il se réveillera. Si c'est une affaire à laquelle Pan Smokrev peut donner suite, nous prendrons contact rapidement avec vous. Si c'est pour une affaire avec laquelle il ne peut être dérangé, vous n'aurez pas de nouvelle et vous ne rappellerez pas, s'il vous plaît.

— Je vois. Merci. Bonne journée.

L'homme ne rendit pas la salutation. Il ferma la porte.

Elijah rentra à son hôtel à pied. Il avait marché quelques kilomètres et arriva assez fatigué. Il dormit jusqu'en début de soirée où l'on frappa pour lui apporter un café. Sur le plateau il y avait une enveloppe.

Le mot disait : *Venez demain 9heures, Smokrev.*

L'écriture était tremblante, l'encre bleue sur un épais carton d'imprimerie mauve.

Le matin suivant, le ciel avait ouvert ses vannes et les rues étaient inondées par d'importants ruissellements. Le flip flop de la pluie ravissait ses oreilles. La chaleur monta progressivement. Peu avant neuf heures, il parvint à héler un taxi. Quelques

minutes après, il empruntait un antique ascenseur en bronze pour gagner l'appartement de Smokrev. Le même jeune homme au visage peu amène lui ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer.

L'appartement était spacieux, recouvert de tapis orientaux et meublé d'antiquités encombrantes et oppressantes. Les murs étaient couverts de tableaux de différentes époques. L'atmosphère dégageait une tristesse opulente.

— Par ici, dit l'homme. Il le conduisit par un long couloir jusqu'à une chambre. Ils furent rejoints par une infirmière en uniforme qui les conduisit dans une seconde chambre reliée à la première par une double porte vitrée. Là, sur un lit à baldaquins recouvert de soie rouge reposait un homme ratatiné. Il appuya sur une télécommande et une télévision japonaise miniature à portée de main s'éteignit. Le vieil homme était couvert de taches brunes, et ses yeux pâles suintaient un liquide jaune. Son expression était sardonique, son regard contrôlé.

«Comte Smokrev, dit le serviteur, c'est celui qui a laissé le message.

— Ah, oui, dit une petite voix rauque. Vous souhaitez acheter ma collection d'icônes. Vous êtes l'expert que le cardinal a dit qu'il enverrait. Dites à cet individu abject qu'il ne me couvrira pas de flatteries pour me dépouiller de ce qui est justement mien. J'ai acheté ma collection légitimement, et je ne l'ai pas (là le vieil homme gronda avec une force étonnante), je ne l'ai pas confisquée à des églises. Dites-lui que s'il continue à répandre ses rumeurs calomnieuses, j'envisagerai sérieusement une suite judiciaire contre lui – et toute son Église. L'Église en Pologne chancellera sous le choc pendant des années ! S'il veut mes icônes, il doit payer, exactement comme tous les autres !

— Comte Smokrev, je ne suis pas venu de la part du cardinal. Je suis là à titre personnel. Je viens d'Israël.

— Israël, hein ? dit-il avec suspicion. Pourquoi voulez-vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

biscuits sur un guéridon. Elijah n'en prit pas. En dépit des larges fenêtres, la pièce était saturée d'une pénombre perpétuelle, que ne soulageaient pas les portraits sombres d'anciens aristocrates renfrognés, clairs-obscurs mal peints dans de monstrueux cadres dorés. Des sculptures grandeur nature montaient la garde à chaque extrémité de la pièce. C'étaient des nus d'hommes sculptés dans le marbre, un satyre mourant (probablement romain) et un coureur (classique grec). Les deux étaient tachés et ébréchés. C'étaient peut-être d'authentiques antiquités ou d'intelligentes imitations.

— Alors, vous admirez ma collection, dit une voix aiguë derrière lui. L'infirmière faisait rouler le comte dans la pièce vers une chaise longue. Avec le serviteur, elle installa le vieil homme dessus et tous deux se retirèrent.

— S'il vous plaît, asseyez-vous. Du thé ? Non ? Est-il empoisonné ? Pas de doute, vous pensez que vous êtes tombé dans le boudoir d'un Médicis ? Il gloussa puis eut une quinte de toux.

— Ah, *sic transit gloria mundi* ! dit pompeusement le comte. Toute chair est de l'herbe, n'est-ce pas ? Vous autres vous êtes experts sur ce sujet. Mais je pourrais vous dire une chose ou deux.

Il toussa à nouveau, et quand il se fut installé et qu'il eut réarrangé une couverture de velours violette sur ses jambes, le comte dressa sa tête convenablement et drapa un bras sur le dos de la méridienne.

— Maintenant, je ne veux pas perdre un seul détail. Vous devez tout me dire !

— Je ne suis pas venu abuser de votre temps. Comte Smokrev, je voulais vous remercier personnellement de la permission de visiter votre appartement dans la Vieille Ville.

— Rien du tout. Vous avez ma clé ? S'il vous plaît, donnez-

la-moi maintenant.

— Bien sûr. La voici.

— Alors. Était-ce comme dans vos souvenirs ?

— C'est pour l'essentiel inchangé. C'était vraiment très gentil de votre part de permettre à un étranger de vivre un moment de nostalgie. Je vous en remercie.

Il se leva pour partir, mais Smokrev battit des mains, lui intimant de rester assis. — Assis, assis, assis ! Je n'en ai pas tout à fait fini avec vous.

— Vraiment ? Il n'y a guère plus à en dire.

— Dites-moi comment vous êtes arrivé sous la protection de cet homme. Tarkowyski, l'avez-vous appelé ?

— Tarnowski.

— Oui. Oui. Bon, dites-moi. Dites-moi tout.

Le père Elijah remarqua une étincelle affamée dans les yeux du vieil homme et décida d'apaiser le caprice d'une âme solitaire.

— J'ai été élevé à Muranow, sur Zamenhofa. Quand les Allemands sont arrivés, comme vous vous en souvenez, on a été mis à l'écart. Pendant l'été 1942, toute ma famille a été prise et mise dans un train à l'Umschlagplatz pour un déplacement.

— Aha ! Vous savez ce que ça voulait dire, bien sûr.

— Oui.

— Treblinka.

— Oui. Treblinka.

— Mais pas vous ? Ils ne vous ont pas pris ?

— Je me suis caché dans les égouts. J'ai vécu comme un rat. En septembre, je suis ressorti par la porte nord-est. J'ai couru. Je ne savais pas où j'allais. Je courais, c'est tout. Les soldats m'ont poursuivi, mais je les ai semés dans le dédale de la Vieille Ville. Je suis tombé à travers la porte d'un magasin, celui-là même que vous possédez aujourd'hui. Le propriétaire m'a caché. J'ai vécu

dans l'appartement et le grenier au-dessus de la boutique pendant l'hiver 42-43. Puis j'ai pris la route vers le sud.

— Quand avez-vous vu votre protecteur pour la dernière fois ?

— Fin de l'hiver, début du printemps 43. J'ai été forcé de fuir. J'ai été découvert par un Polonais. Il m'a dénoncé aux Allemands.

— Le traître !

Smokrev alluma une épaisse cigarette avec des doigts tremblants et souffla un nuage de fumée toxique à travers la pièce.

— Je n'ai jamais pu connaître la destinée de mon ami.

— C'est dommage.

— J'ai été placé dans un camp à Chypre après la Guerre et suis entré en Palestine sur un bateau illégal en 1947 avant la Guerre d'Indépendance. Ces jours étaient frénétiques, très excitants pour un jeune homme. Après la naissance d'Israël, j'avais plus de temps. J'ai écrit au gouvernement polonais à la recherche de Pawel Tarnowski mais, bien sûr, il n'y a eu aucune réponse.

— Mais bien sûr. Au fait, est-ce que mon infirmière vous a dit que je suis en train de mourir d'un cancer du poumon ? Non ? Vous a-t-elle dit mon âge ? J'ai dans les quatre-vingt-dix ans, vous savez, bien que j'aie l'air d'en avoir à peine soixante-dix. Ne le niez pas. Ne violez pas la vanité d'une vieille poule. J'ai survécu à la chute de l'aristocratie, aux nazis, aux Russes. C'est la nouvelle foule qui m'enterrera. Il soupira et exhala une bouffée de fumée.

J'ai pris goût à ces idiotes cigarettes russes au lit. J'aimais les Russes. Particulièrement leurs garçons. Vous seriez vraiment étonné du nombre de fois où on trouve une *coquette* sous un mastodonte de paysan en uniforme. Ah, ces doux et vicieux yeux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Ah, oui. Smokrev écrasa sa cigarette et en alluma une nouvelle. Il ne parla pas pendant quelques minutes et semblait réfléchir aux détails de ce qu’il allait dévoiler. Ses yeux perdirent leur air habituel d’humour narquois.

— Ce n’est pas facile à dire. Je vais vous demander d’essayer d’imaginer un garçon de onze ans, fils de parents aristocrates, vissé comme un minuscule bijou dans le cadre doré des biens de famille. C’est son monde. Il ne connaît rien d’autre. Ses parents lui paient n’importe quel passe-temps, distraction, jouet et plaisir. C’est un enfant unique. Son père, qu’il admire, n’est pas souvent à la maison. Il a d’importantes affaires à régler à la capitale. Il fait un meilleur pays pour l’avenir de son fils. Pour la lignée de sang qui sortira de son héritier. Son unique héritier.

Essayez d’imaginer, si vous le voulez, un garçon sensible, imaginatif, éduqué dans les arts : il joue Mozart à sept ans, dessine des paysages et des nuages, écrit des poèmes. On lui donne un pur sang blanc pour son dixième anniversaire et il le monte bien. Il adore faire la course avec son barzoï sur la pelouse protégée derrière les haies de la propriété. Il est bon à l’arc, à l’escrime et à la natation. Il obtient des notes exceptionnelles dans les études – il a un tuteur particulier – et il est occupé par une correspondance constante avec plusieurs lettrés en Pologne et à Paris. Hommes de lettres actifs, ils sont bien disposés à exercer une certaine gentillesse envers l’enfant de leurs bienfaiteurs. Le garçon lit les romans qu’ils recommandent, ouvrages allemands et français qu’il ne comprend guère, apprenant seulement que le monde est beaucoup plus complexe que les petites histoires qu’il écrit, composées pour son propre divertissement – histoires de cape et d’épée, de camaraderie, de bêtes sauvages, de bateaux, de trains et d’abandons dans des lieux exotiques.

Il n’est pas beau. Mais il est d’apparence agréable, d’allure

robuste, et il se meut avec une certaine grâce et une précision qui imite, si elle ne l'exprime pas vraiment, la noblesse. Une ou deux fois par an, il est emmené à travers l'Europe dans une tournée des musées, salons, maisons de mode et demeures de l'aristocratie. Il les trouve ennuyeuses. Il y a peu d'enfants dans ce cercle de gens beaux et accomplis.

Plus que cela, il est dévot. Il se languit de dédier sa vie à des causes héroïques, d'avoir de nombreuses aventures de nature religieuse. Il jeûne, porte une corde de crin sous sa chemise, et dort sur le sol de sa chambre pendant presque toute sa douzième année, jusqu'à ce que son secret soit découvert par sa nounou, et qu'il lui soit dès lors interdit par Maman de faire une chose aussi étrange et inquiétante. Il continue à parler à Dieu dans l'intimité de la chapelle, qui est située dans l'aile ouest, à l'étage au-dessus de sa chambre, dans la maison principale. Il se lève souvent la nuit pour visiter la Présence qui ne répond jamais. Aucune parole n'est échangée. Et malgré cela, la veilleuse rouge est un réconfort pour lui. Elle scintille dans l'obscurité de la chapelle. Une odeur de vieil encens traîne dans l'air. Il y a des étincelles de feu sur les fils d'argent et d'or des tapisseries. Il sombre dans la douce chaleur de cette atmosphère, il y trouve un refuge, un asile, même s'il n'a pas de mots pour un tel sentiment. Il peut presque sentir les battements d'un cœur mystérieux sur lequel il se repose, dont la chaleur l'enserme. Il ressent une paix profonde que l'aube vient toujours anéantir.

Néanmoins, il désire être un saint et participer à la gloire. Le prêtre de la chapelle remarque son attention à la prière pendant la messe, et on suggère alors que le jeune comte a une vocation religieuse. Peut-être devrait-il fréquenter l'école du séminaire pendant un an dans telle ville où les pères se consacrent à l'éducation et l'édification des jeunes. Mais Maman ne veut pas entendre parler d'une chose pareille ! C'est seulement un enfant

! C'est le seul héritier ! Et puis, c'est sa seule compagnie dans cette vaste demeure. Le petit comte lui lit de difficiles romans le soir près du feu, tandis qu'elle sirote du xérès et s'exerce au petit point. Elle prie rarement. Ressasse des médisances, à voix haute, auprès de son fils. Elle se plaint de son père, en des termes subtils et choisis. Le petit comte ne soulève pas la question d'une vocation religieuse avec papa pendant ses visites peu fréquentes. Il ne pense pas à demander une autre vie. Il ne questionne pas le sens de sa propre vie. Il la vit tout simplement. Il n'est pas poussé à se demander pourquoi il est né.

Il a un défaut, d'abord une toute petite chose, mais un défaut dangereux. Parce qu'il est flatté par sa mère et négligé, sauf dans les apparences, par son père, il n'apprend pas à donner quand cela lui coûte quelque chose. Il bénéficie de tout ce qu'il y a de mieux dans la civilisation. Mais il ne sait pas ce que c'est que de manquer de quelque chose. Il est ingrat. Il est orgueilleux. C'est un expert en colères quand il n'obtient pas ce qu'il veut. Il veut tout avoir, tout faire, tout être. Il s'attend à atteindre les sommets dans tout ce qu'il essaie, même la sainteté, mais il a peu d'occasions de mesurer ce que sont les sommets en dehors du flot continu des disciplines mentales et physiques qu'il doit apprendre. Le moment venu, il devient un bel adolescent, intelligent et accompli. Il a tout. Et il n'a rien.

— Pourquoi ressent-il une chose pareille ? demanda Elijah.

— Il a l'impression qu'il a tout à l'extérieur de sa vie, et rien à l'intérieur de lui-même. Il est seul. Dans sa vingtième année, il commence à goûter le fruit suave et pourri de l'imagination quand la passion rejoint une profonde solitude. Mais la passion est inexplicable et non dirigée. Il monte son pur-sang avec brutalité. L'animal tombe et se casse une jambe. Il faut l'abattre. Il casse des objets de la maison, d'abord de petites choses, heurtées sur les tables par un coude maladroit. Et puis de plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Dites-moi pourquoi, prêtre, pourquoi Dieu ne m'a pas empêché de devenir ce que je suis devenu ?

— Voulez-vous que nous entamions un dialogue sur la nature de la liberté ?

— Plus tard, plus tard. Dites-moi seulement pourquoi Dieu ne m'a pas sauvé. Pourquoi il n'a pas sauvé Ludmilla de moi ?

— Ce n'est pas Dieu qui est en procès ici. C'est l'homme. Pour être plus précis, un homme. Vous. Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté vous-même ?

— Je ne pouvais pas.

— Est-ce vrai ?

— Aah ! cria Smokrev en jubilant. Je vous ai échauffé. Il y a de la colère dans votre voix.

— Voulez-vous que je prétende que mettre une créature en morceaux ne me met pas en colère ?

Smokrev haussa les épaules mais ne dit rien.

— Je suis, en fait, en colère contre les forces qui ont manipulé votre vie, qui ont fait de vos parents ce qu'ils étaient, qui vous ont tenté, et dans les mâchoires desquelles vous êtes tombé. Cela me met en colère.

— *Touché !* souffla Smokrev, pensivement. Il va falloir que je réfléchisse dur pour trouver une riposte à celle-là. Bravo !

— Ce n'est pas du badinage, comte. C'est la vie. C'est la destinée de votre âme.

— Ah, oui, oui, oui. Mais continuons avec ça. Il y en a tant à vous raconter, et je viens seulement de commencer.

— Dites-moi, d'abord, n'avez-vous jamais approché votre ami Piotr à nouveau ? Avez-vous jamais demandé pardon ?

— En fait, oui. Près de cinquante ans après. Mais c'est un incident sans intérêt.

— Je suis intéressé.

— D'accord, alors. Inutile de dire que je ne pouvais pas

m'empêcher d'aimer Piotr même si je le détestais en même temps. Il a occupé mes pensées sans trêve pendant des années. J'ai toujours eu l'espoir qu'un jour il viendrait implorer mon pardon, viendrait s'excuser pour sa grossièreté. Ça n'arriverait pas, bien sûr.

Quand je travaillais pour les communistes, j'eus soudain l'idée un jour d'aller sur nos anciennes propriétés. Elles étaient passées dans les mains de l'État après la Guerre, et j'en avais toujours gardé un souvenir assez amer. Je n'avais pas revu l'endroit depuis les années vingt, époque où je suis parti étudier à Paris. C'était comme si j'avais été libéré d'une cage. J'éprouvais une telle répugnance pour mon lieu de naissance que j'espérais de quelque manière qu'il pouvait avoir été, et mes parents avec, brûlé ou bombardé, sans regret aucun pour notre capital. Croyez-moi, je n'ai ressenti aucune nostalgie pour la propriété pendant très longtemps. Quand je suis retourné en Pologne après l'arrivée des Allemands, elle avait été confisquée par le gouvernement général et se trouvait dans les mains de Hans Frank. Elle était utilisée comme citerne à eau pour des fonctionnaires de haut rang. Après la Guerre, les communistes en ont fait le même usage. Mais mes parents avaient été assez malins pour liquider quelques-unes de nos autres propriétés avant l'invasion, et notre épargne était en or, dans des banques suisses. En conséquence, je n'ai jamais souffert de privations graves. Mais les envahisseurs, l'un après l'autre, habitaient le *palais*. À Paris, j'avais pris l'habitude d'appeler la maison de mes ancêtres *palais*. Cela ouvrait de nombreuses portes. Ma mère était une Habsbourg, vous savez, et si environ trente ou quarante personnes avaient été effacées, je serais devenu le prince héritier de l'empire austro-hongrois. Cependant, il fut démantelé en 1919. J'étais alors à la Sorbonne, j'étudiais la littérature moderne décadente. Néanmoins, mon titre était assez

utile. Il m'ouvrit les portes de nombre de palais, ateliers et chambres à coucher.

— Vous me parliez d'une nouvelle rencontre avec Piotr, et de pardon.

— Bon, à un moment pendant le régime Jaruzelski, alors que Solidarnosc commençait à faire ses coups tordus, et que le Pape sapait toutes les fondations, il me vint à l'esprit que l'influence soviétique pourrait bien quitter la Pologne dans un court avenir. Et j'ai pensé que le nouveau régime allait peut-être décider de rendre les anciennes propriétés à leurs propriétaires légitimes. Il s'avéra que mon passé en dents de scie m'avait suivi ; le gouvernement avait mis son nez dans un dossier plutôt épais sur moi qui avait été rassemblé par différents gouvernements. Il décida que j'étais indigne. Mais avant qu'il ne le fasse, je fus possédé par le caprice de voir ce qui restait du vieil endroit.

C'était à une demi-journée de voiture. En route, j'ai ressenti une excitation comme cela m'est rarement arrivé. Mais le palais s'avéra une grande déception. Cela me sembla incroyablement petit par rapport au souvenir que j'en avais. Les champs étaient bien entretenus, mais apparemment les terres du domaine avaient beaucoup diminué. Je ne fus pas autorisé à entrer dans la maison parce que c'était désormais un établissement du gouvernement, et des visiteurs de haut niveau s'y trouvaient en conférence ce jour-là. Cependant, j'ai fait un tour des terres. Le verger avait disparu. La grange avait disparu. Il y avait plusieurs nouveaux bâtiments agricoles de structure métallique. Les écuries en pierre étaient toujours là. Les bois étaient devenus une épaisse forêt d'arbres énormes. Mais la rivière demeurait inchangée. J'ai marché sur le sentier le long de l'eau pendant des heures, mais je n'ai pas pu trouver le pont ni la clairière. Plus tard, je suis allé jusqu'au village de l'autre côté de la forêt.

C'était devenu une grande ville, avec de nombreux magasins

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parlent de notre temps ? Avez-vous lu les paroles des sages ? Quelle littérature lisiez-vous dans les années trente ? De nombreux grands écrivains chrétiens et juifs l'ont vu venir. Mais qui écoutait ?

— Si peu écoutaient, pourquoi Dieu ne parlait-il pas plus fort ?

— Qu'est-ce qui pouvait être plus fort que le fait que Son propre Fils meure sous un ciel silencieux ?

— C'était il y a longtemps.

— Était-ce il y a si longtemps que ça ? Nous sommes âgés, comte. N'était-ce pas juste hier que vous marchiez avec votre ami Piotr dans la forêt ? N'était-ce pas juste hier que vous avez détruit la créature chérie qu'il tenait dans ses bras ? Comme les années sont passées vite !

— Vous éludez le problème central : pourquoi, en premier lieu, Dieu permet-il cela ?

— La réponse à cette question en est une autre : pourquoi a-t-Il créé un univers dans lequel il y a la liberté ?

— Je ne sais pas. Cela me semble un moyen inefficace de gouverner un univers.

— Vous avez raison, si l'univers n'est qu'un mécanisme qui s'arrête. Et si c'était quelque chose d'autre ?

— Comme quoi ?

— Un univers créatif. Un lieu où la beauté a été faite pour croître et se multiplier sans cesse, où des êtres uniques s'aiment les uns les autres et créent encore plus de vie. Toujours différente, révélant à jamais de nouvelles visions de joie.

— On pourrait avoir cela sans la part sombre.

— Pouvait-il empêcher la possibilité du mal sans changer toute chose vivante en une marionnette, une simple pièce dans une horloge ?

— Vous éludez encore.

— Non, je me concentre sur le cœur du problème. Vous refusez de le voir, parce que vous ne pouvez admettre que ce soit le cœur. Vous voulez que les ténèbres soient le cœur.

— Et si c'était le cas, n'est-ce pas un argument en ma faveur ? Est-ce que ça ne vous dit pas que si une âme comme moi habite dans les ténèbres, cela nie cette glorieuse fantaisie d'une adorable création à laquelle vous vous accrochez avec tant d'obstination dans votre imagination ?

— Faites attention à la nuance théologique. C'est une tromperie puissante. Est-ce qu'une âme qui a refusé la lumière peut être autorisée à annihiler les lois soutenant ceux qui ont choisi de suivre la lumière ? Si oui, ce serait comme si l'on remettait tout à un terroriste. Peut-on l'autoriser à prendre l'univers entier en otage ? Un acte mauvais et il forcerait les lois de la création à tomber en poussière ? Je vous le demande, est-ce là une façon efficace de faire marcher un univers ?

— *Touché !*

— Le problème n'est pas seulement un seul acte mauvais, mais un grand nombre. Disons, six millions de Juifs et six millions de Polonais non juifs, et des dizaines de millions d'autres. Cela, c'est juste la Seconde Guerre mondiale. Disons que notre terroriste cosmique s'arc-boute de plus en plus fort contre l'intégrité de Dieu. Admettons qu'il utilise un Staline – maintenant on parle peut-être de soixante millions, certains disent cent millions de personnes, mortes en URSS. Dieu devrait-il détruire la structure morale de l'univers afin de sauver l'univers physique ? Ce serait une défense superficielle et une ultime auto-défaite. Devrait-Il céder à cause de la quantité des victimes ?

— Vous exagérez la situation. Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— C'est quelque chose comme cela. Satan détient le peuple

élu en otage. Il tient un pistolet contre leurs têtes et dit à Dieu : *Bon, ne vas-tu pas faire quelque chose ? Ne vas-tu pas m'arrêter ? Ne vas-tu pas enfreindre une de tes insignifiantes règles pour sauver tes chéris ?* Dieu répond : *Je ne vais pas enfreindre les lois que j'ai écrites dans la création, car cela entraînerait une sorte différente de destruction pour mes bien-aimés.* Satan répond : *D'accord, regarde ça !* Il presse et écrase et déchire avec ses mâchoires jusqu'à ce que les élus commencent à crier vers leur Créateur : *Sauve-nous ! Où es-tu ?* Satan regarde Dieu et dit : *Alors ?* Mais Dieu est silencieux. Il est si silencieux qu'une obscurité semble se répandre sur le monde. Satan croit qu'il a forcé Dieu à faire marche arrière. Il L'a convaincu d'impuissance. Il croit que Dieu n'a plus rien à dire. Il croit qu'il a emporté le débat cosmique et obtenu le pouvoir sur Dieu. Il se croit au-dessus de Dieu. Mais pendant tout ce temps, une chose incroyable est en train de se produire dans le cœur de Dieu. Un mot commence à se former. Un mot qui est si immense, tellement plus grand que l'univers entier, qui repose comme une pomme d'or dans Sa main. Ce mot est si vaste, et pourtant si simple, que personne ne peut l'entendre. Satan ne veut pas l'entendre. L'homme ne peut pas, car il a été assourdi par les cris de sa propre agonie. La matière elle-même ne peut que le sentir sans le connaître.

— *Je vais rester dans ma propre création jusqu'à la consommation finale du monde. Je porterai les plaies de l'humanité et souffrirai ses souffrances, jusqu'à la fin du temps. Jusqu'à la venue des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, je sentirai les souffrances de l'homme comme les miennes, parce que ce sont les miennes. Et ce sera Ma Parole pour vous, comme un jour ce fut Ma Parole au Calvaire.*

— Encore de la théologie ?

— C'est Sa réponse, mais elle est si puissante que les oreilles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Vous, le messenger de la miséricorde, vous promettez ? Rien ne vous délogera de votre position miséricordieuse ?

— Je suis un être humain. Je suis abîmé comme vous. Si vous parveniez à me déloger de ma confiance dans la miséricorde de Dieu, cela prouverait seulement que je suis une créature. Seul Dieu est miséricorde parfaite. Je ne suis que Son messenger pour vous.

— Nous allons voir.

Elijah le regarda d'un air interrogateur. Smokrev, d'un ton réjoui, tendit brusquement le doigt :

— Vous voyez cette icône de l'Apocalypse ?

— Oui.

— Je l'ai achetée à Pawel Tarnowski pendant la Guerre.

Surpris, Elijah dit :

— Vous le connaissiez !

— Oh, oui, je le connaissais. Je le connaissais très bien.

— Vous m'avez menti.

— Illusions, fumée, miroirs. Partie du jeu.

— Pourquoi m'avez-vous menti ?

— J'anticipais le débat, mon vieux. Je connaissais la hauteur et la profondeur de cette grande controverse. Je savais que vous alliez vous lancer dans une défense de Dieu.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? insista-t-il, la gorge nouée.

— Je suis le maître de cette conversation. Non pas votre messenger. Ni qui que ce soit !

Après un silence, Elijah demanda d'une voix tremblante :

— Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Pas si vite. Je vous le dirai plus tard. D'abord, laissez-moi vous dire que j'ai gardé cette information jusqu'à la fin parce que c'est le coup de maître de ma cause. Sa preuve décisive.

— Où est Pawel Tarnowski ?

— Il est mort.

— Oui, j'en étais presque certain. Mais j'avais espéré que...

— Pourquoi est-il si important pour vous ?

— Il a risqué sa vie pour moi. À la fin, cela lui a coûté la vie.

— C'était un bienfaiteur ?

— Oui, c'était mon ami.

— Un compagnon ?

— Comme un grand frère pour moi.

Smokrev gloussa.

— Que c'est délicieux ! Ce rusé de Tarnowski a toujours eu le coup pour séduire les plus beaux garçons.

— Que dites-vous ?

— Vous savez exactement ce que je dis.

— Non, je ne sais pas.

— C'était une tapette, il était tout aussi abject que moi. Je l'ai connu à Paris dans les années 30 alors que c'était un peintre oisif, vivant comme un parasite au crochet de vieux lubriques fortunés. Il a brisé quelques cœurs là-bas, vous savez. Et il en a savouré chaque minute. Il mettait à sec ses bienfaiteurs puis les jetait.

— Ce n'est pas l'homme que j'ai connu. Il était bon.

— Il n'était pas bon. C'était une larve, exactement comme je suis une larve.

Avant qu'Elijah ne puisse l'arrêter, Smokrev fournit quelques détails de plus sur la carrière du célèbre et corrompu Pawel Tarnowski.

— Je sais que c'est un mensonge. Je connaissais l'âme de cet homme.

— Ce n'est pas un mensonge. Vous refusez de voir ce que nous sommes vraiment. L'homme est un animal vicieux qui fond sur les faibles. Vous ne voulez pas accepter ce fait. Vous tenez à vos contes de fées. Moi aussi je suis un messenger. Je vous

apporte des nouvelles de la réalité !

— Ce n'est pas réel, dit Elijah. Mais il ne put garder le contrôle de sa voix ; il avait à la gorge nouée.

— Vous savez que c'est vrai. Ne vous a-t-il pas pris dans son lit ? Quel plaisir ç'aurait été d'assister à ça. Un petit juif orthodoxe, aussi beau que vous l'étiez, un jeune David cueilli dans le champ des bergers, allongé et profané sur le lit d'un vieux satyre.

— Stop ! cria Elijah.

Smokrev gloussa hystériquement, puis continua, vomissant des descriptions, des lieux, des détails de la corruption. Elijah cria, interrompant le flot de saleté.

— Il ne m'a rien fait !

— Je ne vous crois pas.

— Pas une seule fois dans ma vie je n'ai ressenti une once de désir pour ce que vous suggérez. Et jamais je n'ai vu quoi que ce soit de la sorte chez Pawel.

— Disons, pour la conjecture, qu'il a, pour quelque raison bizarre que je ne peux concevoir – l'impuissance peut-être – renoncé à vous consommer comme il en a consommé tant d'autres. Si c'est vraiment le cas, ce n'était pas faute de vous désirer. Il avait envie de vous comme un cochon a envie de pommes pourries. Il me l'a dit.

Les deux hommes se regardèrent. Pendant quelques minutes aucun des deux ne parla. Smokrev alluma une autre cigarette et s'allongea en souriant. Elijah était assis, stupéfait. Sa tête tournait, son estomac était au bord de la nausée et il avait envie de pleurer. D'invisibles ténèbres semblaient aspirer tout l'air de la pièce. Il ressentit une vague de peur et de désorientation. Il avait envie de bondir et de s'enfuir.

— Je remets ma cause, chuchota Smokrev, les yeux fermés, souriant et fumant, fumant et souriant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il se détourna brusquement, distrait par un homme oriental qui venait juste de pénétrer dans la pièce, ayant l'air, si c'était possible, encore plus mal à l'aise qu'Elijah. Il portait une combinaison en coton noir mal taillée avec d'énormes revers. Son cou était enroulé dans une écharpe de soie violette.

— Excusez-moi s'il vous plaît, dit le président. Voici le représentant du Dalai Lama. Il partit accueillir le nouvel arrivant.

Elijah s'assit à côté d'Anna Benedetti.

— Une fois de plus nous voici réunis, comme deux adolescents boutonneux à leur première danse, dit-elle.

— S'ils ne savent pas quoi faire de moi, ils n'auraient pas dû m'inviter.

— Allons, allons, dit-elle en le calmant. Il vous a invité parce que quelque chose l'attire à vous.

— Ou parce qu'il croit que je vais lui être utile.

Elle but une gorgée de vin.

— Je suis désolé, ajouta-t-il. J'ai dû paraître cynique.

— Juste un peu, dit-elle pensivement. Vous devriez avoir plus de confiance dans la nature humaine.

— S'il vous plaît, excusez ces mots inconsidérés. Le président est quelqu'un de tout à fait remarquable.

— Un homme d'idéal, souffla-t-elle.

— Oui, un visionnaire même.

— Un visionnaire, répéta-t-elle d'une voix sans expression.

La candeur de son regard le désarma, tout comme lors de leur première rencontre. Il n'aurait pu dire pourquoi, elle lui inspirait confiance. Elle disait ce que l'on pouvait attendre d'une personne dans sa position, apparemment une admiratrice tout à fait comme il faut. Et pourtant, il avait l'impression qu'elle serait toujours à part du flot général des admirateurs du président. Elle était elle-même et le restait, quelle que soit la compagnie en présence de laquelle elle se trouvait.

— J'ai parlé sans réfléchir. Pardonnez-moi, je suis très fatigué ce soir, Signora.

— S'il vous plaît, appelez-moi Anna. Je vous connais à peine et cependant j'ai l'impression de vous connaître depuis longtemps.

— C'est dû à la générosité de votre tempérament.

— Je ne crois pas. Je ne suis pas généreuse par nature. Je suis plutôt suspicieuse, si vous voulez savoir la vérité.

— Vous devriez avoir plus de foi dans la nature humaine, répondit-il en souriant.

Elle lui lança un regard amusé et ne dit rien.

— Et pourtant, depuis notre dernière rencontre, j'ai appris que vous étiez juge. C'est dans la nature des juristes d'être suspicieux, n'est-ce pas ?

— Un risque professionnel. Dites-moi, n'êtes-vous pas aussi porté à la prudence ?

— C'est parce que, dans ma jeunesse, j'étais avocat.

— Oh, oui, je l'ai entendu dire.

— Vraiment ? Qui a pu vous en parler ?

— Je ne m'en souviens pas. Dites-moi, pourquoi êtes-vous si fatigué ?

— J'ai traversé une sorte d'épreuve ces derniers jours.

— Ici, à Varsovie ?

— Oui, j'ai eu affaire à un homme qui, par un étrange enchaînement d'événements, avait un lien avec ma vie sans que je le sache.

Il raconta l'histoire du comte Smokrev. Elle écouta attentivement. Elle se pencha en avant quand il lui dit que cet homme avait été responsable de la mort de son ami, un ami qui l'avait sauvé. À la fin, quand il décrivit la conversion du comte, elle sembla émue mais ne fit aucun commentaire.

Puis on alluma les bougies et l'on descendit les chandeliers

dans la salle à manger et, dans un carillon de cloches, ce fut le signal du dîner. De grands plateaux en argent furent apportés par des serveurs en livrée. Une fois découverts, ils révélèrent poulet et canard laqués à l'orange. Au milieu des festivités générales, un quatuor à cordes jouait discrètement en accompagnement de fond.

Tous deux furent vite engagés dans des discussions avec les autres invités. Anna, sur sa droite, était occupée par le conservateur du British Museum, qui avait clairement le béguin pour elle ; Elijah fut contraint à une conversation en allemand avec le jeune poète chilien assis à sa gauche. Quand il expliqua à Elijah qu'il était néomarxiste, le prêtre ne put réprimer un sourire sur lequel le poète ne put se méprendre. Il prit l'air offensé et furieux, et le restant du repas n'adressa plus la parole à Elijah. Quoi qu'il en soit, Elijah préférait ce voisinage à celui du trop sociable von Tilman, qui amusait tout le bout de la table avec d'abjects potins sur les prélats catholiques. À l'évidence, le président appréciait ce bouffon de cour, mais de temps à autre il lançait un regard furtif en direction d'Elijah et Anna sans trop s'attarder sur eux. Ce regard trahissait un grand sérieux.

Le coordinateur de la conférence se trouvait à deux places d'Anna, de l'autre côté de la table. Il se pencha et tendit un papier à Elijah.

— Avant d'oublier, dit-il froidement, voici l'itinéraire. L'heure et le lieu de votre intervention sont indiqués ici.

— Merci.

— Vous traiterez des récentes découvertes de la mer Morte, d'après ce que je comprends.

— C'est exact.

Le coordinateur se tourna vers la personne à sa gauche et murmura en anglais, juste assez fort pour être entendu :

— L'émissaire de la Mère Morte... de Rome.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

séduisante, elle gardait un air détaché.

— Oui, un beau discours, répondit-elle à l'un. J'en conviens, il sait comment assouplir les sujets urgents avec un rare talent poétique. Un maître du langage. Émouvant. Oui, je crois que le monde y attachera une attention particulière désormais. Bien, je vous verrai à Amsterdam la semaine prochaine. Au revoir, Théa. N'oublie pas la réunion du comité pour le show à Florence. Parfait, je demanderai à ma secrétaire de me signaler les documents quand ils arriveront au bureau. Excellence, comme il est agréable de vous voir ici. Oui, j'ai été impressionnée par son style. Il est toujours impressionnant. Vous avez parfaitement raison – il sait comment toucher une foule. Absolument. Oui, il a touché toutes les cordes sensibles.

Elle inclina gracieusement la tête vers un autre questionneur.

— Suis-je excitée ? Eh bien, non, pas précisément. Je suis juste un peu comme la météo de ce jour. Un brin de grippe. S'il vous plaît transmettez mes amitiés à Eleanor. Vous aussi. Vraiment. *Ciao ! Buona notte !*

Des files de gens se déversèrent vers les sorties conduisant dans le hall de la réception. Des serveurs en livrée circulaient à travers la foule présentant des plateaux de verres de vin. De longues tables chargées de victuailles étaient prises d'assaut.

Elijah soupira et resta debout, se débattant dans son imperméable. Anna fixait la scène vide, les yeux brumeux.

— Bon, dit Elijah, vous devez y aller maintenant, n'est-ce pas ? J'imagine qu'il y a une réception privée. Il vous attend. Ou bien est-ce vous qui l'attendez ?

Elle se tourna vers lui avec une expression indéchiffrable.

— Je ne l'attends pas. Il ne m'attend pas.

— Vous aviez l'air préoccupée il y a quelques instants.

Elle secoua la tête et mit son manteau du soir.

— Je ne me sens pas bien. Je crois que je vais aller

directement à l'hôtel. Merci pour votre compagnie, Père Schäfer.

— Puis-je vous héler un taxi ?

— Si vous voulez.

Du fait de la foule, ils restèrent debout sous une pluie légère quelque temps avant l'arrivée d'un taxi libre. Quand Anna indiqua au chauffeur le *Marriott*, Elijah s'exclama :

— Mais moi aussi, j'y suis. Puis-je rentrer avec vous ?

Ils rentrèrent en silence. Dans le lobby de l'hôtel il lui dit qu'il espérait qu'elle se sentirait mieux rapidement. Elle répondit qu'une bonne nuit l'y aiderait. Elle ne souhaitait pas manquer les présentations du lendemain. Dans quelle salle allait-il parler ? Il le lui dit, et elle lui souhaita bonne nuit.

Elijah alla dans sa chambre et s'étendit sur le lit. Il fixa le plafond un long moment. Il lui semblait qu'il était impossible qu'autant d'événements aussi intenses tiennent dans une seule journée. Ce matin seulement, il avait aidé un agonisant dans ses derniers instants – il semblait que c'était il y a une éternité – ensuite les événements de la soirée, si lourds d'importance, s'étaient produits comme la chute d'une montagne dans la mer de sa conscience. Vague après vague, des souvenirs déferlaient dans son esprit qui le tourmentaient et le magnétisaient.

Le mouvement à peine perceptible de son cœur vers Anna Benedetti n'était pas des moindres événements du jour.

Il regarda dans le miroir de la coiffeuse et dit tout haut :

— Qui es-tu, Elijah Schäfer ? Pourquoi est-il devenu si facile de pénétrer ton détachement ? Vingt ans de prêtrise peuvent-ils fondre aussi facilement en présence d'une femme ?

Il regarda son reflet et n'aima pas ce qu'il y vit. Une tristesse, venue des profondeurs de son angoisse, s'y trouvait inscrite.

— Qui es-tu ? dit-il à voix haute.

Une pensée fulgurante traversa son esprit ; *Je suis David*.

Il la chassa.

— J'étais David. J'ai été marié pendant une période brève avec Ruth, mais je ne suis plus marié. Je suis un moine. Je suis devenu un nouvel être, marqué à jamais par l'onction de l'ordination. Mon âme est une âme différente de celle qu'elle était alors.

Et qu'en est-il de ton cœur ?

— Mon cœur, comme tous les cœurs humains, portera la marque de la chute de l'homme jusqu'à la fin. La véritable épreuve de l'identité de l'homme repose dans sa volonté. Combien parfaitement il se conforme à l'ordre divin, voilà la mesure de son amour.

Elijah-David, est-ce que l'amour nie l'amour ?

Quand quelqu'un donne sa vie à un autre, c'est avec la totalité de son être. Si parfois, le cœur se retourne, ou se détourne du Bien-Aimé en faveur d'un amour humain, c'est un moment d'épreuve. Cela ne renie pas le don originel. En fait, cela peut être une occasion de manifester de l'amour et de le fortifier dans la forge de l'adversité.

Tu n'as commis aucun péché, n'as dit aucun mensonge – cependant tu as eu un geste d'intimité.

— À table, j'ai murmuré quelques mots qui ont libéré un message de désir.

Désir de quoi ?

— D'union avec un autre cœur.

Un jour, il y a longtemps, tu as renoncé à ton cœur ?

— Oui. Je le sais. Mais ce soir, quand cette pulsion folle a couru dans mes veines, je n'ai pas réalisé ce que je faisais. C'était un moment de faiblesse.

Comprends, mon fils, que ton cœur n'appartient qu'à Moi seul, et de cette façon il est déversé pour toute l'humanité. Il n'y a pas de plus grand amour que celui-là.

— Le désir était une insupportable douceur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Il y a un autre endroit important pour moi, aussi important que le site de ma maison.

— Voulez-vous m’y emmener ?

Il fit signe que oui.

Quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans la ruelle de la Vieille Ville et s’arrêtaient devant la « Librairie Sophia ».

— Un hiver entier j’ai vécu ici, dans ce bâtiment.

Il lui raconta l’histoire. Quand il eut fini, elle le questionna sur son protecteur.

— Il s’appelait Pawel Tarnowski. C’était l’un des *hasidei umot haolam* – ceux que nous appelons les Justes. Il a risqué sa vie pour me cacher. Il m’a nourri avec sa maigre ration de nourriture. Il n’a rien demandé en retour.

— C’est extraordinaire. Quel genre d’homme était-ce ?

— Une âme solitaire. Un catholique fervent. Un amoureux des livres. Ceci était alors une librairie. Il a publié des choses, aussi, avant la Guerre.

— Vous êtes sûr qu’il n’a pas survécu à la Guerre ?

— J’en suis sûr.

— Comment est-il mort ?

— Il a été gazé à Oswiecim. Auschwitz.

— Dites-moi, comment cela s’est-il passé ? Comment a-t-il été arrêté ?

— Nous avons été trahis. C’est arrivé très soudainement ; on n’a pas eu le temps de réfléchir ; pas le temps de parler de quoi que ce soit. Il a sacrifié sa vie pour moi.

Elijah raconta la dernière nuit qu’ils avaient passée dans la Librairie Sophia.

— Il s’est mis en travers du chemin du mal, vous voyez. Comme un rempart. Il a laissé toute la force hostile qui m’était destinée tomber sur lui. Il a fait cela pour un homme qui ne reconnaissait pas ce à quoi il croyait ; il l’a fait pour que je vive.

— Pourquoi avoir fait cela ?

— Je ne sais vraiment pas. C'était un homme philosophe – en fait un homme jeune, dans la trentaine, à qui tout l'avenir souriait – mais pour lui, je crois, la vie n'était bonne que par les principes selon lesquels il vivait. Il est mort autant pour ça que pour moi.

— Était-ce un ami ?

— Oui, un ami, en quelque sorte. Je n'avais que dix-sept ans. C'était un ami comme un homme comme lui pouvait l'être avec quelqu'un de si jeune.

— Que voulez-vous dire ?

— Il était vieux comme je suis devenu vieux, mais cependant d'une façon différente. Il avait souffert quelque chose de très difficile, mais je n'ai jamais su ce que c'était. Un deuil peut-être, ou un amour perdu. Il a écrit une intéressante petite pièce de théâtre sur laquelle je suis tombé il y a quelques années. Elle a été publiée en Allemagne de l'Est après la Guerre, par un ancien officier de la Wehrmacht qui la lui avait volée. Pawel a tout perdu, vous voyez.

— Tout sauf ses principes.

— C'est vrai. Curieusement, le plagiaire s'est repenti vers la fin de sa vie et a reconnu publiquement ce qu'il avait fait. Cela a ruiné sa réputation qui n'était pas négligeable. Le livre a été publié récemment en polonais, sous le titre de son véritable auteur.

— Quel est le titre de la pièce ?

— « Andreï Roublev. » C'est une re-création romancée de la vie du célèbre peintre d'icônes russe. En avez-vous entendu parler ?

— Non.

Elijah soupira.

— Non, bien entendu. Ce n'est pas une œuvre très connue en

dehors de la communauté littéraire polonaise, où elle a un petit public. Ce n'est probablement pas une grande œuvre littéraire. Mais il y a mis son cœur. C'est sur la quête de la beauté et de l'amour dans un monde déchu.

— Un thème beaucoup traité en littérature.

— Celui que préfèrent les auteurs sérieux.

— On pourrait même dire... le thème préféré du cœur humain.

— Je crois que c'est vrai.

Elle montra le deuxième étage.

— Vous habitez là-haut ?

— Au-dessus, au dernier étage, caché dans le grenier.

— Peut-on rentrer et regarder ?

— Je suis venu voir il y a quelques jours.

— Est-ce toujours pareil ?

— Les Allemands ont détruit la Vieille Ville, mais on a fait des efforts pour la reconstruire à l'identique. C'est pareil et pas pareil.

— Vous n'êtes pas le même.

— C'est certainement une partie de la différence.

— J'aimerais le voir, si je peux.

— Anna, je préférerais ne pas aller là-haut aujourd'hui. C'est quelque chose qu'il me fallait voir seul. Cela deviendrait quelque chose de différent si j'y allais avec vous. J'espère que vous comprenez.

— Je comprends.

Il regarda le ciel bleu noir au-dessus des toits.

— Que ressentez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas comment décrire cela. Principalement une paralysie. Le regret de la mort d'un homme de bonté. Aussi de la gratitude. Et une culpabilité d'être en vie à cause de son sacrifice – le conflit habituel que vivent les survivants de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Assurément, je ne suis pas anonyme. Si nécessaire, je peux témoigner devant un tribunal ecclésiastique de ce qui concerne Capri.

— Et du même coup détruire toute chance de succès pour votre mission propre. Non, si votre couverture s'envole, comme on dit dans les romans d'espionnage, nous perdrons bien trop pour gagner bien Portrait de Louis Bourdaloue@Kean Collection-Getty Images peu.

— Je vois.

— Ce ne sont pas des temps faciles, Père Elijah. On a besoin de la sagesse de Salomon rien que pour vivre un jour ordinaire. Beaucoup dépend de notre capacité à garder notre présence d'esprit.

Elijah tendit la main et traça les lettres du nom de Severa.

— Je sais ce que vous pensez, dit le cardinal. Vous pensez que nous devrions marcher tout droit vers le Colisée et dire aux gardes de lâcher les lions sur nous.

Elijah ne dit rien.

— Un martyr héroïque est rapide, simple, glorieux, n'est-ce pas ? Le sang lave toutes les ambiguïtés. La mort brise les tensions insupportables. Vous aimeriez que nous tressions une corde et chassions les changeurs de monnaie du Temple, et puis que nous allions à la croix. C'est bien ça ?

— Est-ce tellement faux ? N'est-ce pas le modèle que notre Sauveur nous a montré ?

— Oui, c'est vrai. Et je vous dis que nous allons à la croix. Mais nous n'avons pas le droit de hâter ce jour. Nous devons œuvrer tant que dure la lumière. Nous devons fortifier ce qui reste. C'est un long et solitaire martyr. Le plus difficile de tous.

Les deux hommes se regardèrent sans rien dire. Puis, d'un commun accord, ils se levèrent et remontèrent à la surface du monde.

Elijah fit comme le cardinal le lui avait demandé. L'année universitaire toucha à sa fin une semaine après sa rencontre avec *Draco* dans les catacombes. Il corrigea des copies et des examens de fin d'année, évita soigneusement la littérature apocalyptique, et fit des promenades quotidiennes dans le petit jardin derrière l'université. Il lut aussi un roman qu'il s'était promis de lire depuis des années, *I Promessi Sposi* – Les Fiancés, de Manzoni. Le combat entre la lumière et les ténèbres y était à l'œuvre et l'auteur avait pris soin d'amener ses personnages au bord de la désespérance absolue avant de les sauver par l'intervention d'un saint. Comme tous les romans catholiques romantiques du dix-neuvième siècle, il présentait la lutte comme sans répit et pleine de tours et détours épouvantables, mais il n'était pas infesté par la nausée existentielle des romans du vingtième siècle. À la fin du récit, les événements désastreux étaient restaurés dans l'ordre divin, et puis il y avait le bonus additionnel d'une conversion spectaculaire. Cela lui sembla un peu tiré par les cheveux jusqu'à ce qu'il réalise de façon assez poignante que sa propre rencontre avec Smokrev était, dans sa propre manière perverse, rien de moins qu'un miracle. *Le saint en moins*, pensa-t-il en lui-même.

Comme les dernières semaines du printemps avançaient doucement vers le début de l'été, il puisa de la force dans les prières dont le thème central était à la fois rigoureux et réparateur. Les angoisses qui l'avaient assailli s'atténuèrent progressivement et l'image d'Anna Benedetti, chaque fois qu'elle émergeait dans son esprit, cessa de le submerger. Il accepta comme un don le sentiment durable de solitude qu'il éprouvait, une blessure exposée au pouvoir guérissant de la

lumière que le Seigneur maintenait ouverte. Il en souffrait volontiers et en faisait une offrande pour Anna elle-même ainsi qu'un sacrifice par anticipation pour ce moment futur où il serait appelé à dire la vérité au président. Il l'offrait aussi pour l'âme du comte Smokrev – et pour Pawel.

Quelque instinct l'avait jusque-là dissuadé de vérifier le contenu de la boîte en fer blanc – un extraordinaire exercice de retenue. S'il avait essayé de s'expliquer la chose, il se serait simplement dit qu'il souhaitait garder cela pour le bon moment. Il avait tout à fait l'intention d'en lire le contenu quand la paix serait revenue et que son attention serait dégagée. Alors, et alors seulement, il découvrirait l'âme de l'homme qui avait été son ami.

Ce printemps était un des plus beaux qu'il ait connu en Italie. La température n'était pas accablante, et jour après jour le ciel déroulait un bleu pâle marbré de hauts et fins nuages. Le parfum des fleurs se répandait partout dans la ville, et même le trafic automobile semblait avoir perdu de sa frénésie. Les touristes étaient moins nombreux qu'à l'habitude et l'on pouvait marcher d'un bon pas dans les galeries d'art et prier dans les églises sans l'agacement des foules bruyantes.

Un dimanche après-midi, il sortit la boîte de fer blanc de son placard et la prit dans ses mains. Il éprouva une légèreté qui lui avait longtemps fait défaut. Il avait offert la messe ce matin-là pour Pawel et, après avoir reçu la sainte communion, il avait ressenti une chaleur dans sa poitrine, une étreinte d'amour tout à la fois sereine et passionnée. Il avait ressenti un éclat d'extase, un bref déchirement du voile qui sépare l'humain du divin, cette ligne de division qui court inexorablement au centre du cœur. Il avait compris que le temps était venu.

Il alla dans un parc près des jardins du Vatican et s'assit sur l'herbe sous un cyprès. Son parfum était délicieux. Le soleil

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

critiques au sein de son diocèse qui affirmaient que l'orthodoxie n'est pas autoritaire mais aimante, et jamais fermée à la discussion. Il ajouta qu'il avait personnellement souffert, comme jeune curé, de pasteurs autocrates, et avant cela au séminaire – enfin, il n'allait pas se mettre à décrire les abus dont il avait souffert sous le vieux système ! La nouvelle Église doit toujours rester ouverte au dialogue, insista-t-il, et il devait apparaître que lui, l'archevêque, était un berger compréhensif qui avait les intérêts de tout son troupeau à cœur, quels que soient leurs désaccords.

Smith, tiraillé, épuisé, et poussé à prendre une décision hâtive par les services de communication de l'archevêque, avait accepté. La réponse d'Elijah de tenir bon et de faire appel à une plus haute juridiction ecclésiastique si nécessaire était arrivée trop tard. Le prêtre, décidant de tirer le meilleur d'une mauvaise situation, en conclut qu'un chroniqueur discutable était un moindre mal par rapport à un journal qui en aurait été rempli. Au cours des années qui suivirent, il céda de plus en plus d'autorité. C'était un homme doux et perfectionniste ; son système nerveux n'était plus ce qu'il avait été. Il n'avait pas de talent pour détecter les formes les plus subtiles de manipulation. Morceau par morceau, il perdit du terrain au profit d'un comité éditorial nouvellement formé, composé en grande partie de gens fiables. Cela au début sembla sans danger. Quand l'archevêque nomma une représentante du service de la communication du diocèse, une religieuse qui avait récemment obtenu un doctorat en philosophie, il n'y vit aucune objection ; il ne voulait pas risquer d'être pris pour un de ces mâles jaloux de leur territoire qui luttent comme des rapaces pour le pouvoir. Mais la sœur avait une forte personnalité et des intentions cachées. Il en fut découragé puis déprimé. L'archevêque suggéra trois mois de congés sabbatiques. Il les prit.

Son remplaçant temporaire était un homme compétent aux références impeccables. C'était le protégé d'un cardinal-archevêque d'un autre diocèse, un ami proche de l'archevêque de Smith. Les deux prélats avaient été au séminaire ensemble, et alors qu'ils n'étaient pas toujours d'accord sur les sujets ecclésiastiques, ils formaient un seul esprit pour faire du maintien de l'unité la plus haute valeur. Le remplaçant intérimaire était un écrivain et journaliste talentueux. C'était aussi un diplomate et il ne perdait jamais son sang-froid. Il avait grimpé les échelons du secrétariat de la Conférence nationale des évêques et était l'actuel chef du bureau des services de presse. Il savait comment discuter avec les évêques non progressistes et apaiser leurs craintes. Il tenait beaucoup de propos modérés. Il ne disait ni n'écrivait jamais un mot facteur de division. Il avait fait ses preuves auprès des évêques en tant qu'expert avisé et était considéré par tous comme un conciliateur.

En un mois, il avait délicatement mis dehors l'un des chroniqueurs orthodoxes les moins populaires et fait entrer un deuxième dissident, pas un incendiaire, bien sûr, mais quelqu'un qui puisse élargir l'approche qu'avait le journal des problèmes complexes auxquels était confrontée l'Église contemporaine. Un deuxième chroniqueur orthodoxe disparut du journal le mois suivant.

C'est à ce moment-là que Smith commença à réaliser ce qui s'était passé. Il prit son congé sabbatique dans un monastère bénédictin dans le désert du sud-ouest des États-Unis. De là, il écrivit une lettre de protestation à son archevêque. L'archevêque répondit que même s'il n'était pas totalement en accord avec les orientations prises par le nouveau comité éditorial, ce serait 'inapproprié' de sa part de faire usage de sa charge épiscopale pour s'en mêler. Le journaliste intérimaire ne faisait qu'essayer

ses ailes, expliquait-il, et le journal trouverait progressivement son équilibre. Le Père Smith devait donner à cet homme sa chance. Le journaliste intérimaire était considéré comme un très bon administrateur et un théologien hors pair. Sœur X accomplissait aussi un bon travail pour empêcher les rebelles les plus extrêmes d'être édités. À eux deux, ils ramenaient le journal vers le juste milieu. La délégation de l'autorité n'était pas une chose facile, et après tout, c'était l'âge des laïcs.

À ce moment-là, Smith eut une défaillance de charité. Il fit quelque chose d'imprudent. Il écrivit une réponse furieuse, assez étonnante pour un homme aussi doux. Il fit remarquer que l'archevêque avait omis de lui demander son avis. Il ne l'avait pas soutenu dans sa lutte avec son supérieur. Il s'en était mêlé. De plus, le journal avait toujours été tiré vers le centre – le vrai centre – jusqu'à ce que le nouveau management en prenne le contrôle. L'archevêque ne voyait-il pas les dégâts spirituels causés par l'actuelle approche éditoriale ? L'archevêque ne voyait-il pas qu'il jouait double jeu ? Peut-être était-il secrètement d'accord avec les dissidents ? Peut-être que son Excellence utilisait les laïcs comme un instrument de révolte à portée de main ? Il se sentait trahi, disait-il, et l'archevêque n'avait pas joué un rôle mineur dans la trahison. Il signa la lettre et l'envoya.

Une semaine plus tard le prêtre reçut des instructions de son supérieur, accompagnées d'une lettre de confirmation du bureau de l'archevêque, l'informant qu'il devait se rendre immédiatement en un lieu de Californie appelé « Centre spirituel du paradigme du verseau » pour une période prolongée de « repos et de renouvellement ». Il lut et relut l'ordre. Le prêtre savait que ce centre avait été fondé dans un but de rééducation de prêtres perturbés qui ne s'étaient pas adaptés à « l'esprit de Vatican II ». Un de ses amis y avait été pris en charge il y a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

serpents. Des coups de trompette. Le messager de l'Église de Sardes grimaçant qui avertissait : *On te croit vivant, cependant tu es mort. Réveillez-vous ! Réveillez-vous et fortifiez les choses qui restent.* Encore des coups de trompette. Sang ! Feu ! Déluge ! Deux moines rendaient témoignage contre l'Antéchrist. De la lumière dorée brûlante jaillissait de leurs lèvres. L'Antéchrist les tuait tandis que ses serviteurs démantelaient Jérusalem, pierre par pierre. Planant au-dessus de tout, le visage féroce du Christ sur son trône, attendant le Dernier Jour – le Grand Juge – bien plus terrifiant que les bêtes sauvages gavées de la chair rubis des saints.

Le texte était éclairant et d'un grand intérêt historique. Mais Elijah fut surtout ému par la postface du manuscrit :

Que la voix des fidèles résonne et fasse écho ! Que Maius, petit il est vrai, mais zélé, se réjouisse, chante, fasse écho et qu'il crie !

Souvenez-vous de moi, serviteurs du Christ, vous qui demeurez dans le monastère du messager suprême, l'Archange Michel.

J'écris cela dans la crainte du Père céleste, et sur ordre du père abbé Victor, par amour pour le livre de la vision du disciple Jean.

J'ai peint, en guise d'ornement, une série d'images pour les magnifiques paroles de ses récits, afin que les sages puissent craindre la venue du jugement futur de la fin des temps.

Gloire au Père et à Son Fils, au Saint Esprit, et à la Trinité d'âge en âge jusqu'à la fin des temps.

Elijah ne remarqua pas d'abord le jeu de mot de la postface, puis il y revint : la référence au *petit*, il est vrai, n'était pas une fioriture d'humilité scripturaire, surtout ainsi accolée au nom de l'artiste, Maius, littéralement majeur. C'était une plaisanterie, et

un autre moine, qui vivait un millier d'années après, en riait.

Il remarqua par ailleurs que l'apocalypse de Beatus avait émergé du chaos de l'Espagne mauresque à la même époque que la version averroïste d'Aristote. Il se rappela à lui-même que Dieu était toujours très en avance sur les stratagèmes humains et diaboliques. Il se demanda aussi pourquoi le recul était la seule faculté qu'on avait pour discerner les voies de la divine Providence.

Comme l'été s'achevait, Elijah mit de côté l'*Apokalypsis* de Beatus et fit les préparatifs nécessaires pour donner ses cours. Il demeurait jour après jour en paix, ce qui, pensait-il, devait être le résultat des prières invisibles offertes pour lui partout dans le monde. Avec une pointe de remords, il était plus convaincu que jamais que sa mission avait échoué, quoiqu'il n'en ait rien dit au cardinal Secrétaire. Il s'était résigné à demeurer indéfiniment à Rome, et peut-être même à passer le reste de sa vie à enseigner au Collège international, mais en secret il espérait retourner au désert. À un moment donné, le Pape, *Stato* et *Dottrina* réaliseraient que d'autres approches du président devaient être explorées. Clairement, la lettre d'admonition au président n'avait obtenu aucune réponse. Quoiqu'elle fût formulée avec tact et qu'elle eût distillé les premières lumières sans confrontation directe, le président en comprendrait certainement le sens : l'esprit du Christ était en désaccord avec les efforts pour triompher dans cette vie. Pour sûr, le président avait dû l'effacer de sa liste de disciples potentiels. Selon toute vraisemblance, Elijah ne serait pas réinvité en présence du Grand Homme. Cette conviction intérieure – ou, plus exactement, cet espoir – lui procurait un immense soulagement.

Pendant la semaine précédant le début des cours, son calme relatif fut troublé par une lettre d'Anna Benedetti.

Foligno, le 2 septembre

Cher Père Schäfer,

Notre rencontre à Varsovie m'a beaucoup impressionnée. Rétrospectivement, il y a beaucoup de choses que j'aurais aimé pouvoir discuter avec vous. J'ai une maison à Foligno où il est possible de recevoir des invités sans les habituels tracasseries du cérémonial public. Vous m'honoreriez si vous pouviez envisager une visite. Mon fils Marco et ma fille Gianna repartent pour Milan la semaine prochaine. Avant qu'ils ne partent, j'aimerais qu'ils vous rencontrent. Vous leur rappelleriez, je crois, leur père, dont l'absence a laissé un fossé dans leurs vies. Est-ce que le week-end qui vient vous conviendrait ? Si vous y consentez, je vous enverrai une voiture.

Sincèrement,

Anna B.

Il se débattit avec des émotions contradictoires pendant quelques heures avant d'écrire sa réponse :

Rome, le 6 septembre

Chère Docteur Benedetti,

Il raya son titre formel et recommença.

Chère Anna,

Votre invitation m'honore. Je serais heureux de venir vous voir ainsi que vos enfants, toutefois, mes responsabilités alors que la rentrée universitaire approche m'empêchent d'accepter. Notre rencontre à Varsovie a été importante pour moi aussi. Je vous admirerai toujours et prierai pour vous.

Sincèrement,

P.Elijah Schäfer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il s'est progressivement retiré de ce cercle. Je l'ai suivi, bien sûr, mais à contrecœur. On a décliné les magnifiques soirées, les événements culturels, le flot d'invitations. Finalement, nous n'avons plus été invités.

— Quand était-ce ?

— Environ trois ans avant la mort de Stefano.

— Permettez-moi, Anna, mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer votre familiarité avec le président lorsque nous avons dîné avec lui à Rome et à Varsovie. À un moment, vous avez dû reprendre contact.

— Oui.

— Est-il venu aux funérailles ?

— Oh, oui. Il était là, mais il y avait des centaines de dignitaires, y compris des leaders mondiaux. Je n'ai été capable de m'occuper que de nos familles, surtout des enfants. Si j'avais remarqué sa présence, je l'aurais attribuée à son savoir-vivre. Des condoléances officielles, promptement oubliées. Et pourtant, pendant les années qui ont suivi la mort, il a fait appel à plusieurs agences privées pour poursuivre l'enquête bien après que la police l'eut abandonnée. Cela a dû lui coûter une fortune. Il a tranquillement mis l'Italie sens dessus dessous à la recherche de preuves et cela sans m'en parler. J'en ai finalement eu connaissance par des amis communs et j'en ai été touchée. J'étais si reconnaissante. Je lui ai envoyé une lettre de remerciements. Il a répondu. Les invitations ont repris. J'avais le cœur brisé et j'étais terriblement seule. J'ai participé à quelques événements, pensant que je rencontrerais peut-être quelqu'un qui pourrait guérir la déchirure au fond de mon existence. Ma vie coulait par ce trou comme une hémorragie. Mais il n'y avait personne. Personne ne pourra jamais remplacer Stefano.

Sa voix tremblait mais elle reprit vite contenance.

— Si Gianna et Marco n'avaient pas eu autant besoin de moi,

je me serais tuée. Ils m'ont sauvé la vie.

— Et le président ? Vous a-t-il offert une amitié, une consolation ?

— Il a essayé. Mais même lui n'a pu réussir. Malgré toutes ses gentillesses, quelque chose en moi ne pouvait supporter de s'approcher d'une personne que Stefano avait tant détestée. J'ai dressé les barrières habituelles que les femmes savent dresser. Nous avons établi une relation cordiale qui est demeurée ininterrompue jusqu'à aujourd'hui.

— Pourquoi êtes-vous toujours parmi ses proches ?

— Il y a des souvenirs de Stefano attachés à ce cercle, de vieux amis, de nombreuses relations utiles pour mon travail. Je suis une personne secrète, et cela isole. Je travaille beaucoup trop. Les enfants s'en plaignent toujours auprès de moi. Alors, être attachée de façon un peu lâche au cercle du président m'ouvre des portes. Cela fournit de nombreuses distractions bienvenues.

— Je croyais que vous étiez intimes.

— Tout le monde et personne n'est son intime. Il y a des cercles dans des cercles, et j'occupe une position dans un cercle intermédiaire, loin du noyau radioactif, qui est le président lui-même, mais plus près que beaucoup de gens qui le considèrent comme un ami proche. C'est une position assez bizarre.

— Unique, j'imagine.

— Peut-être. Nous n'avons jamais eu de liaison amoureuse si c'est cela que vous vous demandez. Aucune liaison d'aucun ordre.

Elijah regarda son verre. Il était vide. Anna se leva et revint avec la bouteille.

— Je vous épuise. Il est tard et vous devez être très fatigué. Prendre la voiture avec Marco est une recette sûre d'épuisement du système nerveux.

— Je vais bien. Je serais heureux de parler toute la nuit si vous le désirez.

— Où en étais-je ? Ah, oui, la relation post-mortem.

— Oui, cela me surprend. Quel était son but ?

— En me gardant ? Je suis essentiellement décorative. Je suis un personnage public. Il retire un air de stabilité civique en s'associant avec moi et des gens comme moi. L'argent est corrompu. Les hommes comme lui affectionnent une réputation hors du commun beaucoup plus que leurs fortunes.

Elle s'arrêta et regarda la fenêtre sombre recouverte de dentelle jaune.

— Je divague. Pardonnez-moi. C'est inconvenant de la part d'un juge. Où en étais-je ?

— Vous avez fait allusion à une nouvelle lumière qui a été jetée sur le mystère entourant la mort de votre mari. Vous avez parlé d'une intuition.

— Ah, oui. Comment la décrire ? Disons que pendant de nombreuses années, j'ai classé un grand nombre de détails inexplicables glanés dans la vie sociale en Europe. La plupart sont insignifiants, mais certains remontent à la surface et n'ont pas d'explication. Aucun d'eux ne serait admis comme preuve dans un tribunal. Mais en tant que juge, vous apprenez à détecter des choses au-dessous des mots, tout en luttant pour conserver une objectivité foncière.

— Par exemple ?

— Il y a un an votre nom est apparu dans une soirée.

— Il y a un an, j'étais en train de piocher dans le jardin du Carmel.

— Qu'il en soit ainsi ou non, votre nom est apparu. On parlait de vous comme un homme qui s'était autrefois élevé en Israël et qui avait peut-être été un précurseur du genre de choses que le président fait maintenant. Quelqu'un – j'ai oublié qui – a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Nous devrions marcher sur les collines. J'aimerais vous montrer une grotte que mon arrière-grand-père a faite dans la montagne.

— Aurions-nous le temps d'aller à Assise ?

— Oui, bien sûr. C'est tout près en voiture. Pourquoi Assise ?

— J'y ai un ami que j'aimerais voir. Nous n'y resterions pas longtemps.

— D'accord. Nous pouvons y aller après le petit déjeuner. On marchera cet après-midi.

Elle sortit une berline quelconque d'une vieille étable, et ils partirent pour Assise dans un nuage de poussière.

— Je vois que vous avez fait connaissance avec ma fille.

— Elle est adorable. En l'espace de dix minutes, nous avons couvert beaucoup de terrain. Nous avons commencé par la philosophie, avons galopé à travers la religion, et en sommes arrivés aux autopsies.

— C'est du parfait Gianna. Je me dis parfois qu'elle est plus poète que médecin.

— Je me demande si elle ne serait pas plutôt faite pour la philosophie qui est à mi-chemin entre la poésie et les sciences.

— Vous avez peut-être raison.

— Vous avez l'air de vous inquiéter pour elle.

— Pas plus qu'à l'ordinaire. Je me fais des soucis pour mes enfants par habitude. Je me demande s'il était sage de les mettre au monde dans la vie actuelle.

— Ils s'en sortiront bien. Vous leur avez donné cela. Gianna est une bonne âme. Elle est sensible et semble très heureuse.

— Elle est amoureuse. Il y a un jeune homme à Milan.

— Comment est-il ? Pensez-vous qu'il soit convenable ?

Elle retira ses yeux de la route et le regarda.

— Convenable ? Voilà un mot désuet. Que c'est rafraîchissant de l'entendre. Oui, il est éminemment convenable. Nous

l'aimons tous beaucoup.

— Vous n'avez pas l'air enthousiaste.

— Il est jeune, il est idéaliste, et il fait des études pour devenir avocat. Un ami de Marco. Il n'est pas trop riche et pas trop pauvre ; son père est professeur d'éthique ; il est beau et viril, chaleureux, et, plus extraordinaire de tout, il est vierge, si vous pouvez imaginer. Vierge ! Voilà un autre mot désuet pour vous. Il le lui a dit. Il en est fier. Ils ont décidé d'attendre jusqu'au mariage. Stefano était comme cela aussi. Il ressemble trop à Stefano, cela m'effraie.

— Ça vous effraie ? On dirait pourtant que c'est la réponse aux prières d'une mère.

— C'est le désastre assuré. Que croyez-vous qu'il va arriver à un jeune homme comme cela ?

— Il sera peut-être un de ceux qui ramèneront la lumière dans la vie publique ?

— À quel prix ? Je ne veux pas voir le cœur de Gianna se briser.

— Comme le vôtre l'a été ?

— Comme le mien l'a été.

— Est-ce juste pour Gianna ? N'a-t-elle pas le droit de risquer d'avoir un cœur brisé ?

Anna haussa les épaules, mécontente.

— C'est aussi un pieux catholique.

— Il a l'air de mieux en mieux. Est-ce qu'il existe vraiment ?

— Oh, oui. C'est une créature exotique mais tout à fait réelle.

— À une époque, on l'aurait considéré comme normal.

— Ces temps sont révolus.

— Le sont-ils ? Je crois qu'ils reviennent. Dans le cœur de leurs cœurs, la plupart des gens aspirent à la fidélité. Ils veulent des épouses capables de sacrifice.

— C'est impossible de discuter de cela. Nous venons de deux

origines différentes.

— Anna, si nous sommes amis, puis-je me permettre une pensée directe ?

— Allez-y.

— Je crois que vous êtes légèrement irrationnelle.

— Irrationnelle ! Je suis parfaitement rationnelle. Ce sont eux qui sont irrationnels !

— Je pense aussi que vous êtes scandaleusement subjective.

Elle lui lança un regard féroce et fixa à nouveau la route. Puis son visage se dégela et elle sourit de mauvaise grâce.

— Vous vous moquez de moi.

— Un peu. Est-ce que ça vous dérange ?

— Je pourrai m’y faire.

— Les femmes ne sont pas admises dans le couvent, expliqua-t-il. Voulez-vous faire un peu de tourisme pendant que je parle à l’hôtelier ?

Elle partit seule, suivant un groupe de touristes dans l’église principale.

Le petit frère était toujours aussi sociable, mais il avait des nouvelles désagréables :

— Je suis désolé, Père. Nous avons des ordres stricts. Don Matteo a été malade tout l’été. D’après moi il a dû saigner beaucoup trop ces derniers temps et ils veulent refaire sa santé.

— Ne puis-je pas lui parler une minute ?

— Désolé.

— Il n’a pas répondu à mes lettres. Il doit être gravement malade.

— J’ai entendu dire qu’il l’est. Le prieur a dit que personne ne pourrait le voir sauf les médecins. Il y a eu des fuites l’an

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Je ne suis pas un avocat dans ce procès, je suis un témoin.

— Laissez-moi reprendre mon souffle. Trop de choses se condensent en un temps trop court.

— Il n’y a plus beaucoup de temps.

— Alors laissez-moi régler la question une fois pour toutes. Si vous voulez un jugement définitif, je vais vous dire : l’esprit humain est grandement subjectif. Les systèmes religieux sont la conséquence du besoin de l’homme d’avoir de l’espoir. Il projette sa croyance sur le cosmos. C’est aussi simple que cela.

— Dites-moi, Anna, si un homme est capable de projeter sa croyance sur le cosmos, n’est-il pas possible, de la même manière, qu’il puisse projeter son incroyance sur le cosmos ?

Elle réfléchit à cela.

— D’accord. Un point pour vous. Mais c’est entièrement théorique.

— Vraiment ? Je crois que nous sommes continuellement bombardés par une multitude de vraies preuves qui portent témoignage des réalités invisibles. La plupart des gens ne veulent pas les voir, et ainsi ferment progressivement leurs capacités de perception les unes après les autres.

— Vous devez nous prendre pour une génération cynique !

— Pas du tout. Je ne crois pas que ce soit un refus conscient d’accepter la vérité. L’incrédulité prend ses racines dans notre incapacité à faire confiance. Cela demande un effort de volonté d’avoir confiance dans la bonté ultime de la vie, et les expériences qu’a subies l’humanité depuis plus d’un siècle font tout sauf encourager la confiance. C’est avant tout l’âge de la peur.

— On y revient encore. Encore et encore, soupira-t-elle. Des abstractions dans l’abstraction. Comme vous l’avez dit, le temps que nous avons est court. Rentrons si vous le voulez bien. Il y a encore des faits bien réels qu’il vous faut connaître.

Elle lui indiqua un fauteuil à bascule près du poêle. Elle alluma un feu et prépara du café. Quand ils eurent des tasses fumantes entre les mains, elle s'assit sur un banc en face de lui. Elle croisa les jambes, prit une expression résolue et le regarda droit dans les yeux.

— Je n'ai pas été complètement honnête avec vous.

— Ah ?

— Non pas que je vous aie menti, comprenez bien. Cela me serait odieux. Mais il y a quelque chose d'autre qui se prépare dans lequel je suis impliquée. Ce n'est pas joli.

— Pouvez-vous m'en parler ?

— Nous sommes devenus proches ce week-end. Nous sommes amis. Je vous admire et crois dans votre intégrité. Vous êtes ce que vous êtes. Il y a peu de gens dont on peut dire ça de nos jours.

— À quoi voulez-vous en venir, Anna ?

— Je veux que nous restions amis. J'ai besoin de vous comme une fille a besoin d'un père plein de sagesse. Elle n'est peut-être pas toujours d'accord avec lui, mais elle sait qu'il souhaite le meilleur pour elle.

— Mais bien sûr.

— J'ai peur de vous en parler. Peut-être ne m'aimerez-vous plus.

— Anna ! Vous me connaissez peu si c'est ça qui vous inquiète.

Elle regarda par terre.

— Vous souvenez-vous de ce que j'ai dit hier soir de ma situation au cercle du président, sur ma position unique ? Après la mort de Stefano, j'y suis restée parce que j'avais besoin de cette vie sociale pour me prémunir contre la folie. J'ai glissé à la surface de ce monde-là pendant des années, sans réfléchir, inconsciente des différents cercles qui en forment la véritable

constitution. Et puis l'an dernier, quand j'ai vu ce regard sur son visage me faisant remonter le souvenir de son sentiment contre Stefano, j'ai commencé vraiment à faire attention. J'ai commencé à percevoir le grand nombre de cercles concentriques autour de lui, le vaste réseau de ses contacts. Cela m'a effrayée. J'ai compris que j'étais peut-être une de ces personnes bercées d'illusion qui évoluent autour de lui comme des satellites, qui pensent être libres, mais qui en réalité sont ses instruments.

— Mais il n'a pas de revendication sur vous. Et si vous avez raison sur son implication – d'une manière que nous ne comprenons pas – dans la mort de Stefano, ne seriez-vous pas une menace pour lui ?

— Vous ne le connaissez pas. J'ai cru pendant des années qu'il était amoureux de moi, et que je contrôlais la situation avec mes barrières. Quelle présomption ! Je crois qu'il lisait en moi comme dans un livre. Je pensais que je l'utilisais, mais c'était lui qui pendant tout ce temps me manipulait.

— Comment vous manipulait-il ?

— Si mes soupçons sont fondés, je crois que cela lui donnait une sorte de plaisir pervers de compter la veuve d'un homme qu'il avait assassiné parmi ses fidèles disciples.

— Est-il possible qu'il soit aussi dépravé ?

— Si vous aviez vu le corps de Stefano... ce qu'on lui a fait. Qui que ce soit, celui qui est responsable de cela est un dépravé.

— Mais pourquoi désirerait-il votre compagnie ? Quel objectif cela servirait-il ?

— Je suis un rappel permanent pour lui qu'il est parfaitement intelligent, et parfaitement en sécurité.

— Sait-il que vous et moi avons communiqué ?

— Il le sait. Mais il ne connaît pas la substance de nos conversations. Il n'a pas non plus de soupçon sur ma nouvelle prise de conscience. Il croit que je suis une courtisane loyale, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— C'est une blessure à travers laquelle le sang de l'Église s'écoule.

Ils la regardèrent avec attention.

— Mon Dieu ! souffla le cardinal.

Il regarda son manteau et son pantalon. Il mit un pied en avant et regarda sa chaussure avec suspicion. Il saisit les revers de sa veste et les secoua comme si elle contenait des puces.

— Mais c'est scandaleux !

— Éminence, voudriez-vous s'il vous plaît retourner à la voiture.

L'un après l'autre, le cardinal vérifia ses vêtements. Ils ne trouvèrent pas d'autre micro.

— Je crois que nous devrions marcher maintenant.

— D'abord, donnez-moi cette chose. Je crois que je vais l'arracher.

— Comme vous voulez.

— Non ! Attendez, n'y touchez pas, dit le cardinal. Laissez-la sur le siège de la voiture. Quand je reviendrai dans mon appartement, je mettrai la custode à côté de mon magnétophone. Je crois que nous devrions offrir une vraie petite gâterie à nos auditeurs. J'ai des heures et des heures d'enregistrements de mes conférences sur la théologie mystique. Oui, parfait. Et aussi la retraite que j'ai donnée à la maison pontificale l'an dernier. Et puis les cassettes que les sœurs ont faites de mes cours sur les Écritures. Il y en a pour des semaines et des semaines. Ça devrait les occuper pendant un moment. Il rit jaune. Peut-être même gagnerons-nous une âme !

Ils s'enfoncèrent dans l'oliveraie, éclairant le sentier avec la lampe de poche.

— Comment ont-ils fait cela ?

— J'imagine que vous devez dormir parfois. Prendre des bains.

— Nous sommes tombés dans de si petites fissures ! *Basta !* J'en ai assez !

La mauvaise humeur du cardinal avait tourné au désarroi et à la confusion.

— Que veut dire tout cela ? Qui sont ces gens ? dit-il.

— C'est le sujet de notre rencontre. Je crois que je sais qui ils sont.

Il décrivit entièrement sa visite à Foligno.

— Alors, vous voyez, ils ont suivi notre plan tout le long. Le président a joué avec nous comme un chat avec une souris.

— Avant de la dévorer, dit le cardinal morose.

— Nous ne sommes pas dévorés. Et c'est avec l'Épouse du Christ qu'il joue. Je crois que notre Seigneur a certaines choses à dire à cet homme. Ce n'est pas encore terminé.

— Si l'on considère ce que vous me dites, et ce qui s'est passé dans l'Église ces dernières semaines, nous sommes peut-être plus près de la fin qu'il ne paraît.

— Ça va mal ?

— Certains cardinaux ont accordé des interviews dans la presse. En termes choisis, ils laissent entendre que le Saint-Père est en train de décliner. C'est absurde, bien sûr. Il est aussi fort que jamais en esprit, et aussi clairvoyant. Sa santé physique baisse, mais pas autant qu'ils veulent le faire croire à tout le monde.

— Au moins cela révèle qui est contre nous.

— Oui, ça aide. Mais tout de même, c'est un coup dur.

— Pourquoi font-ils cela ?

— Ils veulent un nouveau départ. Ils disent que le Pape n'était pas celui qu'il fallait à notre époque. Ils disent qu'ils veulent quelqu'un de jeune qui puisse faire la paix entre nous. Évêques contre évêques, cardinaux contre cardinaux, la presse catholique se chamaillant amèrement, toutes nos querelles de famille sont

rendues publiques. Les progressistes prennent de l'audace. De nombreux auteurs – même ceux que nous pensions fiables – clament qu'il faut un nouveau paradigme d'Église, une Église démocratique, une Église populaire, et que leurs demandes sont un mouvement de l'Esprit Saint. Et à l'autre bout du spectre, les ultra-orthodoxes hurlent que le Pape est entre les mains de l'Antéchrist, qui qu'il soit. Les vieux amis sont peints en gris, de nouveaux héros sont exaltés. Le cardinal Vettore, par exemple...

— Je n'en ai pas entendu parler depuis un moment. Que fait-il en Orient ?

— De grandes choses pour le monde, dit la presse. Et c'est vrai. Il a obtenu des Vietnamiens la permission pour les évêques catholiques de participer au prochain synode à Rome. Il est actuellement en Chine, soi-disant pour négocier avec l'administration des droits accrus pour les catholiques. L'Église clandestine subit une terrible persécution, mais seul un filet de nouvelles nous parvient à ce sujet. Pendant ce temps, il y a un flot d'interviews de Vettore à propos de l'Église patriotique. Il rend hommage à sa capacité à rester à la surface dans une situation difficile. Tout cela apparaît des plus raisonnables à nos commentateurs. La réputation de Vettore grandit. On l'appelle l'homme de paix du Vatican. Le Saint-Père lui a envoyé un message lui demandant de ne plus faire de déclaration qui encourage l'Église populaire, et le pressant de parler de l'Église souffrante de Chine chaque fois qu'il accorde une interview. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de réponse du cardinal. C'est peut-être que les censeurs ont coupé les références à la persécution. Ou bien c'est peut-être Vettore lui-même le problème.

— Quel est votre sentiment ?

— Une combinaison des deux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

idée, et ils disparaissent, s'évanouissent, ou sombrent dans un seau de boue mentale. Je n'arrête pas de me plaindre d'eux auprès du général, ce qui n'arrange rien.

— Vraiment, Père, il ne faut pas. Cela le pousse dans leur direction.

— Je sais, je sais, mais on dirait que je ne peux pas m'en empêcher. Ça me prend généralement par surprise. C'est étrange la façon dont ça se passe. Par exemple, le courrier arrive avec le général à côté de mon bureau en train de discuter avec moi du temps qu'il fait. Un bout d'ordure s'échappe d'une enveloppe et je la parcours rapidement alors qu'on discute foot. Une ligne me saute aux yeux sur l'Église inquisitionnelle de ce pontificat ou quelque idiotie du genre, et j'explose. De rage, mon visage devient tout rouge, et je fais un commentaire à voix haute. Il arrête de parler, me regarde avec ce visage impassible, se demandant si je suis tout ce qu'on dit de moi. Il file du bureau sans un mot, un air doux et inquiet sur le visage. Une heure après, il revient et dit quelque chose qui n'a aucun rapport, par exemple, qu'il faut faire plus attention à l'esprit *d'aggiornamento*. Ne devrions-nous pas être ouverts à tous les partis, offrir un forum pour le dialogue, que l'on s'écoute les uns les autres ? Écouter ! Bon Dieu, plus personne n'écoute l'autre. Il vit toujours dans les années soixante-dix. La seule chose que ces débilités vont faire sera de faire plier la tête des prêtres simples et d'une grande quantité de fidèles.

— Qui vous lit, exactement ?

— Nous sommes l'un des plus grands magazines missionnaires du monde. Des centaines de prêtres et des milliers de catéchistes nous lisent. Des centaines de milliers de laïcs également. Est-ce que je devrai expliquer cela au Seigneur au Jugement Dernier ?

— Alors vous avez le devoir de tenir bon. Rejetez ces articles.

— J'ai la consigne d'en laisser passer quelques-uns. Un signe, un geste d'ouverture, dit le général. J'ai résisté jusqu'à présent. Il ne saura pas que je ne me suis pas exécuté avant le prochain numéro qui sortira à l'automne. Là, ça commencera à devenir très tendu.

Les mains de Smith essayèrent de rallumer sa pipe.

— C'est comme pour le *Catholic Times*, ça se reproduit de A à Z.

— Tenez bon, Père. Laissez notre Seigneur agir.

— D'accord. Est-ce que vous ramasserez les morceaux s'il n'agit pas ?

— Je ferai mieux que ça. Je vais prier pour vous comme nous avons prié l'an dernier et nous implorerons un miracle.

— Qu'est-ce qui va se passer si nous n'y arrivons pas cette fois-ci ?

— Alors je parlerai avec quelqu'un que je connais au Vatican.

— Vous avez des amis là-bas ?

— J'ai quelques relations avec certains fonctionnaires. Ils pourront peut-être vous trouver une place dans une autre maison religieuse.

— Bien. Pourriez-vous mettre une annonce pour un monastère ? J'ai toujours voulu avoir une cellule pour moi.

— On verra. Priez, Père. Faites confiance et priez.

Un jour au début de novembre, une lettre arriva dans le casier d'Elijah à la maison des études. Elle était écrite à la machine et non signée.

Elle disait : *Souvenez-vous de Notre Dame des Sept Douleurs. J'ai besoin de vous parler. Votre courrier et votre téléphone ne sont probablement pas en état de marche. Appelez-*

moi d'un téléphone public. Demandez Maria.

Écrit au crayon en bas figurait un numéro de Rome.

Il conduisit jusqu'à un hôtel voisin et utilisa le téléphone à pièces du hall d'entrée. Une voix de femme répondit.

— Puis-je parler à Maria ?

— Un moment.

Il écouta une conversation étouffée sur la ligne.

— C'est Maria.

C'était la voix d'Anna.

— Où êtes-vous ?

— Je suis dans un restaurant de la région est.

— Pouvez-vous parler librement ?

— Plus ou moins. Pouvez-vous venir ici ?

— J'y serai aussi vite que possible.

Elle lui donna les indications et, une demi-heure plus tard, ils étaient attablés face-à-face dans la salle arrière d'un troquet de quartier. Le papier mural orange imitation velours était festonné de bustes de plâtre d'empereurs et drapé de guirlandes de piments rouges.

— Ce n'est pas chic, mais c'est anonyme...

— Vous avez dit que mon courrier et mon téléphone n'étaient peut-être pas en état de marche.

— Je voulais dire pas sûrs. Si je ne me trompe pas, vos courriers arrivée et départ sont ouverts. Et votre ligne est probablement sur écoute.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Ils savent pour Foligno.

— Oh, non... soupira-t-il.

— Ils n'en savent pas beaucoup, seulement que vous y étiez. Ça a enflammé leur espoir que vous et moi...

— Ah, vous voulez parler de notre aventure...

— Oui, c'est ça. Le président m'a appelé à LaHaye la semaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? répondit-il d'un air sombre.

— Nous pouvons jouer les espions et espérer que nous serons découverts. Cela alimente le complot.

— Et pour communiquer vraiment entre nous ?

— Nous devons apprendre à lire entre les lignes. Il y aura des moments comme ce soir où nous pourrons parler ouvertement. D'une façon ou d'une autre, je vous tiendrai au courant de ce qui se passe. Nous avons une bonne couverture.

— Vous devez redoubler d'efforts pour éviter de vous dévoiler d'aucune manière, l'adjura-t-il.

— Je le ferai.

— Quand nous parlons en vérité, nous devons être absolument certains qu'il n'y a pas de micro.

— Bien sûr. Et quand nous jouons notre mascarade nous devons avoir l'air d'essayer d'éviter la surveillance.

— Et y échouer.

— D'accord. Nous y échouerons. Pouvez-vous garder cela bien en tête ?

— Je crois que oui.

— Si je découvre quelque chose de particulier, je vous le ferai savoir par l'intermédiaire de nos fausses lettres d'amour. Je dirai que j'ai trouvé une belle œuvre d'art et veux votre avis pour l'acheter. Puis il faudra trouver un endroit pour se rencontrer.

Elle lui prit le bras.

— N'ayez pas peur. Cela facilite la mascarade.

— Je le sais. J'étais juste en train de trop apprécier cela.

Il la vit en train de lui sourire, sous un lampadaire. Elle tenait son bras serré, pas trop fort, mais sans faiblesse.

— Écoutez-moi, Anna, si vous êtes décidée à vous jeter dans tous les dangers, je vous demande de me faire une faveur.

— Laquelle ?

Il fouilla dans la poche de son manteau et sortit une custode de cuivre. Il l'ouvrit et lui en montra le contenu.

— Je veux que vous portiez cela sur vous où que vous alliez. Cela contient mon plus grand trésor.

— Un éclat de bois et quelques billes ?

— Je ne vous dirai pas d'où provient l'éclat de bois car vous ne me croiriez pas. Les billes sont marquées du sang d'une sainte femme. Une martyre. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous toujours que vous n'êtes pas seule.

Elle prit la custode et la glissa dans sa poche.

— Vous promettez ?

— Je promets, dit-elle en se tournant vers la nuit.

Les nouvelles mondiales empirèrent. De petites guerres éclataient çà et là. Les médias étaient pleins des efforts valeureux du président pour retarder une plus grande violence. La Chine demandait le retour de Taïwan. Une cache d'armes nucléaires non déclarées avait été découverte en Biélorussie par les superviseurs des Nations-Unies, attisant largement les peurs que les ex-États soviétiques ne se soumettent pas à l'accord sur le désarmement et constituent une poudrière prête à exploser. Le Salvador explosa en une révolution sanglante. Le Mexique était en plein chaos politique. L'axe économique américano-japonais était une nouvelle fois déstabilisé par une guerre commerciale. Les articles des journaux rapportaient régulièrement le déclin de la santé du Pape et les rumeurs sans fin selon lesquelles il démissionnerait bientôt ou serait déclaré incapable par le collège des cardinaux. Il y avait d'innombrables conjectures sur qui serait le prochain pape. En tête de liste des prétendants, les médias annonçaient un nouveau nom : le cardinal Vettore.

Elijah veilla et attendit, donna ses cours et pria.

Le lundi après le premier Dimanche de l'Avent, il reçut une lettre dans une enveloppe rose. Il n'y avait pas l'adresse de l'expéditeur mais elle portait le tampon de la poste de Paris. L'épais vélin à l'intérieur était de couleur violette. Les mots étaient écrits de la main d'Anna.

Très cher David,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tous les mauvais esprits qui rôdent dans le monde cherchant la ruine des âmes.

Il s'assit sur son lit et trembla violemment. Il se tourna vers la Croix et s'écria :

— Sauve-la !

Il conduisit comme un fou. La circulation en ville était dense, mais les routes de sortie presque vides. Il pleuvait maintenant et la chaussée était glissante. Il fit un dérapage, réussit à reprendre le contrôle, accéléra et fit un tête-à-queue. La voiture se redressa, et il continua. Il priait continuellement tandis que l'aiguille du compteur montait, espérant que la police ne l'arrêterait pas, espérant contre toute espérance que le contenu du reliquaire n'était qu'un simple avertissement ou une plaisanterie malveillante.

Il tourna vers l'est et fonça dans les montagnes. Une tache rouge dans le rétroviseur indiquait que le soleil se couchait derrière la bordure de la couverture nuageuse. À Terni, où il tourna vers le nord en direction de Foligno, la pluie devint neigeuse et la route une feuille de glace. Il dut rouler au pas pendant une heure. L'obscurité recouvrait la terre et la neige commençait à tomber en gros flocons qui l'aveuglaient avec l'éblouissant reflet des phares.

— Oh, Anna, cria-t-il. Épargne-la, Seigneur !

À Foligno, il trouva la route qui grimpait à flanc de montagne. Il la gravit avec précaution jusqu'à ce qu'il arrive à son allée. Une vingtaine de mètres plus haut, les pneus commencèrent à patiner, refusant de conduire la voiture plus loin. Il descendit et marcha.

Le portail était à demi-ouvert, et il vit à la lueur de sa lampe

de poche que la serrure était cassée et la barre tordue. Il courut en trébuchant jusqu'à ce que le sol s'aplatisse devant la forme noire et inquiétante de la maison.

Il n'y avait aucune lumière. La porte était fermée, mais sa fenêtre avait été fracturée. Il l'ouvrit et entra, terrifié à l'idée de ce qu'il trouverait à l'intérieur. La demeure était froide et humide. Rien ne bougeait. Ses chaussures écrasèrent des débris répandus sur le sol. Il traversa le rez-de-chaussée découvrant des meubles renversés, des tiroirs jetés dans toutes les directions, de la vaisselle cassée, des photos, des livres, des disques vinyle et des papiers qui recouvraient tout comme après un ouragan. Un ordinateur portable se trouvait sur le tapis du salon, son disque dur manquait, le trou était béant comme un crâne dont on aurait extrait le cerveau. Il chercha des traces de sang, mais ne trouva rien. Il grimpa les escaliers avec méfiance. C'était la même chose à l'étage supérieur. Les matelas avaient été réduits en lambeaux, les fauteuils éventrés, les armoires démontées, les habits amoncelés en tas. Là non plus, aucune trace de sang.

Dans la cuisine, il trouva une lampe et des allumettes. La lumière dorée éclaira singulièrement la scène de chaos. Il tourna en rond encore et encore, réfléchissant à l'étendue du désastre.

Il réalisa alors qu'il était glacé jusqu'aux os. Il tendit le bras derrière le poêle pour prendre du petit bois et allumer un feu. C'est alors qu'il le vit.

Un morceau de papier, de couleur mauve pâle, sortant d'un tas de bouts de bois, abandonné derrière le stock de bûches sens dessus dessous. Un bout de papier parmi les centaines qui jonchaient le sol de la pièce. Il semblait crier vers lui.

Il le sortit et lut :

Sous le cœur de Nonno.

C'était l'écriture d'Anna.

— Sous le cœur de Nonno ? murmura-t-il. Qu'est-ce que cela

veut dire ? Que pouvait-elle bien dire ?

Le cœur de Nonno, son grand-père ?

Il tourna dans la maison d'une pièce à l'autre.

Qu'est-ce que c'est, Anna ? Que veux-tu que je trouve ?

Il alla dans la chambre où il avait dormi – la chambre des grands-parents, Nonno et Nonna.

La chambre de Nonno ?

Le cœur, le cœur, le cœur, le cœur...

Le lit était démolì, les tableaux arrachés du mur, le crucifix brisé en morceaux, le cadre portant l'image du Sacré-Cœur...

Il gisait sur le sol, face en l'air, à côté du lit. La vitre était brisée, transperçant le cœur peint. Le Christ pleurait, il pleurait sur le monde. Il appelait, appelait, mais personne ne voulait répondre, personne n'accourait.

Elijah leva plus haut la lampe, et la lumière révéla les contours d'une empreinte de botte sur les morceaux de verre.

Il prit le cadre et avec attention enleva les éclats de verre. Il le retourna. Le dos de l'image était entièrement recouvert de deux larges bandes de bois, tenues en place par des clous à l'ancienne. Les deux clous du haut manquaient. Il enleva les autres ; ils glissèrent de leurs trous sans effort, et les bandes de bois tombèrent par terre. Une feuille de papier chuta.

Le papier n'était pas jauni par le temps, et il était rempli de texte imprimé d'ordinateur. Il le rapporta à la cuisine, redressa une chaise et s'assit près du poêle. Il lut :

Foligno, 21décembre

Cher Elijah,

Marco vous apportera cela. Je peux vous écrire ouvertement.

Je suis un peu inquiète. Je n'ai reçu aucune réponse de vous au sujet de mon mot du 12 dans lequel je parle des nouvelles sur « l'œuvre d'art sans prix ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tournant la tête d'un côté à l'autre. Il avait l'air d'avoir pris des années de plus. Son visage était éteint et ravagé. Ses yeux se brouillèrent puis regardèrent à nouveau Elijah.

— J'ai des preuves qui vont détruire la carrière du président. C'est un menteur et un meurtrier. Il montra le paquet de documents. Tout est là.

Le visage du cardinal s'illumina. Le feu qu'il y avait toujours eu dans son regard rejaillit un instant, il riva ensemble ses sourcils et sa bouche retrouva son autorité.

— Est-ce vrai ?

— C'est vrai. Nous sommes près de le vaincre, mais ce n'est pas encore accompli. Je dois mettre ces informations entre les mains où elles seront le plus utiles. À qui dois-je les apporter ?

— Je ne sais pas. Je suis si fatigué... Peut-être mon ami le juge de Brescia. Attendez, allez voir *Dottrina*. Le cardinal Préfet est la bonne personne. Oh, non, j'ai oublié ! Il est à New York, en train d'essayer d'arranger une dispute entre les évêques américains. Si j'avais juste quelques minutes de force. Je pourrais passer un coup de fil. Vous devez les apporter au Saint-Père. Il saura quoi faire.

— Mais comment vais-je entrer au Vatican ? Je suis sûr qu'ils m'attendent à l'entrée.

— Passez par-derrière. Puis allez trouver le maître des Gardes Suisses. Je le connais. C'est un homme bien. Je vais écrire un mot que vous lui donnerez. Donnez-moi ce bloc-notes.

Elijah posa le carnet sur le ventre du cardinal, et *Stato* le remplit d'une écriture instable. Il enleva sa bague d'évêque et la donna à Elijah.

— Si vous avez besoin d'utiliser cela, allez-y. Ça peut ouvrir des portes.

— Merci, Éminence.

— Approchez-vous.

Le cardinal tendit le bras et avec le pouce et l'index traça le signe de croix sur le front d'Elijah.

— Voilà. Maintenant, bénissez-moi.

Elijah pria les prières du sacrement des malades et fit un signe de croix sur le front du cardinal.

— Je reviendrai aussi vite que possible.

— Vous avez pris un grand risque en venant jusqu'à moi. Mieux vaut que vous ne reveniez pas ici ; qui sait ce qui va se passer.

Le cardinal le regarda de haut en bas.

— Vous êtes en piteux état. Prenez mon manteau et mon pantalon dans le placard. Nous faisons à peu près la même taille.

Elijah mit les vêtements du cardinal. Ils lui allaient, mais étaient un peu larges à la taille.

— Maintenant, mon manteau.

La lourde parka pesa sur ses épaules. Une écharpe écossaise verte et des gants de cuir complétaient le déguisement.

— La barrette aussi, ne faites pas le timide.

Elijah mit la calotte rouge sur sa tête, se sentant vraiment mal à l'aise.

— Ça vous va bien, dit *Stato* faiblement. Bon, comment vous déplacez-vous ?

Elijah le lui dit.

— C'est de la folie. La voiture de votre communauté a dû être déclarée disparue et on va la rechercher. Allez à mon appartement. Je vais demander à une infirmière d'appeler Margaretta. Elle vous donnera les clefs de ma Fiat. Cela devrait vous donner plus de temps.

— Je ne sais pas si nous nous reverrons, Éminence. Quoi qu'il arrive, sachez que je prierai toujours pour vous.

Il prit la main de *Stato*.

— Que Dieu vous accompagne. Que les saints anges vous

guident.

— Que Sa paix demeure sur vous. S'il vous plaît, reposez-vous, Éminence. L'Église a besoin de vous.

Il fit le chemin en sens inverse jusqu'à la sortie de l'hôpital et fit quelques mètres jusqu'à une rue où il héla un taxi. Quinze minutes plus tard, il sonnait à la porte de l'appartement du cardinal.

Une femme corpulente vint lui ouvrir. Son visage était la version féminine de celui de *Stato*, une paysanne simple, les cheveux gris rassemblés en chignon. L'appartement derrière elle sentait les oignons frits.

— Margaretta ?

— *Si*. Êtes-vous l'homme de mon frère ?

— Oui.

Elle lui tendit un jeu de clefs.

— L'hôpital vient d'appeler. Je dois vous donner cela, Éminence.

— Où est la voiture ?

— En bas, dans le garage. Faites attention, Éminence, ne la rayez pas en montant la rampe. Il est maniaque avec sa voiture.

Elle commença à pleurer.

— N'ayez pas peur, Signora. Il est solide. Vous allez retrouver votre frère.

Elle essuya ses yeux sur un tablier.

— Peut-être, peut-être pas. Il travaille comme un chien. Il ne se repose jamais. Je le lui ai si souvent dit, tu dois laisser un peu de place à Dieu pour qu'il fasse quelque chose. Mais, non, il faut qu'il fasse toujours tout lui-même.

Elijah la rassura encore une fois, puis descendit au garage. La vieille Fiat rouillée du cardinal ne valait pas les soins dont on l'entourait. Mais elle démarra au quart de tour et grimpa poussivement la pente en laissant une traînée bleue de gaz

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ils furent interrompus par un coup frappé à la porte.

Le secrétaire privé du Pape se précipita dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Votre Sainteté, le cardinal Vettore souhaite vous parler.

— Vettore ? Mais il est en Chine !

— Il est ici, Sainteté, et il est très agité. Il demande une audience. Dois-je le renvoyer ? Il y a un trou dans votre emploi du temps mardi.

— Non. Je vais le recevoir. Donnez-moi cinq minutes.

Le secrétaire sortit, et le Pape, l'air résolu se tourna vers Elijah.

— Je souhaite que vous entendiez ce qui va suivre. S'il vous plaît, allez dans cette pièce et laissez la porte très légèrement ouverte. Ne vous manifestez ni n'intervenez en aucun cas, vous entendez bien, en aucun cas.

Elijah passa dans une petite pièce derrière le bureau du Pape. C'était un endroit à peine un peu plus grand qu'une alcôve, dépouillé de tout sauf d'un étroit divan et d'un prie-dieu. Une petite veilleuse rouge brûlait sous un tabernacle encastré dans le mur. Il fit la gémuflexion devant la Sainte Présence, puis se tint debout derrière la porte et écouta.

— Cardinal Vettore, Saint-Père, dit la voix du secrétaire.

La porte du bureau extérieur se referma.

— *Buon Natale*, Très Saint-Père.

— *Buon Natale*, Cardinal Vettore. Bienvenue à Rome. Votre retour est inattendu.

— Des événements importants sont arrivés qui rendent ma présence ici nécessaire. Des nouvelles importantes pour l'Église. Nous devons en parler immédiatement.

— Je suis content que vous soyez venu me voir. Et un tel jour ! Asseyez-vous s'il vous plaît.

— Merci, je préfère rester debout.

— Vous apportez des nouvelles de Chine ?

— Il y a beaucoup à vous raconter sur la Chine, mais il y a des sujets encore plus urgents dont nous devons discuter.

— Dites-moi, mon fils.

— J'ai appris qu'il existe entre ces murs une conspiration.

— Une conspiration. De quelle nature ?

— Je sais qu'il vous sera difficile de le croire, mais je dois vous informer que certains membres du collège des cardinaux ne sont pas loyaux.

— Pas loyaux envers l'Église ?

— Disons plutôt qu'ils ne sont pas loyaux envers votre personne.

— Envers la papauté ?

— Eh bien, pas exactement. C'est votre pontificat qui semble les avoir perturbés. Il y a un groupe d'évêques, plusieurs centaines m'a-t-on dit, et de nombreux cardinaux, qui ont exprimé un besoin d'envisager la retraite.

— La retraite ?

— Votre propre retraite.

— Je vois. Quelles sont leurs raisons ? Le savez-vous ?

— D'après les éléments que j'ai pu réunir, il existe un consensus entre eux selon lequel votre règne n'a pas été ce que le conclave avait espéré. Quand vous avez été élu, ils avaient espéré que les objectifs du Concile seraient appliqués massivement. Ils ont l'impression que vos encycliques récentes et la manière dont vos décisions disciplinaires ont été menées sont un retour à l'Église préconciliaire.

— Et par conséquent qu'une confusion dangereuse s'est installée parmi les fidèles ?

— Exactement. Ils croient qu'un homme plus jeune, plus imprégné des pensées des Pères du Concile serait plus à même de réorienter son cours et la conduire dans le troisième

millénaire en corps unifié.

— Que pensez-vous de cette idée ?

— Je suis surpris bien sûr. De toute évidence, nous sommes désunis. Cependant, je ne pense pas que la situation actuelle soit nécessairement malsaine. Le changement n'est jamais facile. Cela prend une ou deux générations pour que l'Église se stabilise.

— Vous vous souvenez peut-être que je venais d'être ordonné évêque au moment du Concile ?

— Oui, je me souviens de cela.

— Vous étiez un jeune homme à l'époque.

— J'étais séminariste. Mais nos professeurs étaient assez impliqués dans le Concile ; certains étaient experts, et nous ont communiqué leurs attentes. C'était une époque très excitante.

— Croyez-vous que les fruits du Concile sont ceux que nous attendions ?

— Il y a eu quelques erreurs. Mais je crois que globalement les changements ont apporté une approche plus ouverte et plus créative.

— Il y a eu des erreurs d'interprétation des textes du Concile.

— Dans certaines régions, il y a eu des innovations imprudentes. Il y a eu des excès. Cependant, ce groupe semble croire que le vrai problème se situe ailleurs. Ils croient que les conservateurs ont exercé une influence indue et qu'ils ont gagné votre oreille.

— Est-ce que ce groupe croit que j'ai ralenti le processus de renouvellement ?

— Malheureusement, oui.

— Et vous, Cardinal Vettore, que pensez-vous de cette question ?

— Mon engagement en votre faveur est ferme.

— Pensez-vous également que les conflits très répandus dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne lient pas les âmes des hommes en les aidant à faire leur paix avec le péché, les rendant ainsi incapables d'entrer dans le Royaume ?

— Le péché, le péché ! Ne pouvez-vous donc jamais parler d'autre chose ? Et l'amour ?

— L'amour ne ment pas. La vérité nous rend libres pour aimer.

— Ne voyez-vous pas la dépression que vous réalisez dans le psychisme humain ?

— Vous voulez soulager l'homme de ses anxiétés en lui disant qu'il n'y a pas de danger ? Vous voulez le libérer de ses sentiments de culpabilité en disant qu'il n'est pas coupable ?

— De quoi est-il coupable ? Tous les hommes sont conditionnés par leur passé. Il n'y a pas beaucoup de personnes sur cette terre qui aient commis un vrai péché.

— Vous croyez que non ?

— Je le sais. Au pire, nous sommes tous victimes d'une invincible ignorance. Nous ne sommes pas coupables. Personne ne va vraiment en Enfer.

— Qui connaît le nombre d'ignorants qui iront au Paradis ? Peut-être beaucoup. Mais une chose est sûre : de nombreux prêtres et évêques risquent leur salut éternel en créant cette invincible ignorance.

Vettore leva la voix :

— Je vous ai appelé « Saint-Père », mais je vois maintenant qu'il n'y a rien de saint en vous. Vous êtes un petit homme tombé sur un grand trône accidentellement, par la naïveté d'un conclave qui n'a pas su lire les signes des temps.

— Les temps sont pleins de signes. Les avez-vous bien lus ?

— Quel imbécile ! beugla Vettore.

Une gifle vive claqua comme un coup de feu.

— Votre temps est achevé, Saint-Père, dit le cardinal, tordant

ces deux derniers mots avec sarcasme.

Un deuxième coup vif résonna.

Elijah était pétrifié.

Ne vous manifestez ni n'intervenez en aucun cas.

Elijah lutta contre lui-même. Puis il bondit vers la porte et, regardant à travers l'ouverture, il vit le dos de Vettore disparaître vers l'antichambre.

Le Pape était à genoux, se tenant la tête entre les mains. Ses lunettes de lecture étaient de guingois sur son front. Des gouttelettes de sang tombaient sur sa poitrine. Elijah tomba à genoux et soutint le vieil homme. Le corps du Pape tremblait. Ses yeux étaient pleins de larmes, et sa lèvre supérieure saignait.

— Il vous a frappé ! dit Elijah stupéfait.

— Oui. Ça va. Ça va. Aidez-moi, s'il vous plaît.

Elijah releva le Pape jusqu'à son fauteuil et essuya le sang sur son visage. Deux marques de colère montaient sur ses joues.

— C'est incroyable. A-t-il perdu la tête ?

— Priez pour lui, Père Elijah. Son esprit est sous l'emprise d'un esprit mauvais ; son âme est très malade. Ne soyez pas en colère.

— Ne pas être en colère ! souffla Elijah. Il a frappé le vicaire du Christ !

— Lui et de nombreux autres me frappent depuis bien longtemps. Maintenant l'obscurité devient visible. Maintenant l'heure est venue pour le serviteur des serviteurs de Dieu de suivre le Christ pour être glorifié.

— Je ne comprends pas.

— Il devait en être ainsi. Il s'est révélé lui-même. Maintenant, nous allons au calvaire.

Elijah recula et regarda le Pape, sans comprendre. Il se précipita vers l'antichambre et trouva le secrétaire et le colonel.

— Que s'est-il passé ? dit le colonel. Le cardinal Vettore est

sorti avec un visage pâle comme la mort. Est-ce qu'il a eu un différend avec le Saint-Père ?

— Il a frappé le Saint-Père. Arrêtez-le.

Les deux hommes le dévisageaient incrédules. Ils se précipitèrent dans le bureau pontifical et entourèrent le Pape. Après s'être assurés qu'il n'avait rien de sérieux, ils coururent à la poursuite du cardinal.

Elijah retourna vers le Pape et s'agenouilla.

— Je vais appeler un médecin, Saint-Père.

— Ce n'est pas nécessaire mais j'aimerais m'allonger un moment. J'ai besoin de prier. L'eucharistie est une telle consolation pour moi. Le Seigneur est si beau, si beau. Il mérite tellement plus de nous. Nous sommes si pauvres ! Nos faibles cœurs sont si pauvres ! L'amour n'est pas aimé, Père Elijah. L'amour n'est pas aimé.

Il aida le pontife à se mettre debout et le conduisit dans la chambre, l'allongea, et tira une couverture sur lui.

— Merci. Merci. Maintenant laissez-moi me reposer un moment. Je vais bien, je vais bien.

Elijah sortit dans l'antichambre et se tint là sans savoir que faire. Il attendit, réfléchissant aux choses auxquelles il venait d'assister, jusqu'à ce que le secrétaire revienne.

— Eh bien, il a disparu. Quel choc ! Qu'est-ce qui a pris cet homme ?

— Où est le colonel ?

— Il est parti en courant organiser la sécurité, et je suppose essayer de retrouver Vettore. Je doute qu'il l'attrape.

— Qu'allez-vous faire ? dit Elijah.

— Que pouvons-nous faire ? Je suppose que le Pape lui demandera des excuses.

— Vous croyez vraiment ?

— Non, vous avez raison, il ne le fera pas. Il pardonne tout. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait peut-être une radio qui alerterait la sécurité et enverrait des gardes fouiller la montagne. Sa seule chance était dans le fait d'avancer en faisant semblant qu'il était un promeneur qui avait perdu son chemin dans le noir.

Quand il arriva près du feu, il fut surpris de voir que la personne était un garçon d'environ huit ans. Le garçon lui sourit.

— Qui es-tu ? dit Elijah.

— Je m'appelle Raphaël.

Il était pieds nus, vêtu d'un short blanc et d'une veste de coton léger. Le vent balayait ses cheveux blonds.

— Que fais-tu ici ? Il est tard. Il fait froid.

— Je n'ai pas froid, dit le garçon. Sa voix était agréable, douce même. Ses yeux avaient en eux quelque chose qui appartenait à ceux d'hommes d'un grand âge.

Il continua à regarder Elijah sans parler, n'offrant aucune explication, n'en demandant aucune. Finalement, il se tourna vers la mer et la montra du doigt.

— L'étoile du matin va se lever quand la nuit sera presque achevée, dit-il avec une expression de joie.

— Tu ne devrais pas être ici. Où est ta mère, petit ?

— Ma mère m'attend.

— Tu devrais y aller. Ils vont s'inquiéter chez toi.

— Ils ne sont pas inquiets.

— Petit, tu dois rentrer.

L'enfant le regarda gravement.

— Mais si je rentre, qui te guidera sur le sommet de la montagne ?

Elijah pensa qu'il n'avait peut-être pas bien entendu.

— C'est Noël ! protesta-t-il.

— Oui, c'est Noël, dit le garçon, son visage étincelant dans la lueur du feu qui sautait.

— Tu ne devrais pas être seul.

— Je ne suis pas seul.

— C'est dangereux par ici.

En réponse le garçon marcha vers la barrière et dit à Elijah :

— Viens.

Il obéit. Juste dans le rayon de lumière, le garçon écarta les buissons et lui montra un creux dans le rocher.

— On peut passer par là.

Il se glissa sous la barrière, déchirant le dos de son manteau. Il mit une minute pour le dégager du fil de fer barbelé, et quand il remonta de l'autre côté, il vit que le garçon était déjà passé.

Il conduisit Elijah dans les bois. La lune et les étoiles éclairaient leur chemin. Ils avancèrent pendant quelques minutes jusqu'à ce qu'un étroit sentier apparaisse sous leurs pieds.

— Les petits moutons passaient par là autrefois, dit le garçon. Nous allons le prendre.

Le chemin coupait à travers les rochers et les buissons éparpillés, montant de plus en plus haut. Elijah ne ressentit aucune étrangeté à cette situation totalement inattendue. Il ne la comprit pas, mais se dit que la divine Providence avait prévu qu'un garçon du village serait sur la montagne, et qu'il saurait, peut-être par intuition, qu'Elijah cherchait à atteindre le sommet. Le garçon avait dû prendre pour acquis, sans aucun doute, que l'étranger perdu était un visiteur de la maison de l'homme célèbre qui vivait sur le sommet.

Ils parvinrent à un cercle intérieur de barrières. Le garçon ouvrit un portail qui se détachait dans les ténèbres, et ils entrèrent dans un jardin. Il y avait à l'intérieur de nombreuses statues et des allées de dalles blanches. L'ensemble du palais et la maison du président apparurent derrière un labyrinthe de haies. Puis Elijah vit la piste d'hélicoptère et le pavillon des visiteurs.

— Tu dois faire demi-tour maintenant, Raphaël, chuchota-t-il.
À partir de là, j’y vais seul.

— Non, je dois vous emmener.

Sans attendre la réponse, il marcha d’un pas décidé sur la pelouse jusqu’au mur vitré de la sécurité et se tint devant la porte. Il se retourna vers Elijah. Elijah traversa avec méfiance et regarda à l’intérieur. Le garde assis au bureau était penché en arrière les mains croisées sur le ventre, sa tête dodelinant sur sa poitrine, endormi.

Elijah tira la poignée. C’était fermé.

— Ça ne sert à rien, dit-il.

Le garçon tendit la main et tira la poignée. La porte s’ouvrit.

— Vous pouvez entrer maintenant.

Elijah le dévisagea. Stupéfait, il entra et passa devant le garde. Il se retourna pour voir l’enfant mais il avait disparu.

Il prit le couloir jusqu’à la pièce semi-circulaire toute en baie vitrée qui surplombait le golfe de Naples vers le nord et le golfe de Salerne à l’est. Le mur du fond était comme il se le rappelait, lambrissé en bois de rose. Loin au-dessous, les phares des bateaux bougeaient comme des étoiles sur la mer.

Le bâtiment n’était pas désert. On entendait des voix qui s’élevaient derrière une porte fermée. Dans une autre direction, il entendit des bruits ordinaires de cuisine, des plats que l’on empilait et le ronronnement d’une machine. Il traversa le pâle tapis améthyste, remarqua la sculpture en bronze bleu du cheval et les buissons d’épineux dépouillés qui battaient la fenêtre. Un parfum de jasmin planait dans l’air.

Il marcha sans s’arrêter sur une passerelle de verre surplombant une cascade de rochers et des bonzaïs en pots qui conduisait au plus grand bâtiment, la résidence. À chaque instant, il s’attendait à être arrêté, mais plus d’une fois une porte se referma juste au moment où il allait passer, ou bien des pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vu avant, et on n'en verra jamais plus.

— Si je suis un prophète, j'en suis un petit. Je ne prétends pas être un grand. Mon seul devoir est de témoigner de l'Agneau de Dieu, Celui qui est, qui était et qui vient. C'est le Premier et le Dernier. L'Alpha et l'Oméga. Il vient à grande allure, montant un cheval blanc, et Son nom est Fidèle et Vrai. Il vous a vaincu.

— Oh, pitoyable fils de l'homme. M'a-t-il vaincu ? Il ne lui reste plus d'armée sur cette terre. Des millions me suivent.

— Votre armée est comme l'armée du chancelier germanique en fin de course. Déjà vaincue, elle pouvait encore riposter tandis que son empire s'effondrait tout autour.

— Mon armée croît quotidiennement, et nous nous répandons sur cette planète. Quittez-le, fou que vous êtes. C'était un Christ avorton. Il est mort. Le Christ de cet âge se tient devant vous, et vous ne le reconnaissez pas.

— Vous n'êtes pas le Christ. Vous ne le serez jamais. Il n'y a qu'un Christ.

— Quittez-le ! Quittez cet homme. Il est mort, et bien mort.

— C'est la Racine et le Rejeton de David, l'Étoile du Matin. Le voici, Il vient. Il vient bientôt !

— Il est mort il y a deux mille ans. Le précurseur est-il plus grand que celui qu'il précède ? L'ombre est-elle plus grande que la matière vivante ?

— Il n'y a pas de débat. Vos pouvoirs sont limités, et vous ne pouvez plus piéger mon esprit.

— Oh, de quelle valeur auriez-vous été si vous ne vous étiez pas détourné du chemin. Mais il n'est pas trop tard. Vous pouvez toujours vous tourner vers la lumière.

— Le Christ est la Lumière du monde.

— Lucifer est le porteur de lumière.

— Il est ténèbre. Il est *Satan* – l'ennemi.

— Il est l'Étoile du Matin.

— Christ seul est l'Étoile du Matin.

— Mon seigneur conduira l'humanité vers sa plus haute vérité.

— Votre seigneur est le diable – meurtrier depuis les origines. Que le Seigneur le repousse !

Elijah mit la custode dans sa poche et enfila la bague d'évêque à son doigt. Il leva ses deux mains vers le ciel en position de prière, les paumes ouvertes vers le président. La chair brûlée en forme de croix était levée bien haut au-dessus de l'homme le plus puissant du monde. Tandis que le président regardait le signe, avec toute sa haine, et cependant incapable de le nier, il chancela en arrière.

Il tenta de pousser un hurlement mais de sa gorge rien ne put sortir. Il essaya de courir vers la porte, mais ses jambes ne voulaient plus lui obéir. Il essaya de presser le bouton sur l'appareil dans sa main mais son doigt n'y parvenait pas.

— Maintenant, écoutez la parole que le Seigneur Lui-même vous envoie. Il vous dit ceci : Bien que vous vous soyez vendu un millier de fois à l'ange des ténèbres, il vous est accordé un dernier choix. Vous pouvez encore le quitter. Bien que le temps du diable soit arrivé et que sa furie n'ait pas de limite, il arrivera pourtant bientôt à sa fin. À moins que vous ne vous écartiez de lui maintenant, vous irez avec lui vers le châtiment qui attend ceux qui assiègent le Royaume de Dieu.

— Silence ! fulmina le président d'une voix hachée.

— Non ! Silence à vous ! cria Elijah.

Le président sembla vouloir s'enfuir par la porte, mais il hésita. Ses yeux agités exprimaient la plus intense confusion.

— Calmez-vous ! dit Elijah. La main de Celui qui retient est sur vous. Vous ne pouvez pas frapper avant que Dieu lui-même permette que la main soit dégagée. Maintenant vous devez écouter ! C'est le moment du choix. Il vous l'offre parce que, en

dépit de vos innombrables crimes, vous êtes un fils d'Adam. Vous avez été créé à Son image, comme tous ceux qui sont nés de la femme. Vous êtes un homme, ni plus ni moins. Vous avez été séduit et capturé, mais cet esclavage n'est pas encore absolu. Détournez-vous de Satan ! Détournez-vous de lui et venez vers votre Père !

La bouche du président était comme enserrée dans un étau.

— Je t'adjure, Satan, lâche-le !

Les yeux du président roulèrent laissant apparaître le blanc. Sa bouche s'ouvrit à la recherche d'air. De la commissure de ses lèvres, une bave putride s'écoulait.

— *Vade retro, Satana ! Vade retro, Draco ! Crux sacra sit mihi lux !*

Le corps du président tomba sur le sol, et se tordit. Des bruits bestiaux sortirent de sa bouche. Puis il frissonna et resta étendu sans bouger, ses yeux fixes regardant l'autre côté du tapis. Elijah, craignant qu'il soit mort sans repentance, s'agenouilla à côté de lui et lui administra le sacrement des mourants. Mais il vit que l'homme respirait toujours. Puis il se remit à gesticuler. À un moment, il ouvrit grand les yeux et fixa Elijah. Celui qui regardait à travers ces yeux n'était pas le président. Elijah reprit les prières de l'exorcisme et finalement l'homme ferma les yeux et tomba inconscient.

Elijah, surpris, vit un jeune garçon qui se tenait debout à côté du corps.

— Rafaël, haleta-t-il, que fais-tu là ? Tu ne devrais pas être là !

L'enfant regarda la silhouette étendue sur le sol avec une expression de profonde pitié.

— Il va se réveiller dans quelques minutes, dit-il. Puis il devra choisir.

Puis, s'adressant à Elijah qui le dévisageait :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

atteindrions la ville d'Aya Solouk, au-dessus de la cité en ruines. C'est une gare sur la voie ferrée qui va de Smyrne à Aïdin.

— Ne me dites pas que nous retournons là-bas ?

— Non. On tourne maintenant et on va marcher dans cette tranchée pendant trois kilomètres.

— Trois kilomètres ? dit le prier. Mes vieux os !

— Courage, à partir d'ici, le chemin est plat.

Tandis qu'ils marchaient sur le sol plein de décombres, il devenait clair que c'étaient là les vestiges d'une route ancienne qui n'avait pas été utilisée pendant des siècles. C'était un défilé naturel dont les origines étaient perdues. De façon évidente, il avait été amélioré par l'homme dans un lointain passé. En effet, partout où le talus sur la droite se transformait en précipice, on trouvait les traces d'un muret de soutènement, maintenant effondré.

— Est-ce turc ?

— Non, dit Elijah. Beaucoup plus ancien.

— Est-ce que cela conduit à un fort croisé ? Est-ce ça que vous allez nous montrer ?

— C'est encore plus vieux.

— Probablement byzantin.

— Encore plus vieux.

— En tout cas, l'état de conservation est remarquable.

— Cela date des Romains.

— Il y avait certainement de bien meilleures routes le long de la côte. Pourquoi aurait-on construit par ici ?

— Il y a des routes praticables dessus et dessous, certaines anciennes, certaines modernes. Ceci en est une qui est tombée dans l'oubli. Sa raison d'être est obscure.

— Construite par des bergers peut-être ?

— Les bergers n'ont pas besoin de telles routes.

— Alors à quoi sert-elle ?

— Elle n'a que quelques kilomètres de long. Elle ne commence nulle part et finit nulle part. Elle n'offre aucune explication.

— Vous m'intriguez, Elijah.

Ils continuèrent lentement leur chemin pendant une heure, s'arrêtant régulièrement pour boire à l'outre en peau que frère Âne portait en bandoulière. Ils arrivèrent enfin à un tas de pierres au milieu du chemin et la route s'arrêtait abruptement.

— Il n'y a rien ici, dit le prieur.

— Rien et tout.

— Où sommes-nous ?

Elijah montra le nord.

— À quelques kilomètres par là, on tombe sur Éphèse.

— Pourquoi n'avons-nous pas pris la route du bas, par laquelle nous sommes arrivés hier ?

— Parce qu'il n'y a plus de sentier jusqu'en haut à ce bout-là.

— Il n'y en a plus ?

— Il y a eu autrefois une piste depuis le bas, mais des éboulis l'ont recouverte. Vous voyez ce tas de pierres qui s'effondre jusque vers les collines du bas ? Le reste de la route est enfoui dessous.

— Et alors ? Qu'êtes-vous venu nous faire voir ici, une route amputée qui ne mène à rien ?

— Non, pas à rien. Regardez en haut. Voyez-vous la fissure dans la roche ?

— Je ne vois rien d'anormal. Ah si, attendez, vous avez raison, il y a un petit ravin. Mais c'est impossible de l'atteindre.

— C'est difficile mais pas impossible. On grimpe une dizaine de mètres à l'extrémité de la gorge. Un tremblement de terre l'a bouchée il y a très longtemps. Quand nous aurons atteint ces décombres, nous trouverons ce que nous cherchons.

Les deux visiteurs quittèrent à regret la douceur de la route,

suisant Elijah dans la montée à travers un labyrinthe de buissons et de pierres chaotiques. Quand ils furent parvenus en haut, ils regardèrent par-dessus le bord dans une concavité du terrain cachée de tous les côtés par des amas de rochers et du dessus par une falaise en surplomb.

Ils descendirent dans une dépression d'environ six mètres de profondeur et de même largeur. Au fond, Elijah leur indiqua une ombre dans la roche. Une pierre circulaire se trouvait là.

— Une grotte ! s'exclama le prier.

Elijah courba la tête et pénétra dans l'entrée basse.

Le prier et frère Âne restèrent dehors scrutant l'intérieur.

— Entrez. N'ayez pas peur.

Quand les trois furent assis sur le sol de terre, Elijah gratta une allumette et alluma une lampe à pétrole. La chambre s'illumina soudainement et ils regardèrent autour d'eux. Frère Âne souriait de toutes ses dents et son bon œil pleurait. Le prier inspecta l'intérieur avec beaucoup d'attention.

— Ah, je comprends maintenant. C'est l'endroit où les rouleaux ont été récemment découverts.

— Non, ce n'est pas ici.

— Alors qu'est-ce donc ?

— Nous sommes les seuls hommes vivants à connaître l'existence de ce lieu.

— Père, dit frère Âne, est-ce que c'est ici que les sept saints dormants d'Éphèse ont été enterrés ?

— Non, c'est dans une autre grotte, plus au nord. Il y a beaucoup de grottes dans la région, certaines n'ont pas encore été découvertes.

— Qu'est-ce qui rend celle-ci si spéciale ? demanda le prier.

— Vous allez bientôt comprendre. Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'être silencieux. Nous allons nous reposer ici, et après avoir prié, je vous demanderai ce qui vous y a été révélé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une fois de plus ils tombent dans l'oubli.

— Donne-nous la voix pour parler avec autorité.

Si je te donnais une voix capable de secouer les fondations de la terre comme le tonnerre, ne se rendraient-ils pas plus sourds pour ne pas entendre ?

— Ô mon Sauveur, Tu connais notre état, Tu connais notre faiblesse. Comme l'homme est fragile ! Les puissants de la terre briguent le pouvoir absolu pour contrôler le chaos de la condition humaine.

Ils se feraient divins pour fuir Dieu.

Elijah eut l'impression de débattre avec un Juge qui n'était pas seulement Miséricorde mais Justice, le *Pantocrator*, le Seigneur de toute la création, présidant un procès où les accusés ne mesureraient pas l'étendue de leur faute. Tout le Ciel observait, et tout l'Enfer. Des hôtes invisibles écoutaient le débat. Un jour, il y a longtemps, dans l'appartement froid de Pawel Tarnowski, pendant les pires jours de l'hiver 1943, il avait trouvé un livre contenant un poème sur le Ciel et l'Enfer. Il l'avait lu à Pawel alors que, tout autour d'eux, des hommes mauvais tuaient les innocents.

*Ce qui en moi est sombre, illumine,
Ce qui est bas, élève et soutient ;
Afin qu'au sommet de cette grande Dispute
Je puisse affirmer l'éternelle Providence,
Et justifier les voies de Dieu à l'homme.*

Avec quelle joie naïve il avait lu à haute voix ces paroles. Avec quel enthousiasme ! Il se souvenait du son de sa voix enfantine et de l'expression dans les yeux de Pawel – son silence pour seule réponse.

Et voilà que plus de cinquante ans après, il était là, devenu un

homme et, qui plus est, un homme dont, jeune, il n'aurait jamais pu prévoir la destinée. Un homme dans le désert, cherchant à justifier devant Dieu les voies de l'homme.

— Ô Père, puis-je plaider notre cause auprès de Vous ?

Vous pouvez, Maître Elijah.

Anna l'avait appelé ainsi. Anna qui était morte de la main d'hommes mauvais, tout comme Ruth et le bébé et puis Pawel aussi.

— Je suis un pauvre avocat devant le tribunal de Dieu. Mais, mon Seigneur, est-ce si impossible de restaurer l'homme ? Rien n'est impossible pour Toi. Est-ce que le sein de Marie n'a pas contenu l'impossible, l'impensable ? Dans son petit espace sacré a été formée la graine qui allait sauver l'homme des ténèbres. Codés à l'intérieur, comme dans une double hélice, se trouvaient les martyrs et les mystiques, les cathédrales et les statues, l'Orient et l'Occident chrétiens, les chants des moines, les encycliques, les poèmes, les millions d'enfants qui n'auraient peut-être pas existé autrement.

Joseph aussi – petit homme caché du plus petit des villages – renfermait le cœur d'un vrai père et a permis à un nouveau monde de venir au jour. Joseph – père adoptif d'un monde sans père, icône vivante du Père. Il est resté ouvert aux messages et a ainsi contribué à rendre possible Ta venue comme un homme. Son obéissance a protégé Ton existence même. Sa vigilance, sa justice, son amour, T'ont permis de devenir homme. Quelle merveille que celle-là – et quel scandale ! Pourquoi tant de faiblesse ? Pourquoi la pauvreté, la petitesse, l'enfouissement ? Cela n'a pas de sens : Tu as choisi de naître dans une époque froide. Le Ciel est descendu sur la terre dans une saison de péril. Le Sauveur d'Israël révélé comme impuissance durant la ruine finale de la nation – pour mon peuple, mes anciens, c'était la Fin. C'est là que se trouvent le mystère, le paradoxe, et le

scandale : Tu es venu au pire moment possible.

Je suis venu à l'impossible moment, et le monde, qui était puissant et malade à en mourir, brûlant et mourant dans ses péchés, a été réenfanté.

— Où est partie cette lumière ? Quand est-ce que l'espérance née de Ta naissance est-elle partie ? Tant de temps est passé. C'est difficile de voir dans le noir. Tu dois nous dire encore et à nouveau : Votre force se trouve dans la faiblesse. Nazareth de Galilée est l'endroit où ce petit message clair et indestructible a été vécu en premier. Elle nous a appris cela, Ta Mère. C'est vécu de génération en génération, souvent au milieu des tribulations. Des civilisations se dressent et chutent. Des saints et des tyrans, des rois et des pauvres naissent, vieillissent et meurent. Cultures, théories, opinions, modes, théologies, mouvements apparaissent et disparaissent encore. C'est pour cela que notre foi ne peut pas être simplement un système de pensée religieuse, un code de principes éthiques ou une magnifique culture. C'est pour cela que les miracles et les visions ne peuvent jamais être suffisants. Quand tout est ramené à sa forme essentielle, notre foi est la croyance en Un seul qui nous aime ; en Jésus, vrai Dieu et vrai Homme, le seul Christ, qui demeure dans le cœur de son Église, Lui qui est, qui était et qui vient. C'est pour cela que notre maison c'est l'Église universelle, le trône sur lequel Tu règnes, une Église qui est dans le temps et pourtant hors du temps. C'est pour cela que ses portes restent toujours ouvertes à Anna et Smokrev, à Billy et à moi, et même à cet homme possédé qui croit pouvoir diriger le monde. As-Tu l'intention de fermer les portes à l'humanité ?

Tu parles comme si la somme des âmes humaines était une seule chose. L'humanité n'est pas un organisme. Chaque âme est pesée comme si elle était unique.

— Souhaites-Tu mettre fin à tout cela ? Si Tu le veux,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

palpitant dans la cage de ses côtes ; un père à la semence puissante s'étant lui-même rendu stérile ; un griffonneur de pièces de théâtre sans commencement ni fin, sans bons ni méchants – griffonnant, griffonnant tandis que le train l'entraînait vers la fournaise ; un peintre, un poète, un marchand, un fou dans la bauge aux cochons de l'auto-apitoiement, un fils prodigue dépensant l'héritage de ses milliers de baisers, courant vers la maison d'un père qui n'existait pas ? Un ange, un satyre, un golem ? Aucun de ceux-là et tous. Il était homme. Un homme privé de sens. Privé de sens, privé de sens. Même les mots « privé de sens » n'avaient pas de sens. Ce n'était rien qu'un assemblage de douleurs physiques et mentales, un sac de souvenirs fous qui avait réussi à se tirer du feu de la Shoah, survivant seulement par accident, laissant une trace de son égoïsme et de son orgueil spirituel derrière lui comme la traînée de putréfaction d'un escargot.

Ruth ? Ma petite, ma fille ? Anna ? Pawel ?

Des mots vides. Des constructions de papier, grondant dans le ciel mélangés à la fumée âcre de la graisse humaine qui brûlait.

La montée du mont Carmel ? Ceci ? Il eut envie de vomir à cette idée. Comment pouvait-il y avoir une vie au-delà de l'expansion illimitée de la corruption ? Espérer la vie, c'était approfondir l'absurdité. La mort, une dépendance perpétuelle. Il avait très envie de mourir, d'échapper à la destruction de son esprit. La crise cardiaque n'arrivait pas assez vite. Mais il manquait du courage de se tuer lui-même. Si seulement il pouvait s'approcher d'une falaise, il pourrait basculer dans une chute libre sans retour. Oui, il était capable de cela au moins – une sorte de mi-accident, mi-suicide. Un auto-anéantissement dans la peur. Il essaya de se mettre debout mais ses jambes vacillaient, et il retomba sur le sol. Il ne pouvait plus marcher, mais il pouvait ramper. Oui, il traînerait son cadavre vivant

jusqu'au précipice et le roulerait par-dessus bord comme l'exercice final de la logique parfaitement illogique qui avait consumé sa vie.

C'était une conscience laminée sous le cosmos écrasé. Mais une dimension lui restait. Il y traîna son corps, à travers les cercles compressés d'un Enfer qui n'existait plus, anneau dans l'anneau, gyroscope dans le gyroscope, éternellement piégé dans le mot privé de sens *damné*.

Il ne recherchait que l'annihilation. Quand il la trouverait, il l'avalerait – non, il se jetterait dans sa gueule, et elle l'avalerait.

Puis il se cogna la tête contre une pierre et s'évanouit.

Sa tête brisée le réveilla. Il y avait une lumière grise. De la fumée. De la terre dans sa bouche et de la cendre dans son âme. D'abord il pensa qu'il était en Enfer, parce que l'Enfer existait peut-être même si le Paradis et le Purgatoire n'existaient pas.

À côté de son visage, il y avait une pierre et du sang dessus. Il roula sur le dos et fixa le plafond de l'univers, mais il ne tomba pas pour l'écraser.

Il se demandait pourquoi.

Il remit son corps d'aplomb et s'appuya contre la pierre. De l'autre côté, il y avait une falaise qui tombait quelques mètres plus bas dans les rochers, près de la mer.

La mer était toujours là et soupirait.

Un oiseau chanta.

Il y avait des oiseaux dans l'univers écrasé.

Elijah parla dans le vent, parce qu'il y avait aussi du vent dans l'univers écrasé :

J'en ai assez.

Dieu n'entend pas. Il est silencieux.

La fumée des cadavres qui brûlent s'élève pour toujours.

Ils m'ont déshabillé, ils ont rasé les poils de mon corps et ils m'ont filmé.

J'ai fui la peur, et Tu m'as emmené vers de plus grandes peurs, mais Tu n'y étais pas.

Ils ne se sont pas satisfaits de tuer la poésie, ils ont jeté le poète au feu, et lui aussi s'est élevé vers le ciel.

Tu n'étais pas là.

Ils ne se sont pas contentés de tuer les hommes mais ils ont déchiré un corps de femme et en ont arraché l'enfant vivant. Et elles sont montées, mère et fille, elles sont montées vers le lieu qui n'existe pas.

Pourquoi n'y étais-Tu pas ?

Eli, Eli !

Les poings sont tombés en trombes sur des vieillards qui récitaient leurs prières et dressaient leurs mains vers le Ciel.

Et eux aussi sont montés.

Je ne pouvais plus les voir.

Tu n'étais pas là !

Ils ont arraché de leurs petites bouches leurs prières d'enfants.

Ils ont arraché leurs membres comme des poupées, et la dernière chose que leurs yeux hurlant ont vue, tandis qu'ils étaient lancés dans la fosse, c'était le visage riant d'hommes forts.

De la fosse, j'ai crié vers Toi, mais Tu n'as pas répondu.

Tu n'y étais pas !

Ils ont percé nos mains et nos pieds.

Nous étions *rachmanim bnai rachmanim* – un peuple compatissant, les fils de gens compatissants.

Mais Tu n'as pas répondu. Et nous ne sommes pas montés vers le ciel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi Enoch et Elijah descendirent-ils dans la ville, tandis qu'au-dessus d'eux un Airbus virait sur l'aile et amorçait sa descente sur l'aéroport du côté de la mer.

Et je pris le petit livre de la main de l'ange et je le dévorai ; et dans ma bouche, comme le miel il était doux, mais lorsque je l'eus mangé, mon ventre fut empli d'amertume. Et on me dit :

— Il te faut de nouveau prophétiser sur des peuples, et des nations, et des langues et des rois en grand nombre.

Et il me fut donné un roseau semblable à un bâton, en disant :

— Lève-toi et mesure le Sanctuaire de Dieu, et l'autel et ceux qui s'y prosternent. Et le parvis extérieur du Sanctuaire, laisse-le en dehors et ne le mesure pas, parce qu'il a été donné aux nations, et elles fouleront la Ville, la Ville sainte pendant quarante-deux mois. Je donnerai à mes deux témoins de prophétiser, revêtus de sacs, pendant deux cent soixante jours. Ce sont les deux oliviers et les deux lampadaires dressés devant le Seigneur de la terre. Et si quelqu'un veut leur nuire, un feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis ; et si quelqu'un voulait leur nuire, c'est ainsi qu'il faut qu'il soit tué. Ceux-là ont le pouvoir de fermer le ciel, pour qu'il ne tombe pas de pluie durant les jours de leur prophétie ; et ils ont pouvoir sur les eaux pour les changer en sang, et pouvoir de frapper la terre de toute plaie, autant de fois qu'ils le voudront.

Et lorsqu'ils auront achevé leur témoignage, la Bête qui monte de l'Abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et

leur cadavre est sur la place de la grande ville qui est appelée, allégoriquement Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié. Et des hommes d'entre les peuples, et tribus, et langues et nations regardent leur cadavre pendant trois jours et demi, et leurs cadavres, ils ne les laissent pas mettre dans la tombe. Et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à cause d'eux et exultent, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, car ces deux prophètes ont torturé ceux qui habitent sur la terre.

Et après ces trois jours et demi, un souffle de vie venant de Dieu entra en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds ; et une grande peur tomba sur ceux qui les contemplaient. Et ils entendirent, venant du ciel, une voix forte qui leur disait :

— Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée ; et leurs ennemis les contemplèrent. Et à cette heure-là, il y eut une grande secousse, et le dixième de la ville tomba, et dans la secousse furent tués sept milliers de personnes. Et les autres furent saisis de peur, et ils rendirent gloire au Dieu du ciel.

(Livre de l'Apocalypse 10, 10-11, 13)

Du même auteur
aux Éditions Salvator :

La Librairie Sophia
Une île au cœur du monde
Theophilos
L'Odyssée du Père

Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).